Revue du

Littoral

Fous à lire

N° 38
Novembre 1993
Revue trimestrielle
E.P.E.L

Revue du *Littoral*

école
lacanienne
de psychanalyse

38.

Fous à lire

revue trimestrielle
29, rue Madame
75006 Paris

publiée avec le concours du Centre national des lettres
publiée avec le concours du groupe E.P.C.

Revue du *L*ittoral n° 38

Comité de rédaction
Danielle Arnoux (direction)
Bernard Casanova
Marie-Magdeleine Chatel
Roland Léthier

Secrétariat
João Benedito Rubini
29, rue Madame, 75006 Paris
45 49 29 36 (le matin)

Administration
E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris
télécopie de la revue 42 03 49 00

Abonnements *p. 211*
400 F pour abonnement 93
500 F à l'étranger

Distribution
Distique, 5, rue de la Taye
BP 65, 28112 Lucé cedex
téléphone 37 34 84 84 – télécopie 37 30 78 65
Comptoir à Paris
13, rue Ernest-Cresson, 75014 Paris
téléphone 45 45 79 32

Diffusion
Claudine Guitton

Crédits photographiques
Jean-Claude Arnoux
Elise Arnoux
John Baguley (avec l'aimable autorisation de la John Clare Society)
*Agence Rapho/*Le Monde

Couverture
Maquette
Pascal Vercken, 97, rue du Bac, 75007 Paris
Dessin : Xia Jia-nong

Fabrication
SA Transfaire, 04250 Turriers

FOUS A LIRE

Fous à lire 7

Mise en écriture
et mise en scène de la folie au Moyen Age 9
Jean-Marie Fritz

On n'est jamais assez bon avec Queneau 23
Dominique de Liège

John Clare : nom et renom 43
Jean Paira-Pemberton

Du délire à lire 63
Laurent Cornaz

Jean-Jacques Rousseau : rêver l'oubli. La démémoration 79
Erik Porge

Le fléau des farfadets 99
Jean Lechner

Mille et plus lettres en souffrance
sur la couche de Jacques Lacan ? 109
Jean Allouch

ACTUALITÉ

Un Jacques Lacan, sans guère d'objet ni d'expérience
A propos de l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco,
Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée 121
Jean Allouch

APOSTILLE

L'allemand de Lacan ou « désir » dans un texte de Freud 155
Norbert Haas

LECTURE

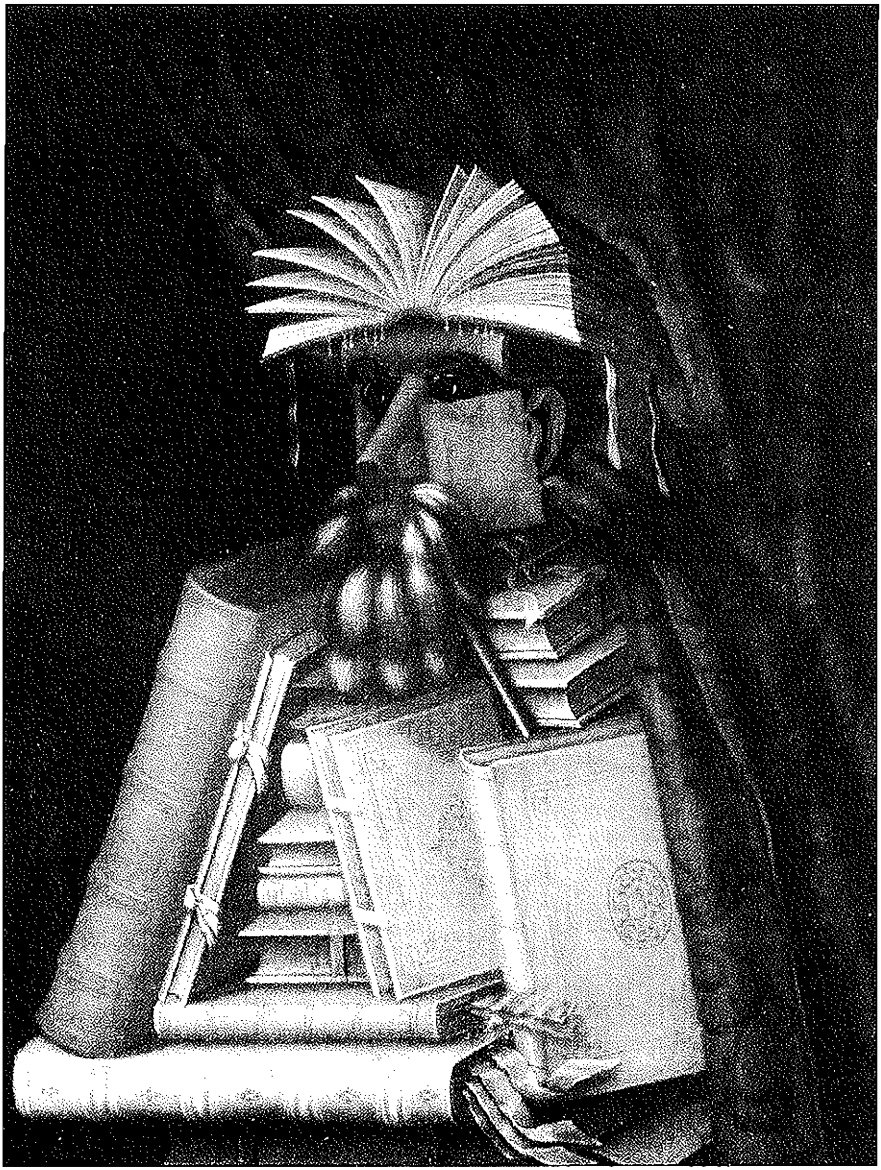
Jean Allouch, *Freud et puis Lacan* 169
Françoise Jandrot-Louka

Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein* 181
Dominique de Liège

DOCUMENT

Des principes de Hughlings Jackson
à la psychopathologie d'Eugen Bleuler 187
Henri Ey

Résumés – Resumenes – Abstracts 195
Abonnements 211



Le bibliothécaire (vers 1566) Arcimboldo
Huile sur toile (97 x 71 cm)
Skoklosters Slott, Suède

Fous à lire

Il y a une folie d'écrire qui est en soi-même, une folie d'écrire furieuse mais ce n'est pas pour cela qu'on est dans la folie. Au contraire.

Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 64

LE LECTEUR lira-t-il dans ce titre *Fous à lire* un compliment adressé aux auteurs de ce numéro ? L'appréciation portée d'avance sur le contenu des articles ? Une indication, au sens d'une prescription ? Lire est l'anagramme de lier. On croyait savoir, grâce à Pinel, que les fous ne sont plus à lier, et pourtant, si dans la folie, imaginaire, réel et symbolique, selon Lacan, se présentent comme des ronds empilés non noués borroméennement, ou comme des nœuds de trèfle en attente d'un quatrième (parfois nommé sinthome) qui les lierait, des fous à lier existent encore.

Après un colloque de l'école lacanienne en juin 1993, intitulé *De la folie à écrire*, on reconnaîtra, datée de ce colloque et laissée à son style parlé du moment, une invitation à « débloquer », bien dans le thème du numéro. Quoi imaginer de plus *fou à lire* au sens le plus commun comme le plus sophistiqué, que les « Mille et plus lettres en souffrance sur la couche de Jacques Lacan » ? Une place également singulière dans le thème est réservée au discours (et non pas au cas) du fou, le *dervé*, dans la littérature au Moyen Age.

Michel Foucault, avec son titre provoquant « la folie, l'absence d'œuvre » ou encore sa formule « là où il y a œuvre, il n'y a pas folie », problématise de façon aiguë un possible rapport entre folie et œuvre, disons ici littéraire. Le « cas » de Rousseau tracasse Foucault. Par ailleurs, l'exemple de l'artiste dont l'œuvre tarit quand la folie se déclare, semble venir à l'appui de la thèse foucaldienne. Mais cette apparente

alternative (ou œuvre ou folie), qui ne prouve rien, engage une problématisation faussement simple.

En cheminant au cas par cas, au fou par fou, de la folie à écrire, aux fous à lire on apercevra peut-être les difficultés qui surgissent pour arriver à formuler la question.

Quand, dans son écrit, le fou s'avère encore écrivain ou poète comme John Clare, dira-t-on que la folie aurait alors « épargné » sa création (pour reprendre ce terme de Lacan plusieurs fois cité), parce qu'il aurait été écrivain d'abord, écrivain fou ? Et quand, en revanche, la folie mise en œuvre dans l'écrire est reconnue sous plusieurs formes symptomatiques répertoriées par la psychiatrie : graphorrée, graphomanie, schizographie, qu'elle échoue manifestement à atteindre l'œuvre, l'expression « œuvre de fou » venant en disqualifier la valeur absolue, on dit que « l'auteur » était fou d'abord, fou écrivant. Les « fous littéraires » seraient alors ceux qui n'auraient pas abouti à la publication, au sens de la reconnaissance d'une œuvre, non publiés ou publiés à compte d'auteur, ainsi Berbiguier.

Mais qu'en est-il dès lors qu'un authentique écrivain, un Queneau, s'empare de tels textes et les enchâsse dans son roman, réalise-t-il alors une opération comparable à celle que fit Lacan en publiant dans sa thèse en 1932 les écrits d'Aimée ?

Car c'est d'elle, Marguerite, que Lacan tient que l'œuvre de folie, produite par la folie, où la folie clairement alimente la source de la création elle-même, peut aussi, « parfois », être authentiquement à saluer pour sa portée proprement littéraire et poétique. Même incrustés dans la thèse ces textes avaient touché le poète Joë Bousquet, visionnaire, au point qu'il y trouve une leçon de poétique. Le poète liait cette folie à « la sagesse poétique ».

Et pourtant, il aura fallu attendre 1975 pour que Lacan en pratiquant la « lalangue » de Joyce et en ayant « épongé l'énorme littérature que Joyce a provoquée autour de son œuvre », invente une nouvelle façon de poser la question de l'artiste. Plus d'un numéro nous sera nécessaire pour suivre l'affaire.

Dans cette livraison, à propos du récent ouvrage d'Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Jean Allouch discute la présentation d'un *Jacques Lacan* « sans guère d'objet ni d'expérience ».

Mise en écriture et mise en scène de la folie au Moyen Age

Jean-Marie Fritz

AU-DELÀ de toutes les différences et de tous les écarts qui séparent le Moyen Age de l'époque contemporaine, des ponts peuvent être établis de l'un à l'autre. Je ne prendrai que deux exemples particulièrement nets. D'abord, l'importance du langage et de la science du langage que, nous modernes, appelons linguistique. Point n'est besoin d'insister sur la place essentielle de cette discipline dans le cadre des sciences humaines actuelles. Le Moyen Age aussi, selon des modalités évidemment différentes, a accordé une place de choix au langage et à la réflexion sur le langage : le savoir médiéval, on l'a souvent noté[1], repose sur l'étymologie. Aussi les *Étymologies* d'Isidore de Séville (VIIe siècle) seront un des livres les plus souvent recopiés au Moyen Age, constituant ainsi la matrice de toutes les encyclopédies jusqu'à la Renaissance. Ces étymologies n'ont rien de positif ou de « scientifique » : elles ne reposent pas sur une quelconque science philologique, mais sur des associations de mots à partir d'une décomposition du signifiant à la manière du *Cratyle* : ainsi, pour Isidore, *barbarus*, « barbare », provient de *barba*, « la barbe », et de *rus*, « la campagne » ; le barbare est donc un barbu de la campagne. De même, *carmen*, « le poème », est une contraction de *carere mente*, « manquer de raison », puisque l'inspiration poétique a, depuis le *Phèdre* de Platon, partie liée avec la folie. Autres exemples de l'importance du langage : la part décisive qu'il prend dans le domaine social (pour le Moyen Age, à la suite de Cicéron et saint Augustin, le geste fondateur de la rhétorique est concomitant de celui qui fonde la cité[2]) et son apti-

1. Voir, en dernier lieu, l'ouvrage essentiel d'Howard Bloch, *Étymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Age français*, Paris, Seuil, 1989 (original anglais, Chicago, 1983).
2. *Ibid.*, p. 23 *sq.*

tude à devenir métaphore du corps : ainsi, pour Guillaume de Conches, philosophe du XIIe siècle, le langage permet de dire le corps humain, puisque les éléments (soit essentiellement les humeurs) sont agencés dans le corps humain, comme les lettres forment des syllabes, des mots et des phrases : humeurs et lettres n'existent pas par elles-mêmes, toutes deux ne prennent sens que dans un contexte[3]. Enfin, dans certaines écoles médiévales, l'enseignement de la médecine (qui n'était pas considérée comme un des sept arts libéraux) était rattaché à celui de la grammaire[4].

L'autre pont que l'on peut jeter entre Modernité et Moyen Age concerne le thème du sujet. Les penseurs de la Modernité, de Nietzsche à Foucault, en passant par Freud et Lacan, ont tenté, chacun à leur manière, de mettre en question le statut du sujet ou, pour reprendre l'expression de Michel Foucault, le *thème anthropologique*[5]. Or le Moyen Age est précisément un âge sans sujet ou, du moins, un âge où l'on n'assiste que très progressivement et très timidement à l'émergence d'un sujet dans tous les domaines : juridique, médical, littéraire, politique. Autrement dit, ce qui, pour la modernité, est le résultat d'un long travail théorique et critique – la mise en question du sujet, du *cogito* – est au Moyen Age en quelque sorte un point de départ. Puisque le thème qui nous intéresse ici est celui de l'écriture, je me contenterai de quelques exemples empruntés à ce domaine.

– D'abord, la notion de propriété littéraire n'a pas de sens au Moyen Age : absence d'imprimé et, donc, de texte de référence, omniprésence du manuscrit ; chaque copiste peut modifier au gré de son imagination le texte littéraire qu'il a la charge de copier, sans oublier qu'il le transpose dans le dialecte qui lui est propre. Beaucoup de romans du XIIIe siècle nous sont ainsi connus par presque autant de versions qu'il y en a de manuscrits. Voilà pourquoi plutôt que de parler d'auteur pour un texte comme le *Lancelot* ou le *Tristan en prose*, il convient de faire appel, comme pour les cathédrales, à la notion de création progressive et col-

3. Guillaume de Conches, *De Philosophia mundi*, I, 21 : « Mais, demandera-t- on, où sont les éléments ? Et nous répondrons : dans la composition du corps humain et des autres, tout comme la lettre rentre dans la composition des syllabes ; mais ils n'existent pas par eux-mêmes » (texte latin original dans Migne, *Patrologie latine*, t. 170, col. 49).

4. Voir notre ouvrage sur *Le discours du fou au Moyen Age*, Paris, PUF, 1992, p. 115-116.

5. Voir surtout l'introduction à *L'archéologie du savoir* (Paris, Gallimard, 1969), ainsi que *L'ordre du discours* (Paris, Gallimard, 1971).

lective, chaque scribe interpolant telle ou telle aventure qu'il puise dans sa mémoire littéraire...
– Le rapport au public est lui aussi fondamentalement différent : pas ou peu de lecture à voix basse (du moins pour les textes littéraires) ; le texte est écrit en vue d'être déclamé à haute voix par le jongleur ; l'écriture n'est qu'un moyen au service de l'oralité. Le destinataire est un auditoire, une collectivité, non un lecteur, ni un individu.

Le fou dépossédé

Pour la manière dont le Moyen Age appréhende la folie, les conséquences de ce sommeil ou de ce retrait du sujet sont importantes : les conflits qui se nouent autour de la figure du fou mettent moins aux prises des individualités que des discours ou, pour reprendre une expression foucaldienne, des *savoirs-pouvoirs*. En effet, la folie au Moyen Age n'est pas encore l'objet d'un discours spécifique, le discours psychiatrique ; le discours sur la folie est un discours disséminé et partagé entre essentiellement trois domaines : médecine, droit, théologie ; trois savoirs, car médecine, droit et théologie constituent les trois piliers de l'enseignement universitaire médiéval ; trois pouvoirs aussi, puisque autour du fou vont s'affronter le prêtre, le médecin et, enfin, l'homme de loi. A l'intérieur de ces savoirs, les conflits seront limités, puisque le processus d'engendrement textuel repose essentiellement sur la compilation et la glose : on glosera ou on abrégera Avicenne, saint Augustin, les codes Justiniens ; toute la tension se concentrera à la limite de ces discours, dans les zones d'interdiscursivité. Le discours sur la folie qui est un discours sur les limites nous permet alors de tracer les limites entre ces savoirs, chacun d'entre eux faisant en effet intervenir la figure du fou non pour lui laisser la parole, mais pour se situer par rapport aux discours rivaux. Ainsi, le fou médical, théologique ou juridique est, chacun à sa manière, parlé et non parlant. Prenons un à un ces trois savoirs :
– pour la médecine, le discours du fou n'est pas porteur d'un sens à déchiffrer ; il n'est pas l'expression d'un sujet, d'une conscience, encore moins d'un inconscient, mais ne renvoie qu'à un objet, l'entité nosographique, comme peuvent le faire la fièvre, l'appétit ou le teint. Les paroles du fou renvoient à un désordre du corps et, plus particulièrement, des humeurs : en cas d'affections chaudes liées à la bile jaune ou *colera* (frénésie, manie), le malade sera atteint de logorrhée et, sur le plan de

l'appétit, de boulimie ; en cas d'affections froides liées à la mélancolie ou au flegme (mélancolie, léthargie), le patient sera atteint de *taciturnitas* et d'anorexie. Le cas de la mélancolie est en réalité plus complexe, puisque le Moyen Age hérite de deux traditions divergentes : le mélancolique est tantôt taciturne, anorexique, et sur le plan de la sexualité, impuissant ; tantôt, à la suite des *Problèmes* d'Aristote, bavard intarissable (et, à l'occasion, écrivain prolixe), boulimique et lubrique ;
– la théologie procède vis-à-vis du fou à la même dépossession : le fou est ou un blasphémateur en qui parle le démon – « L'insensé a dit en son cœur : Dieu n'existe pas », selon les mots du Psalmiste (*Psaume 57*) – ou un possédé de Dieu qui passe pour fou aux yeux du monde, selon le texte de saint Paul sur la folie de la Croix (*I Corinthiens*) ;
– quant au droit, il prend bien soin de disqualifier toute parole du fou : si l'on en croit les coutumiers médiévaux et, notamment, les *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir, le *forsené* ne peut faire de promesses, ni tenir parole, ni témoigner, et il est souvent associé, à travers ces incapacités, au muet. Pour le juriste, le discours du fou n'est jamais performatif ; il n'est que bruit, simple *flatus vocis*.

Jeu de la Feuillée – *Jeu de la folie*

La situation du discours littéraire par rapport à ces trois discours techniques est complexe : il ne saurait être mis sur le même plan, n'étant ni un savoir constitué, objet d'un enseignement universitaire, ni un pouvoir – l'écrivain n'a pas à affronter le fou, comme le prêtre, le médecin ou l'homme de loi : il reste à l'écart de ce rapport de force. Mais l'écrivain, loin d'être affecté de cette exclusion, en tirera précisément sa force, puisqu'il va pouvoir mettre en scène les instances religieuse, médicale ou juridique et faire accéder le fou au discours. Le genre littéraire qui s'adaptera le mieux à cette fonction sera naturellement le théâtre et le *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle en est le témoin le plus remarquable[6].

Cette œuvre a été représentée en Arras en 1276. Bien que brève (un peu plus de 1 000 vers), elle met en scène de nombreux personnages :
– personnages réels comme le poète Adam de la Halle (qui est aussi

6. Nous citerons la pièce dans l'édition et traduction de Jean Dufournet, Paris, GF, 1989. Nous reprenons ici en partie l'analyse que nous avions menée dans *Le discours du fou au Moyen Age*, p. 332-337.

l'auteur de la pièce), son père, Maître Henry, des bourgeois d'Arras qui apparaissent sous leur vrai nom (il est possible qu'ils jouaient leur propre rôle ; en tout cas, les acteurs n'étaient pas professionnels), un sot nommé Walet, enfin un tavernier, Raoul ;
– il faut leur ajouter des personnages anonymes : le fou (*dervé* en dialecte picard) et son père, un médecin (*fisisciens* en ancien français), un moine qui déplace des reliques de saint Acaire, le patron des fous ;
– enfin apparaissent des personnages merveilleux : une messagère d'Hellequin, le chasseur sauvage et infernal, et trois fées, Morgue, Maglore et Arsile.

Voilà une pièce d'emblée très surprenante, presque baroque, par le procédé de la mise en abyme de l'auteur-poète et la juxtaposition de personnages non seulement réalistes, mais réels, et de figures merveilleuses. L'œuvre peut se diviser en quatre parties :
– se présentant comme la victime d'un mariage prématuré et des illusions de l'amour (son épouse, Maroie, autrefois d'une beauté rayonnante, est maintenant « défraîchie et fanée »), le jeune Adam, notre poète, annonce son intention de laisser Maroie pour aller à Paris y reprendre ses études ;
– mais lorsqu'on en vient au financement de ce voyage, le père d'Adam refuse toute participation. Se développe alors une satire du monde arrageois dans lequel vit le poète : avarice des uns (le père en l'occurrence), gloutonnerie, ivrognerie ou luxure des autres. Cette satire est complétée par l'intervention du moine qui prétend guérir les malades du « cerveau » grâce aux reliques de saint Acaire et surtout par le discours du fou qui s'attaque aux clercs et dit leurs quatre vérités aux Arrageois ;
– suit la *grant merveille de faerie* : en cette fête de la confrérie des jongleurs, on attend la venue des fées et leurs cadeaux. Arrivent Croquesot, Morgue et ses deux compagnes qui s'installent à la table qu'on leur a préparée et accordent à Adam et aux Arrageois des dons contradictoires. Féerie dans la féerie, la roue de Fortune entraînant dans son mouvement les bourgeois d'Arras apparaît sous les yeux des fées ;
– enfin, les fées évanouies, les principaux acteurs se retrouvent à la taverne : le fou se livre à de nouvelles excentricités ; le médecin, après avoir condamné les fêtards, finit par s'asseoir avec eux ; le moine, victime d'une escroquerie, est contraint de payer la note ; Adam et son père rejoignent ces différents personnages.

Si le sens de la pièce est complexe, si le dénouement reste obscur, on peut néanmoins y déceler, à la suite des travaux de M. Bakhtine et de J. Dufournet, un triple sens : le *Jeu de la Feuillée* est tout à la fois :
– un jeu de la fête carnavalesque : la pièce d'Adam est liée aux fêtes urbaines et, en particulier, à la fête des Fous. La scène de la taverne a ainsi pu être considérée comme une parodie de jeu liturgique[7] ;
– un jeu de la littérature, puisque sont mis en scène un poète et les fées chères aux romans arthuriens (Morgue est la sœur du roi Arthur) ;
– enfin et surtout, un jeu de la folie. La folie et le fou sont bien au cœur de la pièce, ne serait-ce qu'à travers le titre *Jeu de la Feuillée*, *feuillée* pouvant désigner en dialecte picard aussi bien la « folie » que la loge de feuillage construite pour les fées selon la coutume du cycle de mai ou celle abritant la châsse de Notre-Dame. Mais curieusement et de manière sans doute concertée, les mots *fol* et *folie* sont absents du texte.

Le dédoublement de la figure du fou

Le *dervé* joue dans cette pièce un rôle essentiel et nouveau : il n'est ni un figurant – il parle et agit –, ni un personnage épisodique, puisqu'il apparaît à la fin du premier tiers de l'œuvre et conclut quasiment le *Jeu*. De plus, son entrée en scène est soigneusement préparée par celle d'un sot, Walet ; les deux personnages ne coexisteront pas dans la suite de la pièce, signe que le *dervé* prend bien le relais du sot, et que ce dernier constitue une sorte de préfiguration et d'ébauche du premier. Ébauche, car Walet n'a ni la richesse ni l'imprévisibilité ou l'autonomie qui caractérisent le *dervé*. Il n'apparaît qu'à l'ombre du moine, le relayant partiellement (v. 360-362 et v. 372-373), tout en blasphémant saint Acaire (qualifié de « divin étron » au v. 342). Il tient du stéréotype, puisqu'il fait appel aux emblèmes traditionnels de la folie dans le milieu artésien (« pois pilés » et « fromage gras », v. 343 et 347). Surtout, il semble avoir conscience de sa folie (« Donne-moi des tonnes de pois pilés, car je suis, constate-le, un fou déclaré » ; v. 343-344), conscience qui distingue habituellement le sot du *dervé* ou *forsené* ; de plus, il place le mal que guérit saint Acaire dans le cerveau, à propos d'un bourgeois d'Arras (« Il souffre aujourd'hui du mal qui le tient au cerveau » ; v. 374-375).

7. Voir J. Dufournet, *Adam de la Halle à la recherche de lui-même*, Paris, SEDES-CDU, 1974, p. 325.

Le *dervé*, au contraire, ne se soumet ni au discours que l'on tient sur lui ni à l'emblématique habituelle ; il invente ses propres signes – il mange des grenouilles – et ses premiers mots sont pour accuser le moine d'hypocrisie et pour se proclamer roi (v. 394-395). Le *dervé* est le roi du *Jeu* à l'image des princes et des papes qui président aux fêtes des Fous et aux Carnavals. Loin de subir le discours et l'action, comme Walet, il les dirige : c'est lui qui engage le dialogue sur le terrain de la satire anticléricale (v. 426-427) et, dans la scène de la taverne, il réapparaît en « super-goinfre[8] » pour manger ce que les autres convives ont volé au moine (v. 1041 et v. 1053-1054).

Le fou face aux trois savoirs-pouvoirs

Face au *dervé*, Adam de la Halle met en scène plusieurs figures liées aux instances évoquées plus haut (droit, médecine et théologie). Le père d'abord, qui joue ici le rôle de curateur, comme il l'explique au moine : « J'ai eu bien de la peine à le garder » (v. 531). Le mot « garde » est précisément celui qui se trouve dans les coutumiers comme celui de Philippe de Beaumanoir, achevé quelques années après le *Jeu* (1288) et concernant une région limitrophe d'Arras. La situation du *dervé* est bien celle que préconisent les textes juridiques : le fou reste dans la communauté familiale, ici au milieu des pots de l'atelier paternel (v. 534-535)[9].

Au père qui introduit le *dervé*, fait face le moine qui l'accueille au nom de saint Acaire. Son discours sur la folie est très fruste à l'image des récits hagiographiques : la folie est une possession de l'*ennemi* et le saint est d'abord un exorciste (v. 328-329). Le lexique qu'il emploie pour désigner les « clients » de saint Acaire n'a rien de médical : malades de l'*esvertin* (« folie » ; v. 330), *sos et sotes* (v. 331), *ediotes* (v. 332), *beste* (v. 358) ; et il qualifie le *dervé* de *sot* (v. 521) et de *hordussens* (v. 990).

A côté de l'instance juridique (père-curateur) et de l'instance théologique (moine), voici l'instance médicale : le *fisiscien*, qui apparaît peu après le prologue de Maître Adam. Curieusement, le médecin tient un discours qui n'est pas celui de la médecine : la maladie de ses patients et patientes d'Arras est l'avarice, la gourmandise (soit l'ivrognerie) et, enfin, la luxure. La médecine n'est qu'un masque ; la toux de Maître Henri cache l'avarice (v. 196-203) ; le ventre bedonnant du même per-

8. Ch. Mauron, *Le Jeu de la Feuillée. Étude psychocritique*, Paris, 1973, p. 57-58.
9. Lorsque la parentèle est défaillante, c'est un curateur extérieur à la famille qui prend en charge le fou.

sonnage dissimule mal son penchant pour le vin (v. 228 *sq.*) ; l'uroscopie et l'onychomancie ne sont que les accessoires ridicules d'un personnage qui démasque les vices et qui met en lumière trois péchés capitaux, et nullement quelque maladie du corps. Le *fisiscien* s'effacera rapidement devant le moine. Cet effacement est significatif ; la folie ne relève pas du médecin, mais de saint Acaire. Se dessine ainsi un chiasme : le médecin s'occupe de ce qui est du ressort du moine ou du prêtre (les péchés et les vices), et le moine, de ce qui est du ressort du corps, et plus précisément, du « cerveau » (v. 375), soit de la folie. Le médecin joue au moraliste, au confesseur (« Si vous voulez que je vous guérisse, vous me parlerez en tête à tête » ; (v. 204-205), et le moine au guérisseur.

Le *Jeu* ne procède donc pas à la simple mise en scène des trois pouvoirs-savoirs, mais inverse et subvertit les ordres discursifs entre moine et médecin. Les pratiques elles-mêmes sont retournées ou, pour reprendre le terme médiéval, *bestournees*, comme celle du pèlerinage, puisque ce sont les reliques qui se déplacent ; efficaces au sanctuaire d'Haspres selon le moine (v. 333), elles semblent bien inopérantes hors du monastère du saint. Le droit lui-même, à l'image des configurations discursives évoquées plus haut, apparaît en retrait : il n'est pas représenté par un technicien du discours, un juriste, comme l'est la médecine ou la théologie, mais par l'instance vicariante qu'il préconise : le père-curateur. De plus, ce texte littéraire nous donne à voir le rapport de force entre ces trois figures : le père se soumet au moine et à saint Acaire, qui est son seul recours (« Car, s'il ne vient pas à saint Acaire, où ira-t-il recouvrer la santé ? », dit le père au moine ; v. 1037-1038) ; et le médecin ne conteste pas cette primauté, puisqu'il prend même la défense du moine dans la scène finale de la taverne (v. 1001) et qu'en faisant appel à saint Léonard et à Dieu (v. 233-234), il anticipe sur le discours du moine.

Cette prééminence du moine et du pouvoir clérical est cependant très relative, puisque les trois discours du moine, du médecin et du père sont finalement, en présence du *dervé*, frappés d'inanité et de folie. Pour le père, il est clair que son rapport au fou constitue un échec total : le père est aussi violent que le fils (v. 397 et 1090) et, si le fils brise deux cents pots (v. 534), le père réduit son fils à l'état de *cholés*, soit de « petite boule » (v. 540-541). Le rapport du père-curateur à son fils *dervé* est tout le contraire d'un rapport vicariant : le père ne peut réduire le fils au silence, encore moins le représenter ; le fou aura le dernier mot.

Le moine, lui aussi, n'est pas loin de la folie : il vit dans la proximité des sots et imite le discours de Walet, reprenant en écho *biaus niés* [« mon petit »] que répète à satiété le sot (v. 362 et 363). Il obéira lui-même au conseil qu'il a donné au fou : dormir (v. 548-551 et 876), et accumule les contradictions, puisque, dans la taverne, il reproche au père d'avoir ramené le *dervé*, alors qu'il le lui avait précisément demandé (v. 549 et v. 1033-1034). La taverne opère bien une sorte de mise à nu du personnage : il devient grossier à l'image du fou (usage du verbe « conchier » au v. 986 ; voir v. 342 et 406) et souhaite devenir un autre *dervé* (« Plutôt me retrouver donc dans l'état de l'insensé de cette nuit ! » ; v. 989-990). Le *fisiscien* prendra sa défense – *Moines, vous n'estes mie sos* (v. 1001) – , avant que le bourgeois Guillot ne condamne à son tour le médecin (« Maître, vous vous égarez tout à fait, car je me moque de votre médecine » ; v. 1007-1008). La scène de la taverne, qui est la seule à mettre aux prises moine, *fisiscien* et père, ne les réunit que dans la dérision et dans l'impuissance ; la médecine est sur le point de devenir *fausse fisique* (v. 1005), et les reliques de saint Acaire, dans un jeu mercantile dérisoire, deviennent la propriété du tavernier (v. 1018-1021). Ce « jeu de la folie » rejoint ainsi tout à fait les fêtes carnavalesques.

Le fou et la littérature

Une pièce comme le *Jeu de la Feuillée* ne saurait pourtant se réduire au « bestournement » des trois pouvoirs-savoirs par le *dervé*. Deux figures importantes ont été laissées de côté dans cette analyse : Adam et les fées. Les rapports nombreux qui unissent Adam au *dervé*, ne serait-ce qu'à travers les figures jumelles du père, ont bien été mis en lumière par J. Dufournet[10]. C'est autour d'Adam qu'est introduit le thème de la folie : le poète est lunatique selon son compagnon Hane le Mercier (il a la « tête changeante », soit *muavle chief*, v. 21), puis selon Riquier (v. 75) ; et Adam lui-même parle de folie (*derverie*) à propos de son amour pour son épouse Maroie (v. 160). Les derniers mots du *dervé* sont à l'image de la situation d'Adam : *Alons, je sui li espousés* (« Allons, je suis le marié « ; v. 1093). La structure de l'œuvre est donc de ce point de vue circulaire.

Quant aux fées, outre le rapprochement étymologique isidorien, (fées>*fatuae ; cf.* aussi le français moderne *fada*)[11] et les jeux de mots

10. Voir J. Dufournet, *Adam de la Halle...*, *op. cit.*, p. 335 *sq.*
11. Isidore, *Étymologiae*, X, 103. Voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, Paris, 1984, p. 19 *sq.*

(*Croke-sos*, la messagère d'Hellequin et amie de Morgue), elles sont liées au *dervé* par le merveilleux. En effet, après avoir pris plaisir à écouter les *merveilles* du sot (v. 521), le moine désire assister à la *grant merveille de faerie* (v. 563 et 572). La Fortune, dont il est question dans cette féerie, est un grand paradigme de la folie : Fortune fait tourner les fous, mais surtout est folle et sans raison. Jean de Meun, dans le *Roman de la Rose*, la compare à une « jeune fille naïve et sotte » et parle de sa *tres grant folie*[12].

Ainsi, tout concourt à unir Adam, les fées et le *dervé*. Les uns et les autres font appel à des discours littéraires : Adam parodie la poésie lyrique dans le prologue où il chante la naissance de son amour (v. 54 *sq.*). Avec les fées, est évoqué le roman, puisque Morgue la sage est bien au centre de la féerie et fait allusion à la Table Ronde (v. 723) ; de plus, l'une d'elle, Arsile, offre à Adam l'habileté à composer des chansons (v. 665), se posant ainsi comme la muse et l'inspiratrice. Enfin, le *dervé* mentionne, pour s'en moquer, la chanson de geste, en particulier, celle d'*Anseïs*, mimant la violence épique :

> J'ai bien entendu Hesselin[13]
> chanter Anséis et Marsile.
> Dis-je la vérité ? Ce coup en témoigne.
> *Le fou bat son père.*
> Je lui en ai bien donné trente sous ?
> Il me bat tant, ce grand salaud,
> que je suis aussi cabossé qu'une boule (v. 536-541).

L'attaque du fou contre le prince du puy (le « prince des poètes »), Robert Sommeillon, sera de plus relayée par les fées (v. 406-415 et v. 748 *sq*). Ces trois discours ne sont cependant pas homologues : le merveilleux poétique ne résiste pas à la réalité ; en Maroie, « tout maintenant semble changé » pour le poète (v. 90), et la féerie de Morgue n'est qu'un intermède fragile qui doit laisser place à la scène de la taverne. Seul subsiste le merveilleux à l'envers d'un personnage qui se dit à la fois roi et crapaud, prince du puy et *espousé* ; personnage dérisoire, semblable à une « petite boule », personnage surtout devant qui tout est dérisoire : les savoirs, comme celui du médecin ou du moine condamné d'emblée comme hypocrite (v. 394), les pouvoirs comme celui de saint Acaire, du père qui a la garde du *dervé* ou du jongleur, puisque la

12. *Roman de la Rose*, éd. D. Poirion, Paris, GF, 1974, v. 6141 et 6558.
13. Jongleur arrageois.

déclamation d'*Anseïs et de Marsile* par le jongleur Hesselin ne lui a appris qu'à donner des coups.

Le *Jeu de la Feuillée* est donc une œuvre d'une extrême richesse polyphonique : voix des trois discours institués – médecin, moine, père – peu à peu réduites au silence par le *dervé* et dont la scène de la taverne marque l'échec définitif ; voix de la réalité sordide et mesquine de la bourgeoisie arrageoise opposée aux différentes voix merveilleuses : merveilleux féerique et sérieux de Morgue et de ses compagnes – sérieux de la Fortune, sérieux de la mort présente à travers Hellequin et sa messagère, Croquesot, la « dévoreuse de fous » –, ou merveilleux fatrasique et dérisoire du *dervé* ; voix du poète enfin, condamné à rester l'*espousé* et à vivre en *dervé* au milieu d'un univers prosaïque qui ne connaît qu'une féerie éphémère.

Le théâtre, et en particulier le *Jeu de la Feuillée*, ne se contente pas d'une simple mise en scène des savoirs médicaux, juridiques ou théologiques, mais il les confronte et les agite, agitation dont ils sortiront impuissants ; la folie du *dervé* condamne la sagesse du moine et du médecin à n'être que folie ; le *dervé* est alors autant un fou qu'un indice de la folie ambiante, tout comme le fou des XVe et XVIe siècles n'est présent sur la scène que pour signifier l'universelle folie des hommes et du monde. Ainsi, le tableau de Jérôme Bosch, l'*Extraction de la pierre de folie* (Madrid, Prado), met en scène un moine (accompagné d'une nonne) et un médecin qui cherchent dans leur orgueil à extirper de la tête d'un malade la pierre de folie. Moines et médecins d'Adam de la Halle et de Bosch sont également fous dans leur prétention à guérir la folie. Le tableau de Bosch n'est pas « réaliste » – il ne représente pas une scène de médecine charlatanesque du XVIe siècle –, mais symbolique : il figure la folie de la sagesse humaine, la folie de vouloir guérir la folie.

Folie et fatrasies

A côté du *Jeu de la Feuillée*, plusieurs autres indices témoignent de l'émancipation de la folie en Artois dans la seconde moitié du XIIIe siècle : Robert II d'Artois se dote d'un fou de cour à qui est associé l'emblème du fromage ; un poème narratif artésien évoque *Sotingehem*, cité des fous (ou des *sots*, pour reprendre l'initiale du toponyme), cité où l'on vénère saint Acaire, où l'on fabrique des massues et mange du fromage, première vision véritablement urbaine de la folie ; enfin et surtout, un genre lyrique nouveau apparaît dans cette région : la *fatrasie*, poésie du non-sens, écriture en folie. Dans ces courts poèmes de onze

vers admirés par certains surréalistes, la destruction complète du sens ne s'accompagne pourtant pas d'une mise en question de la syntaxe : on peut même dire qu'une rigueur formelle impérieuse contrebalance la dissolution sémantique. En voici, quelques exemples traduits en français moderne[14] :

Le gras d'un poulet
mangea au brouet
Pont* et Verberie.
Le bec d'un petit coq
emportait sans combat
toute la Normandie.
Et une pomme pourrie
qui a frappé d'un maillet
Paris, Rome et la Syrie
en fit un ragoût.
Qui en mangea ne put se retenir de rire (*Fatrasies* de Beaumanoir, 5).

*sans doute Pont-Sainte-Maxence (Oise)

Des chansons de soupe aux poireaux
avaient étripé
une antique cité.
Une longue attente
ravit l'amour
par humilité.
Si vous aviez vu fragilité
mettant son tonneau en perce
dans le cul de vanité !
Ceux qui font du blanc de mûre
s'en sont fort bien acquittés (*Fatrasies d'Arras*, 49).

Un sage stupide,
sans bouche, sans dents,
dévora le monde
et un hareng saur
manda les Flamands :
il les vengera,
mais tout cela ne leur servira pas plus
que la plume de deux merlans
qui fit sombrer quatre nefs.
Mais je ne sais ce que je pense :
de meurtre, il les accusa (*Fatrasies d'Arras*, 50).

14. Nous en connaissons deux recueils : les *Fatrasies* anonymes d'Arras et les *Fatrasies* de Philippe de Beaumanoir, édités par L.-C. Porter, *La fatrasie et le fatras. Essai sur la poésie irrationnelle en France au Moyen Age*, Genève, 1960.

**Le « fol » (dans la main gauche,
un cor a été maladroitement substitué
à la traditionnelle miche de pain).
Paris cathédrale Notre-Dame
bas-relief, façade occidentale, portail central
médaillon 1200-1210 refait 1770-1771**
Photographie Jean-Claude Arnoux

Et enfin, sur le mode grivois :

> Dans l'angle d'un con,
> je vis un blaireau
> qui tissait de l'orfroi.
> Et un chaperon
> au milieu de Laon
> emmenait le Vermendois.
> Je leur dis en Écossais :
> « Des couilles d'un papillon
> pourrait-on faire de gras pois ?
> Et du vit d'un limaçon
> faire châteaux et beffrois ? » (*Fatrasies d'Arras*, 7).

Le discours fatrasique est essentiellement un discours de la violence à l'image de celui du *dervé* du *Jeu de la Feuillée* : meurtres, engloutissements, destructions, saturations de gestes (on peut y voir alors une parodie de la chanson de geste), sans oublier, du moins pour les *Fatrasies d'Arras*, la scatologie et l'obscénité. Mais le non-sens est tel que la richesse métaphorique ou métonymique des paroles du *dervé* disparaît ; le discours fatrasique, par sa double discontinuité (de phrase à phrase et de membre de phrase à membre de phrase), est un discours plat qu'il serait vain de vouloir « sémantiser ». Les propos du *dervé* se détachent sur fond d'autres discours (discours du moine, du père, du médecin...) et, en un sens, se jouent de leur pertinence. Le discours fatrasique, lui, n'est qu'un long monologue : le discours, de polyphonique, est devenu monodique. La fatrasie sera un genre lyrique sans diffusion ; elle ne survivra au XIVe siècle que transformée à travers le *fatras*. L'*incipit* d'un recueil de *fatras* dû à Watriquet de Couvin (1327) nous précise peut-être le contexte dans lequel ces poèmes étaient récités :

> Ici commencent les fatras de quoi
> Raimondin et Watriquet disputèrent
> le jour de Pâques devant le roi
> Philippe de France[15].

Le destinataire du *fatras* est le roi ; et le poète *fatrassier* est implicitement un bouffon. En même temps, le *fatras* quitte l'atmosphère de la fête urbaine qui était celle du *Jeu de la Feuillée* ou même des *Fatrasies* pour être intégré dans un cadre royal et officiel, prémices d'un « assagissement ».

---

15. Cité par L.-C. Porter, *La fatrasie...*, *op. cit.*, p. 149.

On n'est jamais assez bon avec Queneau

Dominique de Liège

Prenez un mot, prenez-en deux
faites-les cuir' comme des œufs
prenez un petit bout de sens
puis un grand morceau d'innocence
faites chauffer à petit feu
au petit feu de la technique
versez la sauce énigmatique
saupoudrez de quelques étoiles
poivrez et puis mettez les voiles

où voulez-vous en venir ?
A écrire
Vraiment ? à écrire ?

R. Queneau
Pour un art poétique, Pléiade I, p. 270

IL N'EST PAS DIFFICILE de se convaincre qu'il y a « de la folie à écrire ». Pour cela, deux recettes :
1.– Aller assister à l'inauguration du Salon du Livre au Grand Palais. Et décider alors de ne plus ni écrire, ni éditer, ni acheter un livre.
2.– Procéder au rangement de sa bibliothèque. Car, comme le dit Georges Perec[1] :

> Tout le monde n'a pas la chance d'être le capitaine Nemo :
> *...le monde a fini pour moi le jour où mon Nautilus s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé ni écrit...*

1. G. Perec, « Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres », *in Penser/classer*, Hachette, Paris, 1985, p. 33 et suivantes.

> [....] Mais pour nous, qui continuons à avoir affaire à une humanité qui s'obstine à penser, à écrire, et surtout à publier, le problème de l'accroissement de nos bibliothèques tend à devenir le seul problème réel [...]

Plus loin :

> [...] on finit toujours par essayer de mettre de l'ordre dans ses livres : c'est une opération éprouvante, déprimante, mais qui est susceptible de procurer des surprises agréables, comme de retrouver un livre que l'on avait oublié à force de ne plus le voir, et que, remettant au lendemain ce qu'on ne fera pas le jour même, on redévore enfin à plat ventre sur son lit.

Ainsi, au sortir du Salon du Livre, j'entrepris le rangement de ma bibliothèque et tombai sur cet exemplaire jauni, lu en son temps, et oublié, *Les enfants du Limon*[2]. Queneau y traite de la question des « fous littéraires ». A plat ventre sur mon lit je le redévorai[3].

Tout d'abord une remarque sur le « limon » du titre. On pense bien sûr au « limon « fertile, celui de la vallée du Nil avant la construction du barrage d'Assouan, ce limon dont la présence ne choque pas quand il s'agit de l'énorme production des fous littéraires. Erreur ! « Limon » est le patronyme de la famille héroïne du livre. Mais la typographie de la couverture, toute en capitales, ne permet pas de distinguer le « L » majuscule de Limon. L'éditeur n'a pas utilisé le jeu possible entre les grandes capitales et les petites capitales, ce qui produit une ambiguïté bienvenue[4]...

2. R. Queneau, *Les enfants du Limon*, Paris, Gallimard, 1938.
3. Il aurait fallu lire aussi le gros livre d'André Blavier, ami et correspondant de Queneau, intitulé *Les fous littéraires*, Henry Veyrier édit., 1982, et largement cité par Monique Plaza dans son livre *Écriture et folie*, PUF, Paris, 1986.
4. Ambiguïté maintenue par le fait que l'on trouve différentes typographies de ce titre. Ainsi Emmanuel Souchier dans son Raymond Queneau (au Seuil, collection « Les contemporains ») écrit : « Les Enfants du Limon « , grand E, grand L. Par contre, Jean-Marie Catonné dans son Queneau (dossier Belfond) écrit : « Les Enfants du limon « , grand E, petit l.

La fabrication du livre

Queneau, en 1930, a 27 ans. Il sort de son « épopée surréaliste », fâché avec André Breton « pour des raisons strictement personnelles » ; je le cite :

> Je ne savais que faire et je me suis réfugié à la Bibliothèque Nationale et je me suis mis à étudier les fous littéraires[5].

Plus loin, toujours dans *Bâtons, chiffres et lettres*, il écrit :

> Lorsqu'en 1930 j'ai commencé à dépister les « fous littéraires » le long des kilomètres de rayonnages de la Bibliothèque Nationale j'avais alors l'ambition de découvrir un nombre important de « génies méconnus ». Au bout de quelques années, j'avais écrit un manuscrit de 700 pages, impubliable et impublié, ni fait ni à faire. (Plus tard, des morceaux en ont été repiqués dans un roman). Le résultat n'était pas fameux. N'étaient guère exhumés que des paranoïaques réactionnaires et des bavards gâteux. Le délire « intéressant » était rare. Le tri était basé sur le principe « ni maîtres, ni disciples ». Ce n'est que plus tard que je découvris qu'il fallait parler non de « fous littéraires », mais d'« hétéroclites[6] ».

La volumineuse étude sur les « fous littéraires », intitulée *Encyclopédie des sciences inexactes*, sera refusée par Gallimard et Denoël en 1934. Mais Queneau ne l'abandonne pas pour autant et l'intègre au roman *Les enfants* etc., lequel, publié par Gallimard en 1938, obtiendra une voix au Goncourt.

Il s'agit d'un livre à double entrée : d'une part la fiction, l'histoire de la famille Limon, d'autre part des portions de l'étude sur les fous littéraires. Comment le raconter ? Peut-être comme je l'ai lu, me prenant au plaisir de la lecture, à l'invention permanente de Queneau dans ce livre qui réunit presque tout ce que Raymond Queneau attendait de la littérature : un mélange de prose et de poésie, l'absence de partage entre la fiction et la science, mélange aussi entre l'autobiographie et le roman, expressions de tous les genres du roman, monologue intérieur, dialogues, descriptions. Ces préliminaires pour dire qu'on ne met pas impunément le petit doigt dans l'œuvre de Queneau. On tire, et tout vient... Une telle richesse d'écriture, tant de trouvailles à tous les niveaux, de l'orthographe, de la grammaire, une telle façon de « casser » le langage,

5. R. Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*, Gallimard, « Idées », 1973, p. 37.
6. *Ibid.*, p. 261.

le sortir de sa gangue, tout cela aussi est présent dans le seul *Les enfants du Limon.*

En fait, Queneau a sur les bras son étude sur les fous littéraires et il ne sait qu'en faire. Il monte autour de cela une histoire qui donnera ses raisons tout à la fin. Une fois encore, nous sommes devant une « livraison », un livre qui donne ses raisons.

C'est aussi un livre à l'image de l'idée que se fait Queneau de l'écriture, c'est-à-dire un travail. Écrire, être littérateur, pour Queneau, est un véritable travail. Lequel travail ne laisse pas le lecteur de côté :

> Pourquoi, dit-il, ne demanderait-on pas un *certain* effort au lecteur ? On lui explique toujours tout, au lecteur. Il finit par être vexé de se voir si méprisamment traité, le lecteur.

C'est donc un livre qui exige un travail de lecture, beaucoup d'attention, d'autant plus d'attention que l'on est séduit par l'écriture, emporté en quelque sorte, et que l'on s'aperçoit, plus tard, que l'on a laissé passer des informations essentielles. Un livre qui rend fou, comme un livre sans fin, c'est-à-dire qui, à peine fini, oblige à le reprendre au début.

La famille Limon

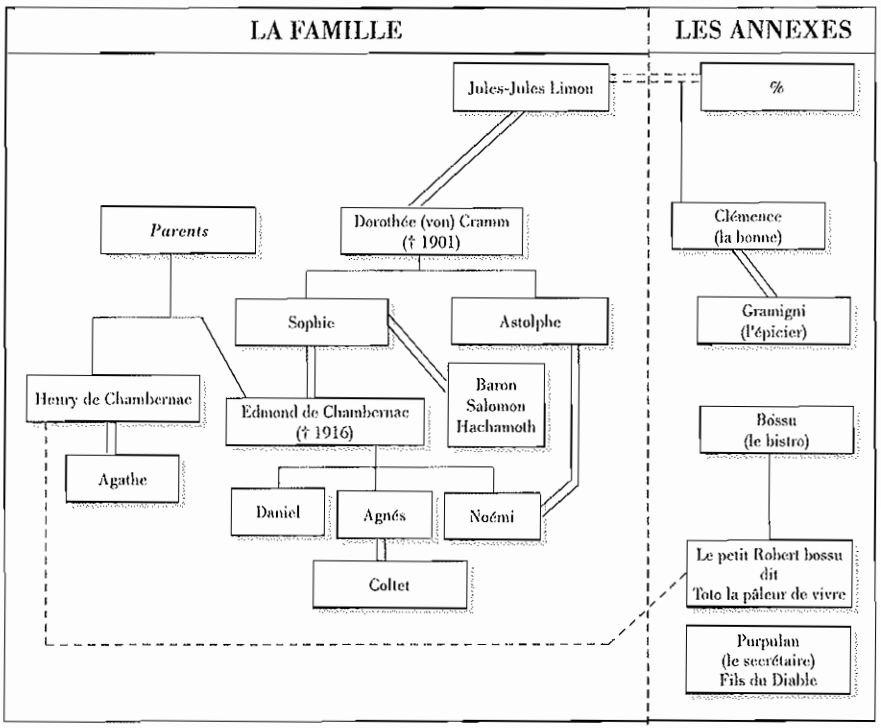
L'histoire commence à La Ciotat. Une riche famille parisienne, les Limon, y a une résidence secondaire où, chaque été, au grand bonheur des autochtones, débarquent les jolies Parisiennes, les limousines, le personnel. Le grand-père Limon, Jules-Jules, a fait fortune dans le développement de la TSF en France. Il a deux enfants, Sophie et Astolphe. Sophie a été mariée en premières noces à un Edmond de Chambernac qui lui a donné trois enfants : ce sont « les enfants du Limon », Daniel, Agnès et Noémi. Edmond de Chambernac a un frère, Henry, lequel est proviseur du lycée de Mourmèche, bref, un intello. Autour de la famille un certain nombre de personnages ont leur place : Clémence, la bonne, ainsi décrite :

> Elle était myope jusqu'à la cécité mais point sourde, et mal foutue jusqu'à l'infirmité, mais point laide.

Il y a aussi Gramigni, l'épicier, et sa femme acariâtre, Bossu, le bistro, et son charmant petit garçon, le petit Bossu.

Edmond de Chambernac mort, sa veuve, Sophie, s'est remariée avec le baron Salomon Hachamoth.

Il y a d'emblée une disparité entre cette branche riche de la famille, du côté des Limon, et le beauf, si j'ose dire, Henry, que désormais l'on appellera Chambernac, le proviseur. Chambernac est marié à Agathe ; ils n'ont pas d'enfants.



Où l'on voit arriver Purpulan...

Un beau jour, Chambernac prenait son bain :

> Humide et nu, le sieur Chambernac, proviseur du lycée de Mourmèche, s'entendit toquer à la porte de sa salle de bains où il se décrassait pour la seconde fois de la journée, pratiquant les ablutions en nombre considérable à cause de l'huiliproduction intense de son derme, oléigénation qu'il attribuait à la trop grande contention de ses humeurs cervicales non volatiles mais fixées et perlifiant tout partout à la surface de son corps comme suite de recherches et d'études particulières difficiles, singulières et rares.

J'abrège : on toque à la salle de bains de Chambernac, et se présente un personnage, qui, suite à un malentendu, un « N'entrez-pas », entendu comme « Entrez ! », accuse Chambernac d'exhibitionnisme et lui fait un odieux chantage :

> Soit je dis tout, soit vous m'engagez comme prof de philo....

On le garde à dîner. Madame Chambernac s'interroge :

> L'actuel, le défunt plutôt, était barbu et kantien. Le nouveau serait-il bergsonien et rasé ?

Puis elle voit le monsieur et commente :

> Le nouveau était effectivement rasé, mais bergsonien ?

L'inconnu a oublié que nous sommes en juillet, que les classes sont finies, et que sa proposition tombe à l'eau. Mais Chambernac, qui a marqué un point, a besoin d'un secrétaire : il l'engage pour l'aider à mener à bien son étude sur les fous littéraires.

L'inconnu se nomme Purpulan. Il accepte cette fonction de « secrétaire » et signe un pacte avec Chambernac.

Le récit se poursuivra ainsi : d'un côté l'histoire de la famile Limon, de l'autre, Chambernac qui raconte, ou rend compte de son travail devant la famille, plus ou moins intéressée.

Quelques-uns de ces fous

Le travail de Chambernac, en fait, celui de Queneau à la BN, est extrêmement sérieux.

> Qu'est-ce qu'un fou littéraire ? Nodier, dit-il, restreint sa liste « aux fous bien avérés qui n'ont pas eu la gloire de faire secte ». Ce dernier point est en effet un excellent critère ; quiconque a eu des disciples ne saurait

être considéré comme un fou littéraire : celui-ci doit être resté inconnu, par définition.

C'est là la première idée force de l'étude qui conduira à éliminer :

primo tous ceux qui ont eu des disciples [...] secundo tous les mystiques, visionnaires, spirites...

Vous voyez qu'avec ce crible il n'en reste pas beaucoup.
– Tant mieux, dit Purpulan.

Car Purpulan, moins il en fait, mieux il se porte...

– Vous ferez des fiches tout de même. Continuons : ah voici Berbiguier. Très intéressant Berbiguier...

Queneau signale (p. 81) avoir découvert dans le livre de Reboul, *Anonymes, Pseudonymes Et Supercheries Littéraires de la Provence,* que ce n'était pas lui, Berbiguier, qui avait rédigé ses *Farfadets*, mais François-Vincent Raspail et un avocat nommé Brunel. Il évacue donc Berbiguier (non sans en avoir cité de larges extraits[7]).

Ensuite Chambernac s'intéresse aux quadrateurs du cercle, il en établit la liste, et aux « trisecteurs de l'angle ».

J'ai eu l'occasion, il n'y a pas si longtemps, de rencontrer l'un de ces « trisecteurs ». A la recherche d'un appartement, je tombai sur un agent immobilier bien sympathique qui, au bout de quelques instants, entreprit de me parler de ses recherches mathématiques et me remit une plaquette *La trisection vaincue* (retrouvée par hasard au bon moment lors du rangement de la bibliothèque...). Si le sérieux des démonstrations me dépasse (voir le schéma ci-après) la conclusion est clairement édifiante :

Aujourd'hui la trisection est vaincue [...]. *Ce qui va permettre enfin :*
1.– De ne plus être dans l'erreur
2.– De pouvoir construire géométriquement tous les angles... etc.
3.– D'avoir de *très importants maillons* qui manquaient à la géométrie [...]
4.– *Et surtout de retenir* que [...] le plus grand des mathématiciens est :
le grand maître, le Créateur de tout ce qui existe,
le Dieu d'Abraham, Isaac, Jacob,
le Dieu également de Moïse, Jésus, Mahomet.
D'où : la preuve mathématique de *l'existence de* DIEU.

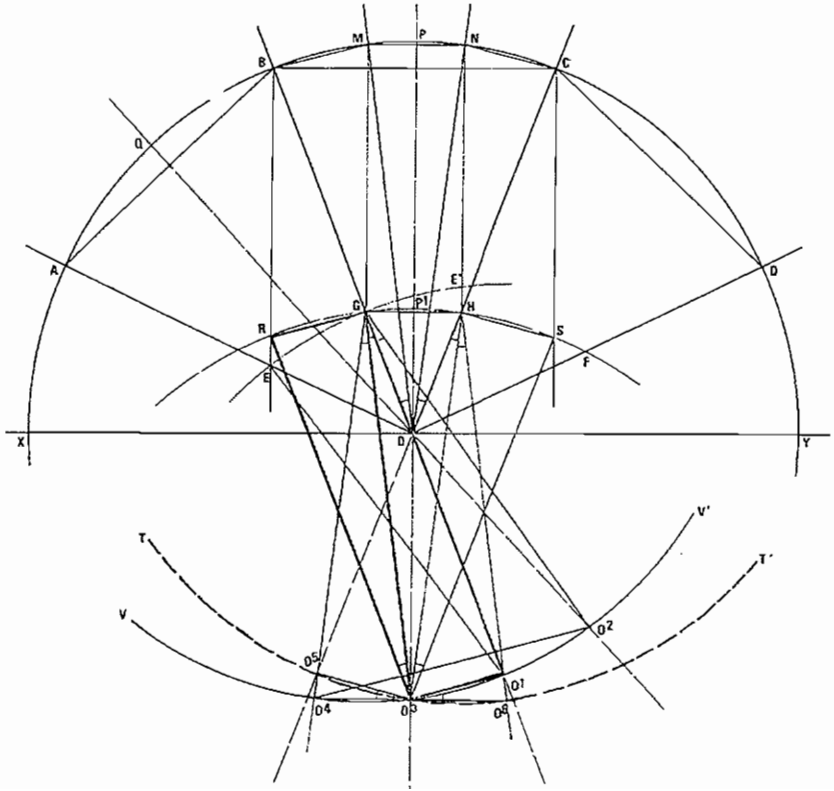
7. Voir dans le numéro 37 de la *Revue du Littoral,* l'article de Georges Zimra « Berbiguier de Terre Neuve du Thym, *Les Farfadets* ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde* », et ici même, numéro 38, Jean Lechner, « Le fléau des farfadets », p. 99.

10e partie

Une trisection générale

réalisée en juin 1973

et qui m'a aidé et permis d'arriver à la trisection générale



Soit BOC angle quelconque à diviser en 3.
Les triangles AOB, BOC et COD sont isocèles et égaux.
PO bissectrice de BOC.
BE parallèle à PO.
O¹E = OX = rayon du cercle
et O³ se trouvant dans le prolongement de BO.
Le point G pouvant être le point de trisection.

Un agent immobilier qui n'aurait pas détonné dans la galerie de portraits des soixante-quatre quadrateurs du cercle, des trisecteurs de l'angle et des duplicateurs du cube de Raymond Queneau...

La question se pose en permanence tant dans le roman que dans l'étude : en quoi sont-ils fous ? En quoi leur production est-elle intéressante ?

Purpulan fait la lecture de ses recherches à Agnès et à son oncle Astolphe :

> – C'est plutôt ennuyeux ce que vous nous avez lu, dit Agnès.
> – En tout cas, reprit Astolphe, je ne vois pas en quoi ce Lacomme (un des quadrateurs) était fou [...]
> – Et puis, dit Agnès, j'ai l'impression qu'un vrai fou écrirait des choses plus intéressantes.
> – C'est également ce que je m'imaginais, dit Astolphe.

C'est sans doute ce que pense aussi Queneau, mais pas tout à fait, puisqu'il poursuit son travail, tout comme Chambernac.

Purpulan raconte à Madame Chambernac les réactions d'Agnès et d'Astolphe à sa lecture :

> – [...] Quels goujats ! (dit Madame Chambernac)
> – Ils sont pires encore, dit Purpulan. Ils sont cons.
> – Purpulan !
> – C'est dit, c'est dit : ils sont cons et prétentiards par-dessus le marché. Si vous aviez vu le Cramm, quel poseur. Je lui aurai bien chié sur le blair à ce fumier.
> – Purpulan, en ma présence, vous exagérez.

Voyez un peu les rapports de Purpulan à la patronne !

Tandis que Chambernac et Purpulan poursuivent leurs recherches, il se passe des choses dans la famille Limon : le grand-père, Jules-Jules, meurt dans un accident d'avion. En fait, il s'est suicidé. Cela produira des revers de fortune qui obligeront les Limon à vendre la maison de La Ciotat. On découvre que Clémence la bonne est la fille adultérine de Jules Limon. Elle hérite de deux cent mille francs et épouse Gramigni, l'épicier devenu veuf de l'épouse acariâtre qu'il cognait, et qui s'enivrait jusqu'à en mourir.

Il serait fastidieux de résumer les productions des fous littéraires cités par Chambernac qui a bien du mal à faire son choix... Il se renseigne, il lit Chaslin, Legrand du Saulle, Esquirol, en même temps que ses « fous », pour tenter de comprendre, et teste ses recherches sur sa

famille. Il va leur exposer, par exemple, la théorie du Lyonnais Anonyme Auguste B. sur « Le commencement de la nature » :

> – J'ai recopié cette petite brochure en entier, dit Chambernac, mais je ne vous lirai pas tout, seulement les dernières pages.

L'idée est que la terre est susceptible d'être augmentée à l'infini car elle renferme de l'eau, laquelle, corrompue, a produit du limon et de la vapeur :

> Ce limon occupe une surface très grande sur les matières gelées qui font partie des rives intérieures de l'immensité. Dans les entrailles de ce limon a dû se former une chaleur causée par la fermentation, qui a dû produire un feu semblable à celui du mont Vésuve, qui se fournit d'eau, cependant avec une proportion gardée.
> Les entrailles de ce limon...
> – Ça me fait mal d'entendre ça, dit Mme Hachamoth (née Sophie Limon) qui se retire.
> Lecteurs et auditeurs gênés se regardent tout bêtes.
> – Continuez donc, dit Astolphe.
> « Les entrailles de ce limon doivent être... »

Chambernac poursuit sa lecture. Commentaires de la famille :

> Voilà qui est certainement faux ;
> – Permettez messieurs, dit Chambernac, il ne s'agit pas de vérité.
> – Il s'agit de folie, dit Coltet (le futur mari d'Agnès).
> – Non, non. Il ne s'agit ni de vérité ni de folie. Je me place à un tout autre point de vue. Voici : j'appelle « fou littéraire » un auteur – imprimé, c'est l'essentiel. Il précise « dont les élucubrations s'éloignent de celles de la société... » « Bref, un « fou littéraire » n'a ni maîtres, ni disciples.
> – Donc un fou littéraire peut cesser de l'être ?
> – Il suffit qu'il finisse par trouver des admirateurs, j'entends : sincères.
> – Mais enfin, tous les auteurs inconnus ne sont pas des fous littéraires.
> – Non, naturellement, il faut encore qu'ils écrivent des choses qu'un individu moyen, comme moi, considère comme excessivement singulières.

On touche ici au paradoxe de Chambernac : si les « fous littéraires » n'ont pas de disciples, pas de lecteurs, à partir du moment où lui, Chambernac, les publie, s'en fait le « secrétaire », les fait connaître, ils sortent de la catégorie qui les définissait. Et Chambernac n'est pas si content que ça de son travail... Il conçoit alors un autre ouvrage, plus ambitieux :

> il écrirait une ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES INEXACTES, en 4 parties :
> – le cercle. Il y traiterait des quadrateurs.

– le monde. Il y traiterait des différentes cosmologies et cosmographies aberrantes.
– le verbe. Il y traiterait de linguistique et de grammaire.
– le temps. Il y retracerait l'histoire de France au XIXe siècle.

En épigraphe, une citation d'Esquirol :

> Je pourrais donner l'histoire de notre pays depuis 1789 jusqu'à nos jours, par l'observation de quelques aliénés dont la folie reconnaissait pour cause ou pour caractère quelque événement politique remarquable dans cette longue période de notre histoire[8].

Ambitieux ! Il commence par étudier les « systématisateurs », tel Demonville, auteur du *Vrai Système du Monde* et de 35 autres ouvrages, Mandy, l'abbé Matalène auteur de *l'Anti-Copernic*, et plusieurs autres, mais :

> l'enthousiasme de Chambernac pour la psychiatrie lui faisait un peu mépriser tous ces systématisateurs.
> – Il faut choisir, disait-il à Purpulan. Dans un appendice énumératif, je collerai tous les refusés simplement pour montrer que je ne les ignorais pas.

Le roman lui aussi se poursuit : Chambernac avoue à Purpulan qu'il a un enfant adultérin, jamais connu ni reconnu. Les enfants Limon, eux, s'instituent chimistes inventeurs. Daniel, Agnès et Noémi s'installent un labo au fond du jardin et y expérimentent une substance intitulée tout d'abord le « danoémium » (Da de Daniel, No de Noémi) puis rebaptisée le « chambernacium », pour honorer leur défunt père, substance fabriquée avec du vitriol, du bicarbonate, du pipi etc., une sorte de :

> gaz asphyxiant qui supprimerait tous les Boches d'un seul coup.

N'oublions pas que nous sommes à la veille de la guerre de 1940. Le projet des enfants Limon n'est pas si loin des trouvailles des fous de leur oncle Chambernac. Leur mère le sent bien, mais s'en arrange :

> Mon Dieu, disait Mme Hachamoth, si vous leur avez donné du goût pour les sciences, que votre volonté soit faite.

Chambernac s'explique :

> – Évidemment, dit Chambernac, je ne me suis pas proposé dans ce livre de comprendre ni d'expliquer mettons : les délires de nos auteurs. Mon œuvre est purement énumérative, descriptive, sélective. D'ailleurs qui comprend la folie ? Personne. Surtout pas les psychiatres. Ils ne font que

8. Esquirol, *Des maladies mentales*, Paris, 1838, t. II, p. 686.

décrire eux aussi, énumérer, classer. Le docteur Frachoux m'a bien parlé d'une doctrine qui s'appelle la psychanalyse et qui explique les rêves.

Il étudie Augustin Bousquet, « Le mystère de l'être suprême », le Barbier, Hussenot, dont voici un extrait :

LA PYRAMIDE DE SA GLOIRE

... je veux élever la pyramide de ma gloire de Moraliste aussi haut que celle de ma gloire Botanique : alors je pourrai mourir sans regret, ou entrer joyeux à Charenton, j'aurai vécu une vie bien pleine, car, sans argent, j'aurai fait parler de moi, sans secours, j'aurai abymé tous mes ennemis dans mon désastre. – En attendant vive la joie et les pommes de terre.

– Sa gloire, dit Purpulan, c'est à vous, monsieur Chambernac, qu'il la devra. [...] à partir du moment où ces « fous littéraires » deviendront – grâce à vous – connus, ils cesseront par là même d'être des « fous littéraires », [...] Ne trouvez-vous pas, monsieur Chambernac, qu'il y a là quelque contradiction ?

Mais Chambernac continue. Il présente cette fois des philologues fous comme un certain Desdouitz de Saint-Mars, auteur d'un dictionnaire d'étymologies gauloises dont voici un exemple :

Fleuve = FL – EV – V – E = Flowing every vast end = tout grand bout de courant.

Et d'autres...

A ce moment du livre, débarque chez Gramigni l'épicier, un certain « Toto-la-pâleur-de-vivre » qui n'est autre que le fils Bossu, le petit garçon du bistro. Gramigni et Agnès ont fondé un mouvement, la NSC, la Nation sans classes, et militent activement. Au passage, quelques tournures de phrases qui donnent une idée du ton de l'ouvrage :

Le fils Bossu écoutait avec la plus vive attention mais n'y comprenait rien et s'en félicitait. Les secrets, c'est toujours bon à savoir.

Il n'ignorait pas que la grand-mère d'Agnès était allemande, ni que son beau père : israélite.

Ceci à propos d'un dénommé Pandroche dont l'antisémitisme est affiché d'une simple ponctuation.

Ou encore, versant San Antonio :

Elle était aussi bien de fesses que de face.

Ou bien un chapitre qui ne comprend que ces mots :

Chambernac fuyait.

Ou également des poèmes, tel celui de Purpulan.

Plusieurs centaines de personnages sont étudiés dans le livre dont :
– Le Turc, « un persécuté, fils de persécuté, considéré par son père comme perverti par ses persécuteurs. »
– Le messie Paul Lacoste qui, bien que convaincu de son immortalité, plaçait ses biens en viager.
– Soubira : il exclut de l'alphabet la lettre J à cause de Judas, la remplace par GE, et écrit ainsi Geudas à prononcer comme « gageure ».
– Constant Cheneau, qui réussit à convaincre son père de ne plus l'appeler « mon fils », car l'homme n'est pas créateur, n'a pas ce pouvoir d'être père, et d'ailleurs Dieu lui a dit :

> Tu es mon Chaînon, ton nom n'est plus Cheneau mais Chaînon. je te charge d'une mission...

– J. J. B. Charbonnel, auteur de *L'Histoire d'un Fou qui s'Est Guéri Deux Fois Malgré Les Médecins et Une Troisième Fois Sans Eux* (1837).
– Nicolas Cirier, le typogaphe correcteur persécuté[9] : il fit usage de toutes les ressources de l'imprimerie pour exprimer son délire. Un des plus passionnants, dira Queneau[10], qui saura :

> transgresser la rigueur des lois gutenbergiennes de la composition.

– Francisque Tapon-Fougas, persécuté par Victor Hugo, auteur de 47 ouvrages, dont *Les Antimisérables*.
– Hersilie Rouy, avec ses *Mémoires d'Une Aliénée*, sur qui nous nous attarderons pour montrer comment procède Chambernac :

> Il existe sur Hersilie Rouy trois sources de documentation :
> 1.– Les susdits mémoires [...]
> 2.– Les observations des psychiatres, et surtout l'article de Sérieux et Capgras, *Roman Et Vie D'Une Fausse Princesse*, très documenté et qui utilise les archives de l'asile d'Auxerre et de l'hospice d'Orléans ;
> 3.– Les ouvrages de Le Normant des Varannes, directeur de cet hospice.

Une véritable « fabrique de cas ». Hersilie prétend être la fille de la duchesse de Berry. A l'origine de ce délire de filiation, une histoire familiale particulière : enfant illégitime, son état civil est changé suite à un remariage de son père. Six ans après ce changement de nom, elle est internée. Mais elle a convaincu Le Normant des Varannes, directeur

9. *Cf.* l'exposé de Sophie Aouillé au colloque « De la folie à écrire », juin 1993.
10. *Bâtons, chiffres et lettres, op. cit.*

de l'hospice, qu'elle est bien la fille de la duchesse, et Le Normant, lequel a également écrit sous un pseudonyme un roman intitulé *Les mémoires d'Une feuille de Papier* dont l'héroïne n'est autre qu'Hersilie, Le Normant donc appuie de toute l'autorité de son érudition les théories d'Hersilie et parvient à la faire sortir de l'asile. A ce sujet, Sérieux et Capgras notent :

> On voit à quel point des administrateurs et des magistrats peuvent se laisser impressionner par la vivacité intellectuelle de ces « fous raisonnants », par la correction de leurs écrits et l'habileté de leurs réticences ; ils arrivent même à justifier un délire ambitieux étrange, mais établi exclusivement sur des interprétations.

...Mais la famille, à qui Chambernac expose ses travaux depuis une semaine, se lasse :

> – Est-ce qu'il en a encore pour longtemps, dit Hachamoth, je me le demande. Cela fait une semaine qu'il nous impose cette lecture. On ne peut pas se dérober naturellement. Tout de même, j'espère qu'il n'en a plus pour longtemps, maintenant.
> – Il est fou, dit Mme Hachamoth.
> – Je ne sais pas, dit Hachamoth. C'est très curieux : tous ces fous.
> – Mon Dieu, s'écria Mme Hachamoth, je retire ce que je viens de dire. Vous vous souvenez de cette citation de l'Évangile ? Qu'il nous a lue ? « Celui qui dira à son frère : tu es fou, méritera le feu de l'Enfer. » Je n'ai jamais dit qu'il était fou.

Pendant tout ce temps, des événements ont surgi dans la famille : Mme Chambernac est morte, Purpulan a disparu, Noémi s'est mariée avec son oncle Astolphe (on crie à l'inceste), Agnès (mariée à Coltet), continue à militer pour la NSC. Ce qui agace son beau-père, Hachamoth :

> – Excusez-moi, ma chère (dit-il à sa femme, la mère d'Agnès). Mais qu'est-ce-que c'est qu'une nation sans classes ?

Et la mère soupirant :

> – Tout de même cela m'aurait fait plaisir de voir ma fille sauver la France.

Nous ne sommes pas loin, avec la mission humanitaire d'Agnès, des fous de l'oncle Chambernac investis de diverses missions. D'ailleurs Agnès le sent bien :

> Agnès ne pouvait s'empêcher de penser avec une gêne croissante à tous ces pauvres ignorés, méconnus, moqués, oubliés, dédaignés, aliénés

> rejetés, délaissés, inécoutés, refusés, exclus, inconnus, disparus, qui crurent avoir quelque mission historique à remplir sur cette terre et ne réussirent qu'à fournir la matière d'une élucubration de l'oncle Chambernac.

On voit là comment se mêlent la fiction et l'étude scientifique, comment les héros du roman sont proches des « fous » étudiés par Chambernac, possédent cette même lucidité qui leur fait augurer pour l'avenir la gloire, l'internement ou la mort.

Agnès le sait aussi, elle constate :

> que la NSC avait vécu, et avait mouru.

Remarquons au passage cet emploi du participe passé avec un changement d'auxiliaire qui n'est pas sans effet : on est davantage mouillé quand il a « pleuvu », et la NSC est plus morte quand elle a « mouru »... D'ailleurs Agnès, quelques pages plus tard en mourra, lors d'une manif.

Chambernac cite ensuite un certain nombre de ceux qui, en bref :

> connurent non la prison mais l'asile et qui désiraient que la société sacrifie quelques parcelles de ses immenses ressources pour faire du monde exceptionnel des aliénés l'heureux royaume des fous.

Et sur ces belles paroles :

> – Fini, dit Chambernac.
> Le baron Hachamoth dit :
> – C'est très intéressant,
> et Mme Hachamoth ajouta :
> – Très intéressant,
> et Coltet dit :
> – Véritablement très intéressant.
> Enfin c'était fini.
> Coltet reprit :
> – Chez quel éditeur allez-vous publier ce ?
> – Il ne manque pas d'éditeurs à Paris, dit Chambernac.

Là Queneau se moque de lui-même puisque, on le sait, son manuscrit lui fut refusé plusieurs fois. Chambernac ajoute :

> – Naturellement je ne vous ai pas lu la bibliographie ni l'index... qui existent naturellement ; non plus que la liste des auteurs dont je n'ai pas trouvé les ouvrages qui m'auraient peut-être intéressé.

Il s'excuse aussi des erreurs et des omissions et l'on imagine aisément la masse de documents que devait être l'Encyclopédie de Queneau/Chambernac !

Une autre ironie de Queneau est de faire d'Astolphe, le fils de Jules Limon, le fils à papa qui n'a jamais travaillé, celui qui a épousé sa nièce Noémi, de faire donc d'Astolphe un chiffonnier. Au départ, l'idée d'Astolphe était la suivante :

> Acheter des vieux papiers et les trier pour rechercher les raretés et les curiosités, ce qu'a (sic) de la valeur et que les gens jettent sans faire attention.

Comme il n'a jamais rien trouvé d'intéressant, il devient marchand de vieux papiers. Cela sera-t-il aussi la destinée de l'Encyclopédie ?

Chambernac explique à Astolphe son attitude devant les psychiatres :

> – J'en suis bien revenu : de la psychiatrie, dit Chambernac [...], ça n'explique rien, et puis c'est prétentieux. J'ai lu aussi des livres de psychanalyse, vous connaissez ?
> – Mais certainement répondit Astolphe qui se vantait d'avoir été un des premiers à parler de Freud dans les milieux distingués.
> – Ça explique des choses, reprit Chambernac...

Notons que c'est à la fin de son travail sur les fous littéraires que Queneau commença son analyse, ça le titillait, et « ça explique des choses », comme dit Chambernac.

> – Moi, dit Chambernac, je vois les choses différemment. Je ne veux faire ni psychanalyse ni psychiatrie. Mais j'ai examiné tous les fous, les miens pas les autres, et voici ce que j'ai constaté : la folie est l'auto-déification d'un individu dans lequel ne se reconnaît aucun collectif.
> – Ah, dit Astolphe.

Le retour de Purpulan

Astolphe, dans son entreprise de chiffonnier, a plusieurs employés dont le fils Bossu ainsi qu'un dénommé Baidel qui n'est autre que le Purpulan disparu Purpulan/Baidel explique à Astolphe que Chambernac le calomnie en l'accusant d'avoir empoisonné sa femme, bref que Chambernac est fou, « persécuteur et persécuté ». Astolphe, coincé entre les deux, s'arrache les cheveux :

> Lequel des deux est fou ? Fou, fou, fou, qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Purpulan voudrait qu'Astolphe intervienne en sa faveur auprès de Chambernac pour qu'il le reprenne comme secrétaire :

> Je suis sûr que si j'étais encore son secrétaire l'Encyclopédie aurait déjà trouvé un éditeur.

Chambernac a déjà essuyé cinq refus, avec ce commentaire :

> Incroyable, non ?

Enfin se retrouvent ensemble Chambernac, Purpulan/Baidel, et le fils Bossu dit Toto-la-pâleur-de-vivre. Chambernac apprend aux deux autres que le petit Bossu, celui qui courait entre les tables du bistro à La Ciotat, n'est autre que son fils.

> Ni Purpulan ni Bossu n'en doutèrent un seul instant. L'un se dit : merde dire que je n'avais pas flairé ça, quel con je fais, mais où veut-il en venir ; et l'autre : mais alors j'ai du sang noble dans les veines, je m'l'étais toujours dit, jsuis pas comme les autres.
> Étouffé par une émotion supplémentaire, il se mit à pleurer et s'écria :
> – Mon père !

Le père se présente ainsi à son fils :

> – Je suis l'auteur de L'Encyclopédie des Sciences Inexactes [...] Durant de longues années mon esprit s'est égaré sur des chemins étranges [...] Je me suis consacré à l'étude exclusive des fous et des démons.

Bossu, lui, aurait préféré parler de sa généalogie...
Quant à Purpulan réapparu, l'ex-secrétaire, Chambernac lui dit :

> – Quand je pense que vous avez empoisonné Agathe.
> – Que vous trompiez. La preuve.
> Il montra Bossu.
> – Misérable farfadet ce n'est pas toi qui va me faire la morale.
> [...] Bossu écoutait écoutait et aurait bien voulu comprendre. Quelle soirée, se disait-il, quelle soirée : retrouver un père et découvrir un assassin. [...] Bossu trouvait Purpulan bien encombrant [...] sans lui, il aurait pu causer de la Famille avec son papa...
> – Tu le vois hein, reprit Chambernac, tu le vois ? Eh bien il n'est pas notre espèce : c'est un démon, un vrai.

Alors Chambernac ira pousser Purpulan dans la Seine où Purpulan va fondre.

> Chambernac penché surveillait cette dissolution.

Car Purpulan était le diable.

...mon cher monsieur, monsieur comment ?

Chambernac, calmé, abandonne son idée de publier son Encyclopédie, même à frais d'auteur : il ne veut pas entrer lui-même dans la catégorie des « fous littéraires », si son livre ne rencontrait qu'indifférence...

> Il s'éteignait tout doucement, heureux...

Mais il fait une ultime rencontre :

> Un binoclard d'une trentaine d'années lui adresse la parole :
> – Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois [...] dans les bureaux de la NRF, chez Paulhan et dans les bureaux de Denoël...

Sont là cités les éditeurs qui ont effectivement refusé à Queneau son Encyclopédie. Le « binoclard » demande à Chambernac si son grand ouvrage sur les fous littéraires a paru et lui demande aussi de lire son manuscrit. Après lecture, il propose ceci à Chambernac :

> – Vous auriez une répugnance quelconque à ce que j'attribue votre œuvre à un personnage d'un roman que je suis en train d'écrire ?
> – Pas du tout, dit Chambernac en riant...

Il le remercie de le débarrasser de ce pavé :

> – Vous me rendez service.
> Chambernac reprit :
> – Et ce personnage, comment est-il ?
> – C'est le proviseur d'un lycée de province. Il est marié. Il n'a pas d'enfants. Un jour un démon pénètre dans sa salle de bains.
> – Attendez. Le mieux serait encore que je vous raconte ma vie.
> [...] L'inconnu à Chambernac :
> – Je ne sais comment vous remercier.
> – Mais de rien je vous assure mon cher monsieur, monsieur comment ?
> – Queneau.
> – De rien, mon cher monsieur Queneau. Je vous assure, de rien.

En *post-scriptum* du livre : « Les textes cités par Chambernac dans son Encyclopédie sont *naturellement* authentiques. »

Après toutes ces révélations, on a besoin de reprendre le livre au début, retrouver les passages où Chambernac disait au père du petit Bossu :

> – Il est gentil votre petit garçon...
> – Et intelligent, ajoutait Bossu. Il deviendra quelqu'un.

De relire l'irruption de Purpulan dans la salle de bains – et dans la vie de Chambernac.

D'entendre Purpulan qui précise :

> – Je ne suis qu'un pauvre diable.

ou encore :

> – Mon père était un pauvre diable.

Qui dit à Mme Chambernac :

> – Madame ayez pitié d'un pauvre diable qui a fait de mauvais débuts.
> – Ce que vous pouvez avoir l'haleine forte, mon ami, dit Mme en se reculant.

On s'aperçoit que tout au long du livre il y a eu des allusions à cette haleine fétide, à son odeur de soufre, d'enfer. On réalise que le pacte signé avec Chambernac pour être son secrétaire était de l'ordre de ceux qu'effectivement on signe avec le diable...

Mais nous n'allons pas refaire une autre lecture du livre. Pas maintenant...

Il y a de la folie à écrire qui en provoque une autre : de la folie à lire.

Ce n'est qu'à travers Chambernac – et son alliance avec le diable – que Raymond Queneau a pu se défaire de ses fous littéraires. A travers surtout la lecture forcée des textes de ces fous à la famille Limon. Mais il nous prend, nous aussi lecteurs, dans son piège, nous imposant la lecture d'auteurs qui, par définition, n'ont pas de lecteurs... et ce, par son écriture.

L'écriture est folle de ceci que découvre Aragon à l'âge de six ans :

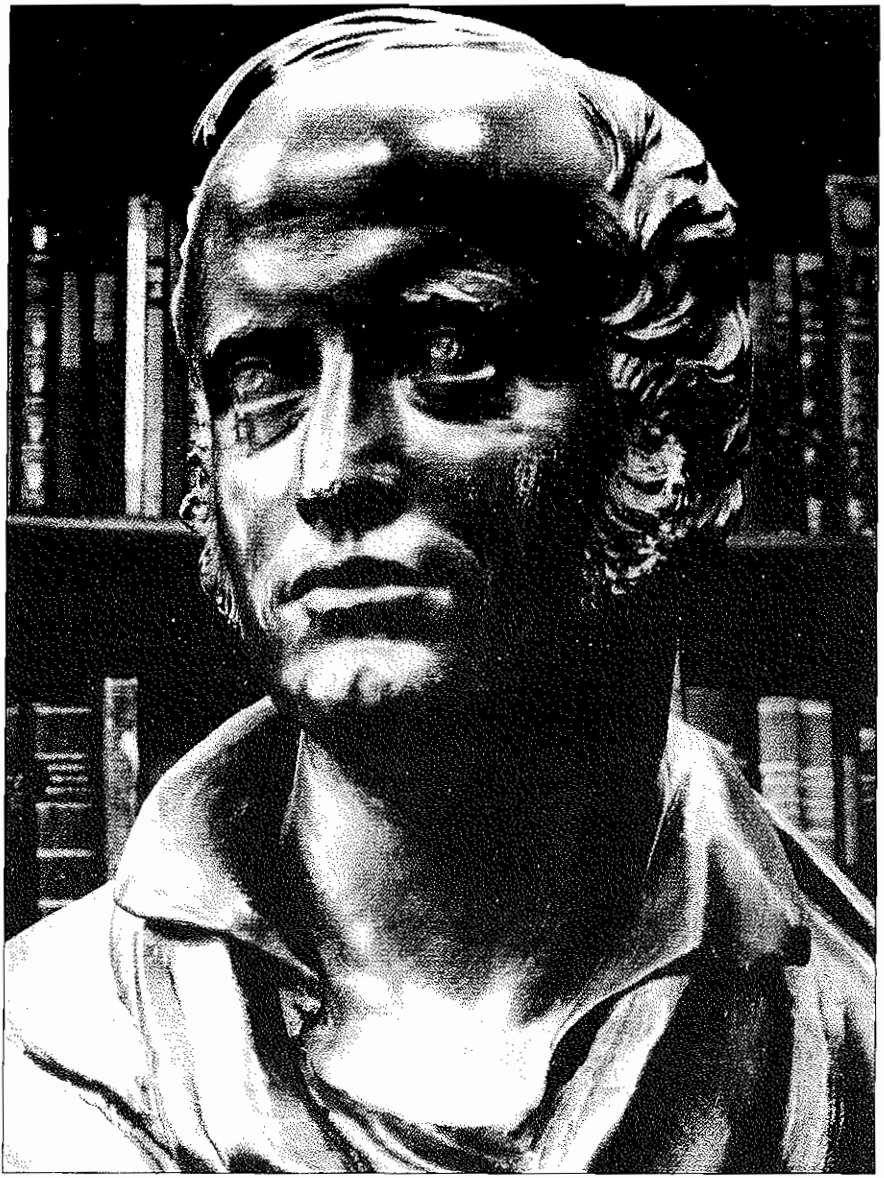
> Un beau jour l'idée me vint que, si je savais écrire, je pourrais écrire autre chose que ce que je pensais, et je me mis à essayer de le faire [...][11]

Là est la folie à écrire, cette possibilité d'écrire un « n'importe quoi » où il n'est pas toujours si facile de démêler le n'importe du quoi. D'où la tentation – ici ratée – de se taire... Peut-être à cause d'une malheureuse rencontre avec Purpulan sous la forme d'une petite annonce :

> Psychanalyste ayant consacré sa fortune à une cause humanitaire et n'ayant plus les moyens, pour continuer son action, d'engager du personnel, souhaiterait trouver secrétaire qui voudrait suivre une analyse mais qui, à son tour, n'aurait pas les moyens d'en assumer les frais, en vue d'échange de services[12].

---

11. Aragon, *Je n'ai jamais appris à écrire* ou *Les incipit*, Flammarion, 1969, p. 7.
12. Texte authentique.



John Clare 1828
buste de Behnes Burlowe
Photographie John Baguley

John Clare : nom et renom

Jean Paira-Pemberton

I am	Je suis
I am – yet what I am none cares or knows	Je suis pourtant ce que je suis nul ne le sait ni n'en a cure
My friends forsake me like a memory lost	Mes amis m'ont abandonné comme l'on perd le souvenir
I am the self-consumer of my woes –	Je vais me repaissant moi-même de mes peines –
They rise and vanish in oblivious host	Elles surgissent pour s'évanouir – armée en marche vers l'oubli
Like shadows in love's frenzied stifled throes –	Ombres parmi les convulsives les muettes transes d'amour –
And yet I am and live – like vapours tost	Et pourtant je suis et je vis – ainsi que vapeurs ballottées
Into the nothingness of scorn and noise	Dans le néant du mépris et du bruit
Into the living sea of waking dreams	Dans la vivante mer des rêves éveillés
Where there is neither sense of life or joys	Où nul sentiment de la vie ne subsiste ni du bonheur
But the vast shipwreck of my life's esteems	Rien qu'un grand naufrage en ma vie de tout ce qui me tient à cœur
Even the dearest – that I love the best –	Oui même mes plus chers soucis – les mieux aimés
Are strange – nay rather stranger than the rest	Sont étrangers – plus étrangers que tout le reste
I long for scenes where man hath never trod	Je languis après un séjour que jamais homme n'a foulé
A place where woman never smiled or wept –	Un endroit où jamais encore femme n'a souri ni pleuré –
There to abide with my Creator God	Pour demeurer avec mon Dieu mon Créateur
And sleep as I in childhood sweetly slept	Et dormir de ce doux sommeil dont j'ai dormi dans mon enfance
Untroubling and untroubled where I lie	Sans troubler – moi-même introublé où je repose
The grass below – above the vaulted sky	L'herbe sous moi – couvert par la voûte du ciel[1]

Itinéraire obligé

JE SUIS ARRIVÉE à Clare d'une façon assez hasardeuse – c'est-à-dire chanceuse – par accident donc et pour mon bonheur. En effet, il y a très longtemps, je cherchais des livres de poésie pour mes enfants, alors petits. Ne trouvant à l'époque que fort peu de choses en français, je me suis tournée vers l'anglais où il y avait l'embarras du choix. Parmi ces livres s'en trouvait un au titre prometteur de *Voices*. *Voice* est souvent utilisé en anglais pour désigner le style particulier d'un poète – ce qui est comme le timbre reconnaissable de sa voix. Or, dans cette antholo-

1. Pierre Leyris, trad. *Poèmes et prose de la folie de John Clare*, Paris, Mercure de France, 1969, p. 76-79.

gie, ou plus exactement dans les trois volumes qui la constituent, j'ai été surprise de rencontrer un poète pour moi alors inconnu et qui revenait dans des contextes assez variés. Les textes que j'y trouvais ne ressemblaient pas beaucoup à celui que j'ai déjà cité. C'était des *descriptions*, pour reprendre le titre du premier volume publié par Clare : *Poems Descriptive of Rural Life and Scenery – poèmes descriptifs de la vie et du paysage ruraux*. La fascination tenait à la vivacité de la description, sans arrière-pensée morale ou métaphorique, sans ornement ni rhétorique conventionnels et à un certain côté catalogue raisonné. C'était comme si l'auteur essayait de fixer par les mots autant d'aspects que possible de tout ce qui l'entourait, village, paysage, fruits, fleurs et faune, et, bien sûr, aussi les habitants humains des champs et de ce qu'il appelait par le vieux nom de *town* (de *tun* – enclos). L'effet cumulatif pourtant allait bien au-delà d'un simple épinglage par le nom.

J'ai appris rapidement que l'auteur de *Voices* était également un des premiers éditeurs de Clare à vouloir restituer autant que possible le texte originel et non les textes revus et corrigés par des éditeurs successifs auxquels le public était jusqu'alors condamné[2].

Or, le premier poème publié[3] a comme titre : « Dédicace à xxxx » et commence :

> *O M xxx, thou that once made all*
> *What youthful dreams coud pleasure call*
>
> Toi, source de tout ce que des rêves de jeunesse pourraient nommer plaisir.

L'invocation ne se conclut jamais, mène sans suite grammaticale et imperceptiblement dans une longue évocation de promenades autrefois partagées. On a vite fait de remplir l'espace étoilé d'un nom, celui de Mary.

Or, si le style frappe par cette sorte de nomination, la biographie est dominée par ce nom qui va, peu à peu, comme le dit Clare lui-même, se perdre dans « une multitude perplexe de noms[4] ».

---

2. En collaboration avec Éric Robinson, Geoffrey Summerfield livre donc ces *Later Poems of John Clare*, Manchester University Press, sortis en 1964 à temps pour marquer le centenaire de la mort du poète. Un autre volume *Selected Poems and Prose*, Oxford University Press, suivit en 1966. Presque trente ans plus tard nous célébrons cette année le bicentenaire de la naissance de Clare et sa réputation ne cesse de croître.
3. Dans ce second volume de 1966, E. Robinson, Summerfield, *Selected Poems and Prose of John Clare, op. cit.*
4. Éric Robinson, *John Clare's Autobiographical Writings*, Oxford University Press, 1986, p. 25.

> Mes premiers sentiments d'amour, ont été créés à l'école... (par) une jeune fille je pourrais dire une enfant... elle s'appelait Mary... – mais d'autres Marie etc. excitèrent mon admiration et ce premier créateur de mes passions chaleureuses fut perdu dans une multitude perplexe de noms.

Sous l'etc. se cache pour commencer un autre premier amour, son premier objet réel d'amour. Plus exactement et plus bizarrement, Clare dit, dans un deuxième texte autobiographique :

> Ma première réalité d'amour était avec une fille d'Ashton appelée Elizabeth Newbon elle n'était pas une beauté mais j'imaginais qu'elle était tout (*my first love reallity was with a girl of Ashton whose name was Elizabeth Newbon she was no beauty but I fancyd she was everything*).

Et voilà que s'introduit un deuxième nom des plus importants, celui d'Elizabeth qui va également se retrouver tout au long de la vie de Clare comme un des avatars de l'amour[5].

On trouve chez Clare la prégnance de vrais noms, de lieux et de personnes réels, où il semble que le nom ait inscrit et façonné le destin. Mais *destin*, n'est-ce pas un nom ancien pour ce qu'aujourd'hui nous appelons *inconscient* ?

« Le poète », dit Butor, « est celui qui peut devenir amoureux d'une femme à cause d'un nom ».

Et pourquoi seulement le poète ?

Mon fil va être double ; d'un côté les noms, ce qui nous renvoie à la biographie ; et de l'autre, cette dénomination, ce « fixage » par les noms (communs – mais le sont-ils réellement ?), qui sera évoqué plus succinctement et qui nous renvoie au contenu des textes. Peut-être au terme, pourrons-nous entrevoir une signification que pourrait prendre l'un avec l'autre.

D'abord quelques repères biographiques pour permettre de situer Clare dans un espace et un temps. Ensuite nous poursuivrons un peu cette « multitude perplexe de noms », pour revenir enfin à l'écriture et à ce qui pourrait se révéler comme la nécessité ou la fonction de celle-ci dans la vie du poète.

---

5. Eric Robinson, *John Clare's Autobiographical Writings, op. cit.*, p. 74.

Une vie

And what is Life ? an hour-glass on the run[6]

John Clare est né donc il y a deux siècles à Helpston, petit village au centre de l'Angleterre. Son territoire, limité à sa paroisse et à ce qui pouvait s'atteindre à pied à l'entour, se trouve tourné à l'est vers ce pays plat et marécageux qui rappelle les Pays-Bas : les Fens. A l'ouest et au sud, la paroisse est bordée de landes boisées qui trahissent la limite d'un pays calcaire, bande rocheuse qui traverse l'Angleterre en diagonale, des Cotswolds dans le sud-ouest jusqu'au Lincolnshire dans le nord-est. Le village comprenait quelques chaumières, bâties en pierre locale, aux toits de jonc, et deux anciens manoirs aux mêmes couleurs de pierre dorée. Au centre, l'église dresse encore une curieuse tour octogonale autour de laquelle village et paysage, jusqu'à l'horizon, tournent comme une roue autour du moyeu. Premier repère, repaire[7], re-père, signe de ralliement, marque du paysage (*landmark*) – voilà le premier paysage du poète enfant, devant sa maison natale, ouverte sur la rue, rayon de cette roue.

Son père, Parker Clare, faisait partie de ceux qui, tout en bas de l'échelle sociale, ne possédaient que la force de leurs bras pour gagner leur vie. Ce père était un enfant illégitime, sa mère ayant été la fille d'un clerc de la paroisse qui se nommait, lui aussi, John Clare. Le père, un certain John Donald Parker, semble avoir été un violoneux itinérant, venu s'installer un temps dans le village comme maître d'école mais qui s'enfuit dès l'annonce de l'enfant à naître. Le père du poète reçut donc le nom de son grand-père maternel – Clare – à la place du nom du père manquant ; lequel lui fut donné comme prénom : Parker. La mère du poète, Ann Stimson, était la fille du berger communal d'un village voisin – John Stimson – et de sa femme, Elizabeth.

John Clare est né avec une sœur jumelle, morte peu après sa naissance. Le baptême de la petite fille n'est pas enregistré mais nous savons par ailleurs qu'elle s'appelait Elizabeth. Ce nom tenait au cœur des parents puisqu'une autre petite Elizabeth devait mourir en bas âge. Clare restait ainsi seul dans le cercle familial jusqu'à la naissance en 1798 d'une petite fille, prénommée Sophy, qui, elle, était destinée à vivre.

6. Eric Robinson, G. Summerfield, *Selected Poems and Prose, op. cit.*, p. 6.
7. Lieu qui sert de refuge... (*Petit Robert*).

Clare reçut une éducation sommaire, interrompue par les travaux des champs, d'abord à Helpston, ensuite à Glinton. Éloigné de quelques trois kilomètres, Glinton reste attaché pour Clare au souvenir de Mary Joyce. A cette camarade de classe mais de quatre ans plus jeune, le poète fixa l'image d'un amour idéal auquel il devait rester fidèle tout au long de sa vie.

A douze ans, il commença sa vie d'ouvrier agricole. Pendant quelques années il travailla tantôt dans les champs, tantôt dans les jardins du village. Il devint jardinier au service du Marquis d'Exeter, à Burghley House, distant de quelques huit kilomètres. Ensuite un travail de chaufournier l'amena un peu plus loin au nord et là, vers 1819, il rencontra sa future épouse, Marthe (dite Patty) Turner. Le mariage eut lieu en 1820, alors que Patty attendait déjà un enfant. Peu après la naissance du bébé, Clare amena sa femme à Helpston et s'installa avec elle sous le même toit que ses parents, dans la chaumière qui l'a vu naître.

Ce mariage, selon Clare lui-même dans un écrit de cette même époque, était un mariage de « réparation ». Il repoussa l'échéance aussi longtemps que possible et ne s'y résolut qu'à partir du moment où il lui fallait ou bien s'enfuir à l'instar du « vaurien de grand-père » ou remédier à la faute. Ou plus exactement « remédier aux dangers de la situation », curieuse expression qui télescope la faute de l'après-coup avec le risque d'avant.

Ces détails biographiques sont certes curieux mais non point exceptionnels dans le contexte rural de l'époque. Mais d'autres détails le sont davantage, à commencer par le fait que nous les connaissons grâce à la plume de John Clare lui-même.

Dès les premières *Esquisses* écrites en 1821 pour son éditeur londonien, Clare raconte ses débuts poétiques. Un autre récit autobiographique destiné à la publication mais non achevé les reprend dans une version un peu différente.

Quoi qu'il en soit des différences, l'enfant solitaire devenu un ouvrier comme tant d'autres, passant de tâche en tâche selon les disponibilités du moment, s'est mis à écrire. Adolescent, il fourrait ses poèmes, écrits sur de vieux bouts de papier, dans des cachettes improvisées où il espérait les mettre à l'abri de sa mère qui n'y voyait que du papier à brûler. Ses modèles étaient tantôt les poètes « pastoraux » du XVIIIe siècle, tantôt les chansons de la tradition orale que chantait son père. Peu à peu, il forme le projet de les faire publier. Un échantillon étant imprimé, avec une adresse fort naïve, il essaie de trouver des souscripteurs. Mais

les souscripteurs n'affluent pas. Au désespoir devant une somme pour lui introuvable, endetté par ses achats de papier et de journaux, il propose à son créancier des échantillons de poèmes en guise de paiement. Le hasard les fait tomber entre les mains d'un libraire d'une ville voisine, lui-même cousin d'un éditeur londonien. En 1820, sur la marée montante du romantisme, Clare, le poète-paysan, voit son premier livre publié. Son premier enfant de l'esprit suit ainsi de près son premier enfant de la chair, tous deux en quelque sorte signés de son nom. Clare lui-même suggère l'analogie : en 1821, avec trois volumes à son actif, il parle de « ses trois enfants baptisés par les critiques » et dont il attend « nom et renom[8] ».

Les titres des volumes disent assez leur contenu : *Poèmes descriptifs de la vie et du paysage ruraux* ; *Le ménestrel du village* (en deux volumes), plus tard en 1827 *Le calendrier du berger*, suivi par *La muse rurale* en 1835. Cinq volumes en tout dont le premier se vendit quatre fois mieux que John Keats chez le même éditeur. Clare décrit avec un souci quasi obsessionnel du détail, le paysage de Helpston, la vie des paysans et le rythme des saisons. Mais on ne comprendra la signification de cette extraordinaire reconstruction que quand on sait que le monde de Clare, ainsi recréé, est un monde déjà perdu, détruit, inexistant, à l'époque de sa re-création. C'est donc un monde *disparu* que Clare consigne dans ses poèmes : le monde de l'agriculture à l'ancienne, celui du Helpston de son enfance.

L'acte pour l'*enclosure* de Helpston date de 1809. L'année 1820 voit à la fois le mariage de Clare, la publication de son premier livre et le décret d'application de cette loi. Mais le travail effectif de remembrement – la matérialisation des clôtures nouvelles, le redressement des ruisseaux, le nouveau drainage et les nouvelles routes avec l'abandon souvent des anciennes, tout ce remodelage radical du paysage – est déjà mis en place dès 1810 ou 1811. Clare lui-même, par la force des choses, a dû y travailler. Un paysage ouvert à tous, circulaire mais fermé à l'horizon, organisé selon le mode communautaire, céda la place à un paysage linéaire, géométrique, rationalisé, *rentabilisé*, relié au réseau des communications nationales mais dont chaque parcelle de terre fut

8. *After my 3 children are christened by the critics even if they are pleased* to give *them a good name...*, Mark Storey, *The Letters of John Clare*, Oxford, Clarendon Press, p. 131. *Name* = un nom, *good name* = une bonne réputation.

désormais rigoureusement interdite d'accès. Clare se trouva exilé de son propre territoire : *homeless at home*[9].

En 1809, Clare est âgé de 16 ans. C'est alors qu'il se met à écrire, à inventer le temps perdu. Le monde qu'il décrit est explicitement l'Eden de l'enfance où enfance, joie et poésie sont synonymes ; un monde circulaire qui contient à la fois l'innocence et l'espoir, le premier amour et le « tout ». Dans l'imagination de Clare, le monde réel de Helpston « spolié » (*despoiled* – le terme est de lui), porte encore l'empreinte du monde perdu, les traces mêmes du changement continuent de manifester les repères effacés, renvoyant à une sorte d'identité inchangée du lieu, matérialisée dans le nom[10]. La poésie sert à restituer un présent déjà passé ou un passé encore présent.

Mais en 1832 Clare quitte Helpston[11]. Une chaumière plus spacieuse lui est proposée à Northborough au-delà de Glinton. L'impasse de sa vie est telle – ni le paysan ni le poète ne réussit à faire vivre sa nombreuse famille – que Clare accepte. Toutefois son désemparement à quitter le lieu natal est immense et son excentricité va grandissant. Il est littéralement ex-centré. Le délire s'installe. A partir de 1837, gagné par une douce folie ou par l'insupportable mal de vivre, il passe le dernier tiers de sa vie à l'asile. Jusqu'aux dernières années – le dernier texte de sa main date de 1862 – il continue à écrire et ces *Poèmes et proses de la folie* sont les seuls que nous connaissons en français.

Mort en 1864 et ramené à Helpston, on l'enterre près de l'église, non pas au nord comme il le désirait « là où le soleil du matin et celui du soir reste le plus longtemps », ni sous la pierre tombale en forme de borne qu'il aurait voulu gravée de ces seuls mots : « Ici reposent les espoirs et les cendres de John Clare ». Sans date, car il voulait que sa poésie soit son monument intemporel[12].

---

9. « Chez moi sans chez-moi ». *Poèmes et proses de la folie, op. cit.*, p. 42.
10. *My name will quickly be the whole /That's left of Swordy Well.* Mon nom sera bientôt tout ce qui reste du Puits Herbeux. La Plainte du Puits Herbeux (*Poems*, vol. I, p. 420).
11. Le nom de Helpston est signifiant. Sous l'orthographe de l'époque de Clare, Helpstone, on lit « pierre de secours », comme on dit « pierre de touche » (*touchstone*). Plus étymologiquement, « ville de secours », *-ton = town.*
12. *I desire that no date be inserted thereon as I wish to live or dye with my poems* et *other writings which if they have merit with posterity it will...*, Anne Tibble, *The Journals, Essays and the Journey from Essex*, Manchester, Carcanet New Press, 1980.

Ce récit biographique en lui-même fournit une première réponse à la question : pourquoi écrivait-il ? L'écriture s'inscrivait dès le départ dans la perspective mélancolique d'un deuil. Le délire qui se construit après la perte réelle de son paysage le confirme. Mais pourquoi cet acharnement à publier ? Clare n'était pas un homme sans culture au départ, ni sans moyen d'expression à l'intérieur de cette culture. Musicien lui-même – violoneux comme son grand-père, il est né au cœur d'une tradition orale populaire encore vivante. Nous ne sommes pas sans savoir aujourd'hui la part de l'invention individuelle au sein de la tradition collective. Ce qui est étonnant dans la vie de Clare, n'est pas qu'il fût poète, mais qu'il ait tant voulu se faire imprimer. Or, si grande que soit la part de l'individu dans l'œuvre traditionnelle, la culture orale reste profondément anonyme. L'ambition de Clare visait dès le début à la fois le livre et le nom que le livre porte sur sa couverture.

Le nom propre

> *La sentinelle se tourna vers les enfants : – Donnez-moi vos noms. – Nous aimerions mieux pas, s'exclama Bruno... nous en avons besoin nous-mêmes. Reviens, Sylvie, reviens.*
>
> Lewis Carroll, *Sylvie et Bruno.*

Clare se servit donc de la poésie comme moyen de retrouver le paysage de son enfance et de le préserver contre le changement, particulièrement brutal au cours de son adolescence. En même temps le désir de sortir de l'anonymat, de se faire un nom, faisait partie des motivations premières du poète.

Nom et renom se chevauchent par la forme du redoublement en français, par la rime en anglais : *name and fame*. Pour Clare ils sont littéralement substituables l'un à l'autre. Le 5 octobre 1824, il écrit dans son *Journal* : « Dans le *Times Telescope* ils m'ont baptisé Robert Clare là s'envole l'aile gauche de mon renom[13] ». La poésie brûle l'âme afin de laisser à la postérité le souvenir d'un nom[14].

---

13. John Clare, *The Journals... op. cit.* p. 39. *...there went the left wing of my fame.*
14. *Burning the soul to leave behind. /The memory of a name, Poems, op. cit.*, vol. I, p. 431.

Dans une lettre datée du mois de novembre 1832, Clare critique une anthologie que le poète Southey vient de faire paraître :

> tous mes préférés... sont ici découpés en squelettes vivants ou omis comme des médiocres (*non-entities*) indignes de l'ombre d'un nom[15].

L'ombre, si l'on se rapporte à Peter Schlemihl, est ce qui donne substance à l'être. Perdre son ombre, c'est perdre sa place au soleil, devenir une entité niée – "*a non-entity*". L'ombre, et donc le nom, indique la place qu'on occupe.

Or, le nom est à la fois révélateur et contraignant de l'être. Humpty-Dumpty, qui revêt, comme chacun sait, la forme parfaite de l'œuf, demande à Alice son nom :

> – Mon nom est Alice, mais...
> – Que voilà donc un nom idiot. Qu'est-ce qu'il signifie ?
> – Est-il absolument nécessaire qu'un nom signifie quelque chose ?
> – Évidemment que c'est nécessaire. Mon nom signifie cette forme qui est mienne, et qui est, du reste, une très belle forme. Avec un nom comme le vôtre, vous pourriez avoir à peu près n'importe quelle forme[16].

Il faut en fait distinguer plusieurs choses, à commencer par la valeur du prénom à côté de celle du patronyme. Le choix du prénom (appelé parfois en anglais « nom donné » – *given name*) reflète sans aucun doute dans notre société quelque chose du désir des parents à la naissance de l'enfant et de leur projet pour lui.

Par le patronyme, qui n'est pas donné mais transmis (*traditum*), l'enfant se relie à une tradition familiale. Mais ici encore, quand il s'agit de penser le rôle du nom propre dans la destinée d'un sujet, il faut distinguer.

Un article anonyme de la revue *Scilicet* rapporte sous le titre « Une famille, un nom », l'histoire d'un enfant psychotique destiné à vivre littéralement son nom.

> « Cet enfant a creusé une *faille* en chacun de nous ; il a ouvert en nous une *plaie* qui ne peut se refermer ; et entre nous deux il a creusé un *fossé*. » Ainsi s'exprime – enfin – M. *Debrèche*, parlant devant sa femme en leur nom à tous deux.

Quant à l'enfant il se blesse lui-même « et pendant des semaines, il est là avec ce visage de supplicié, cette béance inscrite dans son corps ». Et l'auteur de conclure :

---

15. Mark Storey, *Letters...*, *op. cit.* p. 602.
16. Lewis Carroll, Henri Parisot, trad. *De l'autre côté du miroir et ce qu'Alice y trouva ; La chasse au Snark*, Paris, Aubier Flammarion, 1971, ed. bilingue, p. 151.

A chaque détour de cette histoire et à différents niveaux, il m'a donc semblé que le nom patronymique agissait comme une puissante métaphore cristallisant l'histoire de cette famille... vivant à la lettre le nom du père, à défaut d'en avoir reconnu la loi[17].

Et Clare :

...volant au soleil de son éternel rayon
J'ai écrit jusqu'à l'heure où la terre ne fut que nom
Dans chaque langue de la terre
sur chaque rive et chaque mer
J'ai donné à mon nom immortelle naissance
Et tenu mon esprit avec les libres[18].

Nous savons aussi avec Lacan que « l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté[19] ». Peut-on renverser la proposition et avancer que la liberté divine que s'attribue Clare signe sa folie ? C'est beaucoup dire et pourtant le premier poème cité est suivi par un autre au même titre *I am* – Je sens que je suis...

J'ai été un être créé parmi la race
Des hommes pour qui ni temps ni lieux n'avaient de bornes
Un esprit voyageur qui franchissait l'espace
De la terre et du ciel comme une idée sublime –
Et libre s'y jouant comme mon Créateur
Une âme sans entraves – comme l'éternité...[20]

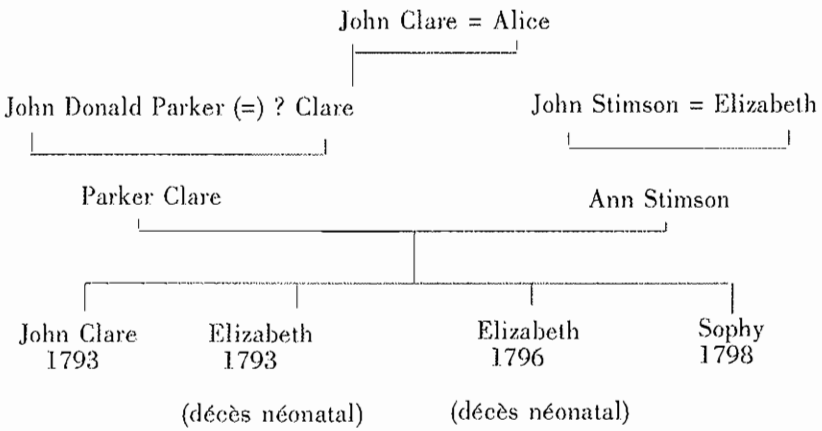
Tracing creation like my Maker free
A soul unshackled – like eternity

Il y a chez Clare deux récits autobiographiques et donc deux comptes rendus de la lignée. Dans les *Esquisses*, Clare nomme le grand-père maternel, Stimson, et le grand-père défaillant, Parker. Ni l'un ni l'autre de ces noms ne lui a été transmis. Par contre dans son *Autobiographie*, Clare indique sa lignée du côté paternel mais ne la nomme pas, laissant de côté donc en quelque sorte le nom qu'il porte. Pourtant de ces an-

17. « Une famille, un nom », *in Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, p. 147.
18. *I snatch'd the sun's eternal ray / And wrote till earth was but a name / In every language upon earth / On every shore o'er every sea / I gave my name immortal birth / And kept my spirit with the free.* (*Poèmes et proses de la folie, op. cit.*, p. 85-86).
19. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 176.
20. *Poèmes et proses de la folie, op. cit.* p. 80.

cêtres, dit-il, « il s'est levé une grande famille du nom toujours croissant où la parenté a oublié ses prétentions et où les cousins au deuxième et au troisième degré se sont usés ». Et Clare – avec les dix naissances qu'il allait assurer dans sa propre famille – a certes joué un rôle dans le prolongement de cette grande famille dont le nom, Clare, est pourtant passé sous silence.

Il est important à ce point de bien situer John Clare par rapport à ses antécédents familiaux. En effet, il y a une certaine confusion autour de cette famille – tous les biographes s'y perdent par moments, télescopant les générations ou glissant sur le comptage des enfants. Clare nous indique un silence familial autour du grand-père vagabond, car il dit tenir son nom d'un certain John Cue d'Ufford (et non pas directement de sa famille, faut-il croire). Et le blanc le plus curieux entoure la grand-mère Clare. John Clare dit qu'elle est morte à l'âge de 86 ans, le 1er janvier 1820. Les registres de la paroisse confirment la mort d'une Alice Clare. Mais l'enfant née en 1734 (c'est-à-dire 86 ans auparavant) s'appelait – devinez-le – *Mary Clare*. Impossible d'en savoir davantage à l'heure qu'il est. Nous ne tenons plus la clef de cette mystérieuse confusion.



Le schéma généalogique nous montre Clare dans un rapport symétrique avec l'ancêtre John Clare – mais pour y arriver il faut élider le nom de Parker. Par ailleurs et dans une autre symétrie, John et sa sœur jumelle sont liés par le nom en héritant des prénoms du couple des

grands-parents du côté maternel. Un patronyme est ainsi exclu et Clare est marqué dans son prénom du désir de la mère par rapport à ses parents à elle et en particulier à son père. Par deux fois aussi la mère met au monde des filles portant (répétant) le nom de sa mère. Quel poids cela pouvait-il avoir dans ce qui est demandé à John Clare en tant que remplaçant – peut-être aussi bien d'Elizabeth que de John – auprès de sa mère ?

Il est en tout cas curieux de noter que quand John Clare pose justement une de ces questions fondamentales sur le sexe et sur l'être, il le fait sur un mode difficile à saisir :

> Il y a deux impossibilités qui ne peuvent jamais se produire – je ne serai jamais en trois endroits en même temps ni ne me changerai en femme[21].

« Trois endroits » – généralement il suffit d'en invoquer un (être en deux endroits en même temps) pour constater la place qu'on occupe.

On se souvient qu'au titre du premier amour figurent à la fois Mary et Elizabeth Newbon. Or, Newbon est pratiquement homophone avec Newborn, si bien que cette Elisabeth Newbon double Elizabeth nouveau-née, la sœur jumelle disparue.

Une note de Clare dans un de ses cahiers, datant sans doute de 1845, sous l'entrée Elizabeth Newbon, dit :

> Ces deux ont été amis dans leur jeunesse
> Mais les langues diffamantes empoisonnent la vérité
> Aujourd'hui les océans déferlent entre eux
> (Une blessure) inguérissable[22]

Une Betty (Elizabeth) Sells apparaît dans la vie de Clare peu avant son mariage – une fille dont on apprend par ailleurs qu'elle avait la réputation d'être une prostituée, une fille qui se vend (*sells* !). Betty, Betsy, Bessy, Eliza – ce serait fastidieux de compter toutes les occurrences du nom jusque dans les toutes dernières années. Mais il y en a

---

21. J. W. and Anne Tibble, *The Prose of John Clare*, London, Routledge and Kegan Paul, 1951, p. 239. *There are two impossibilities that can never happen – I shall never be in three places at once nor ever change to a woman*, Pierre Leyris ici a été trompé par le manque de ponctuation et sa traduction ne me paraît pas juste. Aussi bien les lecteurs anglophones que le traducteur « rectifient » parfois le texte de Clare.

22. Robinson and Summerfield, *Later Poems*, p. 16. *Now oceans roll between them twain / That never can heal up again.* Je me rends aussi coupable de « rectification ». Pour Clare, ce sont les océans qui ne peuvent se guérir.

une qui vaut d'être citée. Le 2 juin 1821 une petite fille naît chez John Clare, une enfant qui ne devait pas survivre. Cela semble avoir rappelé à Clare l'existence de cette sœur jumelle car le 9 juin il envoie sous le titre *To an Infant Sister in Heaven* un poème qui sera publié par Taylor au mois d'août sous le titre *A une sœur jumelle morte en enfance*. C'est justement ce qui nous a permis de connaître ce nom qui n'est consigné nulle part ailleurs – Bessey, diminutif d'Elizabeth.

> Bessey – je t'appelle par ce nom terrestre
> qui ne fut que peu de temps le tien –
> tu me laissais grandir dans le péché et la honte [...]
> [...] Bessey, quand par le souvenir je vois ton sort
> le cœur d'un frère aspire à connaître ta félicité,
> et soupire aux vœux qui ne peuvent s'accomplir.
> Ah, si nous étions partis ensemble, si j'avais été
> étranger au monde comme toi à l'amour d'une mère,
> combien d'années de malheur n'aurais-je pas évitées[23].

De quels vœux au juste s'agit-il ?

Quant à Mary, elle se trouve littéralement partout et sous toutes les guises. La chanson traditionnelle aidant, ainsi que les modèles satiriques, Mary sera tantôt grotesque, héroïque, traîtresse, mais surtout, le plus souvent, idéalisée, inspiratrice, se confondant avec l'ange gardien ou la muse. Contrairement à l'idée reçue (mais sans réel fondement), je pense qu'il n'y avait pas beaucoup de vrai contact entre Clare et Mary Joyce. Par contre le nom a sûrement joué un rôle déterminant : Joyce et *joy*, Glinton avec sa suggestion de lumière (*glint*) et Marie, mère de Dieu. Les signifiants semblent ici avoir prédestiné Mary Joyce à jouer le rôle qu'on sait.

Pour Robinson et Summerfield, elle serait Ève, à côté de Clare comme Adam, dans cet Eden d'avant la chute et pour eux, ce serait là « le dessein conscient des images dans la poésie de Clare ». Cela se peut. Mais le *pattern* inconscient va au-delà du paradis où Ève répond à Adam. Car si on revient à Marie dans la tradition chrétienne, elle est bien la nouvelle Ève ; et le nouvel Adam est alors le Christ. Mais le couple ainsi formé n'est plus celui des premiers parents : c'est le couple de la mère et de l'enfant, celui que la mère forme avec lui. Et là, Clare se trouve bien à la place du fils comme dans le tableau de Léonard de

23. J. W. Tibble, *Poems of John Clare*, Dent, 1935, vol. I, p. 516.

Vinci, avec Marie, à la fois vierge et mère, sans tache et sans reproche. Derrière les deux, l'autre mère : Ann(e).

Beaucoup de critiques ont reconnu la signification de ces deux noms de femme : Marie et Marthe – « l'idéal et la réalité de tous les jours », comme le dit le poète John Heath-Stubbs. « Marie et Marthe autrefois mes hôtes quotidiennes encore comme miennes, toutes deux épousées aimées et bénies », dit Clare à l'asile.

Je ne sais si cela constitue une preuve que Clare s'identifiait au Christ (mais les initiales J. C. s'y prêtent bien !). Il est peut-être utile de noter à ce propos cette lettre adressée en décembre 1849 à une autre Mary :

> Ma chère Mary Collingwood
> J'aspire à vous voir et vous ai aimée depuis la première nuit de ma Captivité ici Betsey Avery Mary Ann Avery
> Ma chère Mary mais il n'y a pas de foi ici je tiens donc ma langue et j'attends la fin sans attention ni intention – « je suis qui je suis » – mais n'ai encore rien fait
>
> J. Clare[24]

On y trouve réunis tous les prénoms de femme qui renvoient à la mère et à la sœur (les Avery habitaient Helpston du temps de la jeunesse de Clare). On y trouve aussi le nom que Dieu se donne dont l'effet est annulé peut-être par ce « encore rien fait ».

Ce qui est sûr, c'est qu'entre Marie et Marthe il y a le Christ. Il y a bien chez Clare quelques indices d'une omnipotence divine qu'il s'attribue. Le poète qui voit tout, note tout et, mieux que la nature qui crée tout, éternise tout dans une liberté sans limites, c'est bien celui qui ne connaît ni faille ni castration.

Le temps d'avant la clôture était pour Clare le temps des origines, de l'étreinte du paysage et du soleil. Que la nature soit une figure maternelle est d'une très grande banalité. Mais cet enfant, le poète, se voit libre de la malédiction d'après la chute, en quelque sorte mis à part de la descendance d'Ève.

> J'aime la nature d'un amour sans bornes...
> De la descendance d'Ève je suis libre de toute attache,
> De sa malédiction mon cœur n'est pas marqué...
> La nature est une mère et je me repose

24. *Letters, op. cit.*, p. 666-667.

Là où les tempêtes s'agitent après le départ du soleil,
Comme un enfant las couché sur son sein[25].

Il y a à l'horizon ici le jeu de mots entre *son* et *sun* (fils et soleil sont homophones en anglais). Et à l'horizon lui-même tout un jeu semblable. Clare écrivait *orison* : *o/rise/son* ; *or/eye/son*, et, bien sûr oraison (*Nymph, in thy orisons / Be all my sins remembered*, dit Hamlet). Clare raconte dans un texte célèbre comment, enfant, il partit à la recherche de l'horizon, croyant y trouver le bout du monde. Mais peu à peu, l'enfant « quitte sa connaissance » – les fleurs l'ont oublié et même le soleil, point de repère de l'identique, lui semble nouveau. On peut penser que Clare était parti ainsi à la recherche de ses propres limites et que c'est à la nature qu'il demande de le reconnaître et de lui assurer son identité. L'idée du soleil qui se perd, « ne connaissant plus son quartier » est reprise justement lors du déménagement à Northborough. Peut-être que dans ce regard de l'Autre, il peut se constituer, comme il demande au public de voir et de reconnaître son nom.

Le soleil renvoie à l'amour. Mary elle-même est comparée au soleil.

Dis Qu'Est-Ce L'Amour...
Un Rayon De Soleil Sur La Brume...
Dis Qu'Est-Ce L'Amour – Un Nom Florissant
Une Feuille De Rose Sur La Page De La Renommée
Dis Qu'Est-Ce L'Amour – Quoi Qu'Il En Soit
Son Centre Se Trouve, Marie, En Toi[26].

« Son souvenir brillera comme le soleil sur ma tombe », écrit-il de l'asile :

Marie, tu es l'as de mon cœur et la muse de mon chant
Étoile polaire de mon être et de mon déclin
Lâches et hostiles les hommes s'acharneront sur ma barque brisée
Tu restes le lever du soleil sur mon jour natal[27].

Ce qui la fait présider sans aucun doute possible à la naissance du poète.

---

25. *Poems, op. cit.*, vol. II, p. 514-515.
26. Plusieurs poèmes sont écrits de cette façon. Chaque mot se trouve substantivé en quelque sorte par la majuscule. Clare avait du mal depuis toujours à ordonner sa pratique en ce qui concerne les majuscules et l'usage de l'époque n'était pas très décidé. La majuscule pour chaque substantif tendait à disparaître et allait se réserver aux seuls noms propres, comme c'est le cas aujourd'hui. *Later Poems*, vol. I, p. 78.
27. *Later Poems, op. cit.*, vol. I, p. 43.

Peu à peu cette sorte de fiction de Marie va devenir réalité pour Clare. Pendant tout le temps de son internement il va croire que Mary Joyce est sa première femme, Patty, la seconde, et que c'est la bigamie qui motive son enfermement. Un brouillon de lettre parmi ses notes de 1841 est adressé à Mary Joyce – parfois il l'appellera Mary Clare :

> Ma chère Femme Mary
> J'aurais pu dire ma première femme et mon premier amour et mon premier toute-chose – mais je n'oublierai jamais ma seconde femme et mon second amour et je l'ai aimée jadis aussi chèrement que toi-même et maintenant encore il en est ainsi c'est pourquoi j'ai résolu de vous garder toutes deux à jamais[28].

Peu après, en juillet 1841, Clare s'échappa de l'asile de High Beech et rentre à pied à Northborough. Il met trois jours à parcourir les quatre-vingts miles de route. En arrivant il écrit un extraordinaire récit de son voyage, à la fois cohérent et incohérent. Mary en est le leitmotiv. Il croit la sentir, reposant sur son bras gauche, il croit entendre son nom. Il reprend courage en fredonnant l'air de *Highland Mary*. Des voisins le trouvent sur la route près de Northborough et en avertissent Patty. Elle vient à sa rencontre avec une charrette mais Clare ne la reconnaît pas :

> ...une charrette est venue à ma rencontre avec un homme, une femme et un garçon dedans. Quand elle a été tout près, la femme a sauté à terre et m'a pris les mains avec force et a voulu que je monte dans la charrette, mais j'ai refusé, la croyant ivre ou folle. Toutefois, quand on m'a dit que c'était ma seconde femme Patty, je suis monté et j'ai bientôt été à Northborough, mais Mary n'était pas là... aussi suis-je ici chez moi sans chez-moi (*homeless at home*) et à demi content de sentir que je puis être heureux n'importe où.

(Suivent deux vers signés) : Byron[29].

Il rejette la nouvelle de la mort de Mary Joyce, morte cependant, sans s'être mariée, depuis trois ans. Clare est convaincu qu'il l'avait vue « une douzaine de mois plus tôt en vie et en bonne santé et aussi jeune que jamais ». Interné à Northampton à la fin de l'année 1841, il ne reviendra plus ni à Helpston ni à Northborough avant sa mort.

Deux vers signés Byron. Sous ce nom, Clare a écrit un nouveau Child Harold (*sic*) et un Don Juan. Beaucoup d'autres poèmes sont signés

28. *Poèmes et proses de la folie, op. cit.*, p. 114.
29. *Ibid.*, p. 29-43.

Burns. Il y avait en fait deux séries majeures d'identification pendant ces années asilaires : les poètes d'un côté, de l'autre – plus surprenant de prime abord – les boxeurs.

« Mais M. Clare », dit un visiteur en 1843, « n'êtes-vous pas plus fier de votre renommée de poète que de vos prouesses de lutteur ? » Là-dessus, un peu distrait, comme s'il réfléchissait, essayant de se rappeler quelque chose, il répondit, « Oh, la poésie. Ah, oui, je sais, j'avais bien quelque chose à faire avec la poésie autrefois, il y a très longtemps ».

On peut restituer très méthodiquement tout un réseau d'associations aussi bien autour des poètes qu'autour des noms de boxeurs – réseau qui semble s'être organisé vers l'année 1824 – l'année de sa dernière visite à Londres. Les insignes du père s'y retrouvent des deux côtés, de ce père chanteur, mais aussi lutteur, s'adonnant à la boxe dans le village au temps de sa jeunesse.

Un mot capte ou cristallise étonnamment tout ce réseau : *fancy*. Forme contractée de *fantasy*, c'est d'abord l'imagination, y compris poétique. Écrit avec une majuscule, cela désignait à l'époque de Clare justement la boxe – encore aujourd'hui cela peut signifier tous ceux qui s'adonnent à un sport. Et finalement *fancy* signifie le désir, et en particulier, le désir sexuel. Quel extraordinaire raccourci.

Terme

> *De toute façon qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit fou ? Quel homme sain d'esprit pourrait vivre dans ce monde sans être fou*[30] *?*

Clare s'est révélé un homme qui construisit sa vie autour de quelques noms-clef, jusqu'au délire des dernières années. Personne, parmi ceux qui se sont intéressés à Clare, ne nie sa folie. Beaucoup pourtant ont tenté d'en limiter la portée – une « folie étrange, presque saine ». Des critiques littéraires, en mettant l'accent sur le caractère réactionnel de la folie, récusent implicitement l'aspect structural ou endogène. Pour eux la folie est une réponse – ou l'impossibilité d'une réponse – aux circonstances de la vie : aux déceptions de la carrière littéraire, à l'abandon du public, venu vite remplacer l'engouement du début, ou à la misère. Ainsi la folie est récupérée du côté de la normalité et le champ

30. Ursula Le Guin, *The Lathe of Heaven*, Saint-Albans Panther, 1974.

reste ouvert aux discours régulateurs et moralisants où Clare a toujours été piégé. C'est plutôt la position inverse que nous avons essayé de tenir, poussant notre lecture de Clare dans la direction d'un déchiffrement et d'un respect de la folie.

On ne peut pas à cette distance hasarder un diagnostic[31]. Clare, enfant chétif qui d'après sa mère ne semblait pas destiné à « faire un homme », payait-il la dette de sa vie à une morte ? A-t-il voulu se faire un nom faute d'en avoir reçu un qui lui permette de symboliser sa place dans la suite des générations ? Si ses livres sont ses enfants, en était-il le père ou la mère ?

En effet les hommes accouchent de leurs livres d'une manière presqu'aussi incontestable que les femmes de leurs enfants. La paternité ne jouit pas d'une telle assurance.

Il est évident que si la folie se situe à la limite de la liberté, l'écriture, étant elle-même affaire de limites, peut avoir affaire à la folie. Dire la folie, dire la transgression, c'est pour un temps au moins ne pas être fou.

Enfant, Clare a tissé un rapport très particulier avec ce paysage, paradoxalement clos, monde où la limite se confond avec le ciel qui se rabat sur son centre, le soleil, dans un mouvement d'enveloppement et de retour. Monde circulaire où se superposent des centres diversement nommés : soleil (*son/sun*), village, clocher, maison, mère. Un monde qui contient tout : l'enfance, la joie, l'amour et la poésie elle-même, celle d'avant la lettre. Ce monde-là mis en scène par l'écriture est le contenu même de la poésie, en même temps qu'il la contient. Il n'est pas hasardeux de supposer que ce paysage et ce monde aient servi de supports au fantasme du poète et qu'ainsi fantasme et réalité se sont trouvés – peut-être dangereusement – rapprochés. Or, Clare s'est mis à écrire très exactement au moment où le paysage réel commence à s'altérer.

Et par une symétrie qui ne manque pas de frapper, c'est au moment où Clare perd le support réel de ce paysage, où un passé reste déchiffrable dans les changements mêmes du décor, qu'il bascule, comme on dit, dans le délire et la folie. Le paysage s'est dérobé, le public n'a pas suffisamment reconnu, soutenu, le nom.

---

31. Schizophrène pour certains, paranoïaque typique pour les autres, Clare a supporté toutes les hypothèses, y compris celle de la syphilis. L'analyse de Jean Fanchette, *La psychose de John Clare in Poèmes et prose de la folie de John Clare*, Paris, Mercure de France, 1969, va, avec beaucoup de vraisemblance, vers la psychose maniaco-dépressive. Le dossier médical de l'époque a brûlé dans un incendie et les témoignages contemporains sont très fragmentaires.

Arrivée au terme de ce travail, je ne pense pas avoir trouvé pourquoi Clare est devenu poète, mais je pense avoir un peu suggéré quelle place la poésie tenait dans sa vie. Les mots sont à la portée de tout le monde, don des fées à la naissance de tous, même de ceux qui en font peu usage. La poésie existait pour Clare dans cette tradition orale qui lui a légué son étonnante variété de formes rythmiques et la richesse du son, ainsi que dans la Bible, les Psaumes et les *Prières Communes* de son enfance. Ces mots se prêtaient à la manipulation formelle qui pose des limites, qui utilise des contraintes et qui construit ainsi une barrière contre la folie de l'impossible. C'est pour lui-même que Clare travaillait ainsi. En le faisant, il est devenu un poète majeur, absolument hors classe.

O the mind, mind has mountains : cliffs of fall
Frightful, sheer, no-man-fathomed. Hold them cheap
May who ne'er hung there[32].

32. « O l'esprit ; esprit a ses montagnes : effrayantes falaises, / Aux à-pics de vertige, insondés. Seul les minimise / Qui n'y fut suspendu ! », Gérard Manley Hopkins, *Grandeur de Dieu*, trad. Jean Mambrino, Granit, 1980.

Du délire à lire

Trois lectures de Rousseau

Laurent Cornaz

Écrire, c'est par la passivité
se tenir déjà au-delà de la mort
– une mort qui établit fugitivement
une recherche de l'Autre,
un rapport sans rapport avec autrui.

M. Blanchot
(*La règle du jeu* n° 10, mai 1993)

> Que doit le génie de Rousseau au développement anomalique de (sa) personnalité ?

se demande Lacan fasciné, à l'instar d'un Salvador Dali, par la « portée humaine » de « certaines représentations d'origine morbide » qu'il rencontre chez celle qu'il nomme « Aimée ». Ne doutant pas – à l'encontre de toute approche médicale de la folie –

> qu'il y ait un bénéfice positif de la psychose,

il affirme :

> Dans le rayonnement de la personnalité de Rousseau, les traits mêmes qui marquent son anomalie ont joué un rôle manifeste[1].

N'avons-nous pas, en effet, avec Rousseau, universellement reconnu comme génie littéraire mais aussi comme prophète de la modernité, « père de l'éducation moderne », la plus éclatante manifestation d'une

1. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 288-290.

« réussite paranoïaque[2] » ? Comment concilier la folie de l'homme et le génie de l'œuvre ? Quels rapports entre folie, écriture et transmission ? Pourquoi est-ce dans les écrits d'un psychotique que nous nous accordons à trouver, avec l'éclair du génie qui chez d'autres fait défaut, l'évidente, l'irréfutable expression du rêve de notre identité moderne ?

Lire : une folie à deux ?

Prenant au sérieux l'hypothèse que le texte de Rousseau est nourri de sa folie, je tenterai de rendre compte des effets de sa lecture. Si Lacan conjecture que, parfois, la folie éclot en œuvre littéraire, n'est-il pas loisible de se demander si, parfois et peut-être particulièrement dans le cas d'œuvres « directement produites par la psychose », lire ne va pas sans un certain risque de folie partagée ?

Lire suppose l'anticipation d'une assertion : celle de l'existence d'un rapport, que je fais mien, de *mon* rapport au texte que je m'apprête à lire. Ce texte, je m'attends, avant même de le lire, qu'il fasse sens pour moi. Or, une écriture, jamais, ne suffit à garantir l'effectivité d'un tel rapport. La lecture comme acte, comme mise en rapport du visible de la lettre à l'invisible d'un sens, ne s'écrit pas. Pas plus que l'acte sexuel, dont Lacan pointait l'impossibilité de l'écrire comme rapport. Qu'aucune écriture ne suffise à garantir l'effectivité du rapport dont elle se fonde pourtant, ouvre donc la question de la lecture ; fait de lire une question qui touche à l'impossible, au réel de la transmission. La folie à l'œuvre dans l'acte d'écrire renverrait ainsi à un lire qui, nécessairement, le précède[3], avant même de susciter une lecture d'autrui.

Comment passer à l'écriture, sans poser, en toute rigueur, un acte de foi dans le savoir-lire adéquat du lecteur, cet Autre nécessairement supposé à qui le texte est adressé ? Cet acte est manifestement fou lorsqu'il s'adresse à un lecteur dont personne ne peut prendre la place ou lors-

2. Si Freud a cru pouvoir confier à Ferenczi qu'il avait « réussi là où le paranoïaque échoue », Lacan nous incite à penser que Rousseau devrait son succès à sa paranoïa elle-même. Aussi ne s'agit-il pas de la même réussite : Rousseau arrache son œuvre à sa folie en y sombrant.

3. *Cf.* Les analyses que Jean Allouch tire de sa lecture du séminaire *L'identification* où « Lacan en appelle à la primarité, au regard de l'écriture, d'une certaine lecture qui force un indécidable. » J. Allouch, La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *in Lettre pour lettre*, Toulouse, Érès, 1984, p. 163.

qu'il suppose que nul ne peut se soustraire à la lecture qu'il prétend garantir. Mais n'est-il pas « nécessairement fou par un autre tour de folie », comme dit Pascal, de seulement supposer possible qu'un écrit garantisse, ne serait-ce que pour quelques-uns, l'effectivité d'une transmission de pensées ? Et n'est-ce pas là, la question même de l'écriture philosophique ? Qu'il y ait folie à écrire ne se marque pas automatiquement, c'est mon hypothèse, dans l'obscénité culturelle d'un texte jouant ouvertement de l'illisibilité, du hors sens de la lettre. Il est, me semble-t-il, d'autres tours de la folie à écrire, plus respectueux en apparence du jeu de la scène culturelle, de la norme du sens.

Ma question se formule donc ainsi : certains écrits, qui ne passent pourtant pas pour fous, mais que l'on suppose mûs par une conviction et par conséquent par le désir de convaincre – comme ceux de Rousseau que nous mettons en bonne place dans notre panthéon philosophique moderne – ne seraient-ils pas une tentative de sublimer une folie à deux, je veux dire que leur folie serait en quelque sorte latente dans l'écrit, virtuelle, et n'apparaîtrait manifestement qu'à la lecture ? La folie à écrire se jouerait alors dans quelque délire à lire, qu'elle provoquerait chez certains lecteurs, sinon chez tous. Il n'y a folie à écrire, en effet, qu'au regard d'une logique de transmission, et donc d'un sujet-lecteur.

C'est ici que prend toute sa portée la question du disciple. Rapprocher les termes de disciple et de lecteur, vise à réinscrire ce thème de la folie à écrire dans la dimension de la transmission, celle du transfert où surgissent la figure du maître et la posture du disciple et où prévaut la question de la duperie. Lire le texte d'un autre serait-il un acte dans la mesure où il s'agirait du risque pris de la rencontre avec un maître, dans l'épreuve traversée de la duperie des mots où se signifie l'absence de l'Autre ? Cette « rencontre », si je suis le fil de mon hypothèse, l'œuvre de Rousseau en constituerait un lieu possible, virtuellement. Dès lors que l'on n'ignore pas, virtuellement à l'œuvre, le travail de cette folie à écrire dans le texte de qui pense penser pour nous, le risque n'est-il pas celui de cette folie à deux qu'induirait l'écrit plus encore que la rencontre physique avec un maître ? La pratique universitaire de la lecture, l'herméneutique, ne reconnaît pas le risque de cette folie à deux. Si elle admet la folie de l'auteur, de l'homme, c'est pour l'élever au rang de génie, de visionnaire, lorsqu'elle croit reconnaître dans son œuvre quelque éclat d'un savoir qu'elle fait sien. Elle s'efforce alors d'extraire de l'œuvre ce qui conforte son savoir, croyant possible de se soustraire au risque du partage de la folie à l'œuvre dans cette lecture

même. Est-il possible, après Freud qui le premier se fit lecteur de ses rêves et après Lacan qui se fit lecteur comme aucun philosophe n'avait jamais osé le faire, de rendre compte du risque de lire et d'un éventuel délire à lire ?

1989 : la lecture d'un chercheur en sciences de l'éducation

Venons-en donc à Rousseau ou, plus précisément aux lectures faites du texte de son œuvre et plus précisément encore de celui où s'étale en toutes lettres son ineffaçable : « Je hais les livres[4] », l'*Émile*. Ce texte n'est-il pas, depuis deux siècles, un des plus fameux « lieux communs » de notre culture, un de ces passages obligés, où chaque génération vient redéfinir ce qui, pour elle, fait culture ? C'est dans ce texte, en effet, que l'on s'accorde à situer la source de l'idée moderne d'éducation, celle où vient à se définir le projet même de notre modernité. Or, ce texte aura induit toutes les lectures, et non sans conséquences, puisqu'à chacune d'entre elles correspond la tentative d'une relance de l'agir pédagogique. C'est ainsi qu'au soupçon d'une folie à l'œuvre dans l'écriture de Rousseau, répond pour moi le soupçon d'une duperie à l'œuvre dans la lecture de ses textes.

Peu de textes auront, autant que l'*Émile*, dans l'histoire de la censure, cristallisé sur eux les anathèmes. Dès sa parution, toutes les autorités civiles et religieuses marquent, de la façon la plus tranchée, son irréconciliable incompatibilité avec le discours dont ils sont les garants. Or, ces interdits ne peuvent rien contre le succès ravageur de l'ouvrage. L'*Émile* est un des premiers best-sellers dans l'histoire de l'édition européenne. Voilà donc un texte qui se situe à l'exacte fracture du lien social, au moment où il se déchire en ces temps pré-révolutionnaires. Il révèle cette fracture jusqu'alors latente, en donnant à lire à des milliers d'Européens leur fantasme de retrouvailles avec un objet qu'aucune autorité ne peut leur confisquer : cette liberté dont seule la Nature serait garant. Tout le monde a donc immédiatement compris qu'il s'agissait d'une mise en cause radicale de l'idée d'autorité. Si « tout dégénère entre les mains de l'homme », qui peut se prévaloir d'exercer à bon droit sur autrui une quelconque autorité ? La force du texte de Rousseau ne

4. J.-J. Rousseau, *Émile*, Livre III, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 238.

vient pas de son contenu, de sa position disons libertaire ; elle vient du fait qu'il présente comme réalisé – comme un rêve qui se donnerait à lire avec son interprétation – ce que tous savent inaccessible : une vie délivrée de toute juridiction d'autrui. La force du texte tient dans le fait qu'aucune des objections que chacun se fait à lui-même pour se convaincre qu'il a raison de supporter l'aliénation sociale, ne résiste à sa logique paradoxale. Or, les lectures, que j'ai appelées « herméneutiques », de l'*Émile* ont en commun de lire ce texte non comme la réalisation d'un désir, mais d'une réalité. Elles font comme si ce rêve était un programme d'action.

Je m'arrêterai à une lecture récente, celle de Francis Imbert qui trouve dans le texte de Rousseau la définition la plus nette d'une « praxis éducative » adaptée à notre temps de crise :

> Parce qu'elle tourne tout entière autour de la problématique de la médiation, la pédagogie de l'*Émile* nous paraît pouvoir apporter la réponse la plus adaptée à une école en crise, affirme-t-il[5].

Ce faisant, Imbert prolonge une lecture traditionnelle qui fait de Rousseau le père de l'éducation moderne. Sa tâche est rendue plus difficile aujourd'hui que la folie de l'homme, désormais largement admise par la critique, pose ouvertement la question du rapport de son vécu subjectif à son œuvre jusque dans sa partie la plus philosophique. L'*Émile* n'est-il pas tout entier pris dans le délire du maître, comme se plaît à le montrer Claude Rabant[6] ? Toute la subtilité dialectique d'Imbert se mobilise pour faire pièce à un tel soupçon. Non, affirme-t-il avec force, ne lire dans l'*Émile* qu'une projection paranoïaque relève d'une entreprise policière qui ne voudrait rien entendre de la formidable nouveauté du message de Rousseau. Une telle attitude lui paraît le comble de l'imbécillité, incapable de lire dans le texte, en attente depuis plus de deux siècles, quoi donc ? un discours qui ne serait autre que celui de « l'éthique psychanalytique » !

> La tentation est bien grande de figer le texte sur cette Image d'une toute-puissance magistrale. En réalité, la lecture qui se laisse aimanter par les inéluctables résidus imaginaires du texte – comme de la parole –, se

5. F. Imbert, *L'Émile ou l'interdit de la jouissance : l'éducateur, le désir et la loi*, A. Colin, 1989, p. 195.
6. C. Rabant, « Le Délire du maître », *in Délire et théorie*, Paris, Aubier-Montaigne, « La psychanalyse prise au mot », 1978, p. 15-58.

> dérobe à sa tâche de s'ouvrir à la création symbolique dont il témoigne. La naissance du désir, – la désidération –, « l'altération » qu'elle implique et l'irruption de l'altérité qu'elle mobilise, voilà ce qu'il importe de repérer. Tout cela, le texte nous le donne à entendre, sans assurément le théoriser. Freud, Lacan constituent le détour nécessaire pour lire le texte de Rousseau[7].

Il s'agit bien du savoir-lire exigible par le texte de Rousseau. Certes, dit en substance Imbert, ce texte donne prise à la vérification d'une lecture psychiatrisante, qui se conforte à en relever tous les « résidus imaginaires » pour étayer l'image qu'elle se fait de l'auteur, celle d'un homme en proie à un délire de maîtrise. Mais la « lecture psychanalytique » à laquelle il prétend procéder, échappe à ce piège grossier. En « bon entendeur », Imbert salue ce que le texte « donne à entendre sans le théoriser ». Et ce qu'il entend n'est pas la maladie de l'homme, mais son génie qui a su, sinon se guérir lui-même, du moins décrire – et pour Imbert ce décrire vaut un prescrire – dans son œuvre les moyens d'une guérison à l'échelle de la société tout entière.

> Assurément, concède-t-il, tout se passe comme si Rousseau ne cessait de nous prescrire les moyens d'une « guérison » dont il n'avait pu bénéficier pour son propre compte[8]...

Mais cette carence qui laisse Rousseau démuni dans sa vie d'homme, aux yeux d'Imbert n'en est pas une ; au contraire, elle est la condition, l'origine de la radicale nouveauté du projet éducatif et politique qu'un lecteur averti – averti par Freud et Lacan – peut lire dans son œuvre. C'est pourquoi Imbert enchaîne aussitôt, tant cette seconde affirmation lui paraît découler de la première :

> De là l'importance du tiers et de la castration symbolique dans l'éducation et la politique qu'il promeut[9].

C'est bien parce que « de la jouissance, sans aucun doute, Rousseau en connaît quelque chose » – et non en dépit de cette expérience subjective « nouée dans la relation duelle originaire » – que, pour Imbert,

> Rousseau, au circuit immédiat de cette jouissance à jamais impossible, n'aura de cesse, comme pédagogue et politique, d'opposer le circuit long,

7. F. Imbert, L'*Émile*, *op. cit.* p. 182.
8. *Ibid.* p. 148.
9. *Ibid.* p. 148.

> médiatisé, structuré à l'ordre des inter-dits de la loi, d'un désir apte à s'engager dans un champ socialisé[10].

Émile réussirait là où Jean-Jacques aurait échoué, parce que

> le travail théorico-pratique de Rousseau porterait précisément sur les conditions du passage de la jouissance au désir proprement dit, du sujet non marqué au sujet marqué par la loi, soit, sur l'interdit de la jouissance[11].

Autrement dit, Jean-Jacques, le promeneur solitaire et délirant, serait devenu Rousseau, le pénétrant philosophe de l'éducation dans une société en crise, de savoir quel éducateur lui avait fait défaut. Que Rousseau sache ce que doit être l'éducateur, voilà ce dont Imbert, lisant dans l'*Émile* la figure idéale qui donne corps à ce savoir, exigible de l'éducateur, se porte garant.

Rousseau savait – nous dit Imbert. Il savait ce qu'Imbert estime que tout éducateur digne de ce nom devrait savoir désormais, après Freud et Lacan :

> L'éducation et la pédagogie s'ordonnent à partir d'une fonction symbolique : il ne s'agit ni de conformer, ni d'adapter, mais de supporter l'ex-sistence d'un sujet, d'inter-peller un désir, une parole, un pouvoir singulier. Cette inter-pellation qui met en mouvement (pello, are) le sujet, le délie des images et des discours qui le tenaient aux arrêts ; et l'inscrit dans un réseau de réciprocité, comme un parmi (inter) d'autres, ne tire son efficace que de la coupure qui la fonde. Telle est l'intuition centrale de Rousseau[12].

affirme-t-il, faisant de Rousseau le précurseur de ce savoir dont il se fait disciple.

1912 : la lecture d'un fondateur de l'éducation nouvelle

Le texte de Rousseau induirait-il cette étrange lecture en miroir ? Au début du siècle, en effet, Edouard Claparède pensait, lui aussi, trouver l'écho de sa préoccupation chez Rousseau quand celui-ci s'écrie :

> Je voudrais qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfants.

---

10. F. Imbert, *L'Émile, op. cit.*, p. 145.
11. *Ibid.* p. 145.
12. *Ibid.* p. 21.

A quoi il répondait :

> Hélas, cet art, nous ne le possédons pas encore. Mais la « psychologie individuelle » travaille à en élaborer les fondements ; les chercheurs de laboratoire qui imaginent des tests, recueillent des psychogrammes et établissent des corrélations, se doutent-ils qu'ils répondent, ce faisant, à un souhait de Jean-Jacques[13] ?

Claparède – dans le même mouvement que répétera Imbert, mais à partir de sa position de médecin-biologiste acquis au darwinisme – « découvre » dans le texte de Rousseau une mise en forme de ses propres idées qui dépasse en audace tout ce qu'il pouvait imaginer. La plume de Rousseau déroule, à ses yeux, l'histoire détaillée d'une éducation conforme à son idéal : une éducation qui se propose de préserver l'enfance contre les agents pathogènes du milieu, qui accorde à l'enfance l'attention que mérite ce temps privilégié tant pour le développement de l'individu, que pour l'évolution de l'espèce. Par une opération de retournement, il attribue à Rousseau la paternité de sa lecture. Ce n'est pas lui, Claparède, qui identifie l'état de nature rousseauiste au concept de santé, c'est Rousseau qui est le « précurseur génial » d'une conception radicalement moderne de l'éducation, celle qui se définit par la recherche du bien de l'enfant identifié à la préservation de l'état de nature.

La figure du précurseur est la clé de voûte de cette opération. Faisant de Rousseau un précurseur, Claparède sort du même coup la question éducative du débat philosophique. De même que le savoir, pour Claparède, découle des choses elles-mêmes et de leur observation, de même la finalité de l'action du pédagogue doit émaner naturellement de la connaissance de l'enfant. Son projet d'une éducation fondée sur la connaissance scientifique de l'enfant exclut absolument le débat sur le bien-fondé de la position d'éducateur. La seule façon d'opérer une telle rupture, sans tomber dans l'argumentation philosophique stérile, était de montrer cette nouvelle pratique comme déjà réalisée, comme une action déjà faite et non comme une idée de théoricien. Le recours à Rousseau dans le rôle de précurseur s'avère ici décisif. Claparède in-

13. E. Claparède, « J.-J. Rousseau et la conception fonctionnelle de l'enfance », *Revue de métaphysique et de morale*, numéro spécial à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Rousseau, Paris, mai 1912. Reproduit *in L'éducation fonctionnelle*, Neuchâtel (Suisse), Delachaux et Niestlé, 1968, p. 101-102.

tronise Rousseau comme celui qui a rendu caducs tous les débats sur l'éducation en montrant la voie d'une éducation naturelle. En faisant de l'*Émile* le compte-rendu d'une éducation qui doit plus à la nature qu'aux pensées de son auteur – qui se bornerait à observer et à décrire cette éducation naturelle – , Claparède fait de la pédagogie une pure question de moyens au service d'une fin « qui va sans dire » : le bien de l'enfant.

Constatant que

> il y a des gens qui ne savent rien trouver de bon (dans l'*Émile*, et qui) d'un problème d'éducation pratique font une chicane théologique ou métaphysique,

il s'insurge :

> Faut-il citer ici la fameuse question de la bonté originelle ? Mais, discuter la question de savoir si, à la naissance, l'enfant est moral, immoral, ou contient une mixture de bon et de mauvais, est une chose essentiellement oiseuse, tout au moins pour l'éducateur. Celui-ci a, ma foi, une tâche plus intéressante, et surtout plus utile : ce dont il doit s'occuper, c'est des moyens à appliquer pour que l'enfant se développe dans le sens de la moralité[14].

Ainsi, l'*Émile* sera le texte fondateur de l'éducation nouvelle, mais seulement à partir du moment où sa lecture aura été faite en fonction du point de vue qu'il était censé fonder : celui d'une supposée « science de l'enfant ». Le résultat de cette opération circulaire est de rendre possible une pratique pédagogique comme pratique scientifique, surgie de la réalité même de l'enfant mise au jour par la connaissance scientifique. Si Rousseau est le précurseur d'une telle pratique, Claparède, en disciple zélé, se trouve parfaitement justifié dans son rôle de savant. Il n'impose pas ses idées aux éducateurs, il ne fait que poursuivre une pratique qu'il n'a pas fondée et que Rousseau lui-même n'a fait – génialement – qu'indiquer. Cette conception du génie précurseur, révolutionnaire s'accorde avec l'idée d'un progrès possible dans la culture, avec une conception de la transmission qui préserve cet idéal progressiste d'une fin de l'histoire. Bref, une telle lecture me paraît solidaire d'une posture de lecteur qui cherche à éviter la rencontre avec un maître, puisque le précurseur est une création du lecteur.

14. E. Claparède, « J.-J. Rousseau... », *op. cit.*, p.106.

1801 : la lecture d'un aventurier de l'éducation moderne

Cette rencontre, cependant, Pestalozzi – qui avait seize ans à la parution de l'*Émile* – ne l'a pas évitée. Je dirai qu'il a tenté le passage du « rêve d'Émile » à l'action éducative, en se faisant, de par sa lecture, la dupe de Rousseau. A l'inverse de Claparède et d'Imbert, il ne sait pas ce qu'est, ni ce que doit être l'éducateur. C'est pourquoi, il s'est toujours refusé à faire de sa Méthode – tant admirée – un système d'enseignement applicable qui dispenserait les maîtres de se mettre à l'écoute et au niveau de chaque enfant, de se régler sur son intuition pour savoir comment agir avec l'un et comment avec l'autre.

> Ma Méthode, dit-il, est une vérité de fait. Le fait la montre originairement réalisée dans la nature humaine ; et la conduite instinctive de la mère, à l'égard de l'enfant, présente sans contredit à nos yeux la méthode même dans son unité vivante et dans sa vivante harmonie[15].

Adolphe Ferrière l'avait bien compris : Pestalozzi est « un grand cœur maternel ».

> On l'a appelé père. C'est une erreur[16].

affirme-t-il. La question de la paternité est au cœur de l'œuvre pestalozzienne, comme un impossible, comme la source cachée de son génie fantasque.

Pour Rousseau, l'affaire est entendue. Des mères dépend l'ordre naturel des choses.

> Que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'État va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir[17].

Rousseau, dès les premières pages de l'*Émile*, situe l'enjeu de son propos éducatif autour de la figure maternelle. Si « tout dégénère entre les mains de l'homme[18] », si « l'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage[19] », c'est, nous prévient-il, parce que dès sa naissance et de par la

---

15. Tiré de *Méthode théorique et pratique*, cité par M. Soetard, *in Pestalozzi ou La naissance de l'éducateur*, Berne, Peter Lang, 1981, p. 550.
16. A. Ferrière, *Le grand cœur maternel de Pestalozzi*, Yverdon-les-bains, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi, 1983, p. 9.
17. J.-J. Rousseau, *Émile*, Livre I, Paris, Garnier-Flammarion, p. 47-8.
18. Première phrase de l'*Émile*.
19. Première phrase du *Contrat social*.

frivolité de la femme qui l'a mis au monde, « on le coud dans un maillot[20] ». Dès lors, le mal est fait, « nous voilà dès les premiers pas hors de la nature[21] », avant même que l'enfant ne soit en mesure de juger, et encore moins de combattre l'irrémédiable qui s'est abattu sur lui. Comment parler de liberté à des êtres ligotés du premier au dernier jour de leur existence ? Si l'homme est né libre, sa liberté lui est confisquée à son premier cri : il vivra *dans les fers*.

Une mère – une véritable mère, une mère selon la nature – pourtant a le pouvoir d'éviter à son enfant ce destin de servitude et d'infamie. Telle est l'indéracinable conviction de Jean-Jacques, l'orphelin. Elle a ce pouvoir, car elle est la source originelle de la vie, elle est l'unique lien de l'homme à la nature. Qu'en lieu et place d'une mère, l'enfant se voie confié aux caprices d'une femme et le voilà perdu. Là est le point d'horreur rencontré par Rousseau :

> Les femmes ont cessé d'être mères ; elles ne le seront plus ; elles ne veulent plus l'être[22].

Cette découverte sonne comme une malédiction, comme la révélation d'une vérité non reconnue jusqu'alors, mais inoubliable aussitôt formulée. C'est la noire illumination du château de Vincennes : *le progrès des sciences et des arts corrompt les mœurs*[23], corrompt les mères. C'est le cri de l'orphelin, qui se sait, de toujours, condamné à l'irréparable.

Rien ne marque plus décisivement la différence des deux hommes que ceci : Rousseau renonce, par cinq fois, à assumer la position de père qui lui échoit, ne laissant son nom qu'à ses livres, là où Pestalozzi endosse sa paternité comme la plus sacrée des responsabilités, mais aussi comme la plus torturante des questions, comme l'aiguillon qui ne cessera de le tenir en éveil. Si Rousseau, du lieu de sa détresse, a rêvé ce personnage fantomatique, ni père ni mère, qu'est son gouverneur, Pestalozzi fera très vite la terrible expérience de l'impossibilité de tenir la place d'un père, comme s'il était le gouverneur de son fils. Parce qu'il

20. J.-J. Rousseau, *Émile*, Livre I, Paris, Garnier-Flammarion, p. 45.
21. *Ibid.* p. 48.
22. *Ibid.* p. 48.
23. Cette idée que la culture corrompt les mœurs s'est imposée brusquement à Rousseau, alors qu'il marchait sous un soleil de plomb pour rendre visite à Diderot emprisonné au château de Vincennes. Il venait de lire, tout en marchant, la question que l'académie de Dijon mettait au concours : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Le *Discours* que Rousseau enverra sera couronné et lui donnera la célébrité.

veut être père et parce que l'œuvre de Rousseau, le « rêve d'*Émile* » auquel il associe sa vie et qu'il ne cesse d'interroger, rend problématique la fonction paternelle, Pestalozzi va se trouver, en l'absence d'image paternelle, face à la redoutable question de sa paternité. Le journal qu'il tient alors pour essayer de s'y retrouver dans l'éducation de son fils reflète les affres de ce père à qui l'arbitraire d'une relation paternelle fait horreur, alors qu'il exige de son fils qu'en lui obéissant, il le reconnaisse pour père.

Un jour où il avait prononcé devant l'enfant le mot « trois », sans s'être suffisamment assuré auparavant que le bambin (il avait trois ans justement) n'avait pas déjà « reconnu le 2 dans tous les objets qui se présentent » il se sent dévoré par le sentiment de son indignité :

> Pourquoi ai-je fait la folie, se lamente-t-il, de lui apprendre à prononcer aussi prématurément des mots aussi importants pour la connaissance de la vérité sans avoir eu soin de déterminer les concepts en même temps que je lui nommai le premier nombre ?

Bientôt cependant, n'y tenant plus, il s'interroge ouvertement sur le bien-fondé de son attitude :

> Je me sens parfois gêné d'avoir supprimé, avec toute pédanterie[24], le ton d'autorité du maître. Où trouverai-je les frontières entre la liberté et l'obéissance, à laquelle la vie sociale nous oblige à nous habituer de bonne heure ?

Il établit alors pour essayer de clarifier sa position, une sorte de bilan comptable énumérant sur une colonne les « motifs pour la liberté » et sur une autre les « motifs pour l'obéissance ». Et il trouve autant de motifs pour l'une que pour l'autre. D'une part, « il n'est pas possible d'entraver les enfants dans leur volonté sans exciter diverses passions », mais d'autre part, « sans obéissance, aucune éducation n'est possible », note-t-il tour à tour. « Où est l'erreur ? » s'interroge-t-il enfin ; et il conclut :

> La vérité n'est pas unilatérale. La liberté est un bien et l'obéissance l'est également. Nous devons relier ce que Rousseau a séparé. Rendons applicable la sagesse de ses principes[25].

---

24. Je ne puis m'empêcher, au passage, de remarquer combien notre pédagogie actuelle a su remettre de pédanterie et de technicité, là où Pestalozzi, dans son zèle de néophyte, croyait en sa définitive suppression...
25. Je remercie le professeur Soetard de m'avoir autorisé à reproduire ces passages d'une traduction encore inédite.

Rendre applicable ce qui ne l'est pas ! Pestalozzi persiste – et persistera toute sa vie – dans sa lecture de Rousseau : ses principes sont sages. En se faisant la dupe de Rousseau, Pestalozzi peut agir, devenir éducateur. Il aura reconnu à ses dépens, et à celui de son fils qui ne s'en remettra pas[26], ce qu'Imbert et Claparède auront « oublié » : le récit d'un rêve n'est pas un programme d'action.

La voie de l'utopie lui était grande ouverte pourtant, à la condition de reconstituer une instance paternelle idéale au nom de laquelle s'autoriser à éduquer : la morale de Kant, la nation de Fichte, la religion de Niederer, autant de possibilités, autant d'idéaux qui s'offraient à lui et qui auraient pu le mobiliser entièrement. Mais Pestalozzi, sans être insensible à l'appel de ces idéaux, reste dans sa position de disciple qui ne peut se soustraire à l'énigme de la sagesse des principes de celui qu'il supposera toujours savoir ce que lui-même ignorera toujours. Au lieu de fuir en avant dans l'efficacité d'une action sûre de ses principes, il retourne au « rêve d'*Émile* », il demeure, sans céder à la tentation de le trancher, au nœud de ses contradictions. C'est là l'originalité de son apport, sa façon à lui de répondre à la question de l'agir, d'inventer sa pédagogie. Cette trouvaille – l'œuvre même de sa vie – est une réponse à Rousseau : Si, soutient Pestalozzi, les femmes peuvent être mères. Gertrude existe. C'est elle, la femme-mère, qui oriente tout acte pédagogique, c'est elle la Méthode.

> Le but essentiel de ma méthode n'est pas seulement, au moment où disparaissent les causes physiques du lien qui rattache la mère à son enfant, de rendre ce dernier à sa mère ; elle se propose encore de placer entre les mains de la mère toute une série de procédés qui lui permettent de prolonger la relation de son cœur avec son enfant jusqu'au jour où les moyens sensibles de faciliter la vertu, associés aux moyens sensibles de faciliter l'intelligence des choses, permettront à l'enfant, mûri par l'exercice, d'adopter une position autonome en tout ce qui touche le droit et le devoir[27].

La place de l'éducateur moderne ne pouvait être réellement tenue – et sera effectivement tenue – qu'en rétablissant, d'une façon ou d'une

---

26. Incapable d'apprendre un métier, Jacob sera « saisi de convulsions » à l'âge de dix-sept ans et mourra le surlendemain de ses vingt-et-un ans, sans que personne, pas même Cagliostro, n'ait rien pu pour lui...
27. H. Pestalozzi, *Comment Gertrude instruit ses enfants*, traduction, introduction et notes de M. Soëtard, Albeuve (Suisse), Castella, 1985, p. 220.

autre, l'image idéale d'un bon père, image qui définit l'élan de l'utopie. Cette image, Claparède, comme Imbert, sachant bien qu'ils ne peuvent l'assumer, la projettent sur Rousseau lui-même, afin de promouvoir la figure fraternelle et savante de l'éducateur rousseauiste. En se faisant jusqu'à l'extrême la dupe du rêve de Rousseau, Pestalozzi fait œuvre de créateur, de pédagogue fou, comme on dit « amoureux fou ». Vivant l'impossible de sa paternité, il s'en tient, avec la foi de l'enfance, à la voie que n'aura cessé de lui indiquer celui dont il s'est fait disciple : la mère comme le lieu même où se joue le destin de l'homme en chaque enfant. Pestalozzi est devenu éducateur en restant l'enfant qu'il aura toujours refusé de trahir.

> Mère, mère, si tu as encore une main, si tu as encore un cœur pour moi, ne me laisse pas m'éloigner de toi, et si personne ne t'a appris à connaître le monde comme je dois apprendre à le connaître, nous allons apprendre à le connaître ensemble comme tu aurais dû le connaître et comme je dois apprendre à le connaître. Mère, mère, à ce moment critique où je cours le risque de voir la nouvelle apparition du monde m'éloigner de toi, de Dieu et de moi-même, nous ne nous séparerons pas ! Mère, mère, sanctifie ce moment de transition entre ton cœur et ce monde en me conservant ton cœur !

Il interrompt alors sa lettre :

> Je dois me taire cher ami : l'émotion me gagne et je vois des larmes dans tes yeux[28].

Le réel de la transmission

Imbert, Claparède, Pestalozzi se sont fait lecteurs de l'*Émile*. Comme si cette œuvre était pour eux, et pour bien d'autres à leur suite, un passage obligé. Si tous admettent l'importance – énigmatique – de ce texte, aucun ne parvient véritablement à en dire le pourquoi. La lecture pestalozzienne fait de Rousseau un maître, au nom duquel agir. Maître paradoxal, puisque son enseignement récuse toute maîtrise hormis celle, maternelle, de la nature. Pestalozzi se fera donc le chantre de l'amour des mères, espérant par là rétablir dans la société ce que Rousseau ne trouvait que dans ses rêveries, que dans l'écriture de ses rêveries. Imbert répète l'essentiel de l'opération menée par Claparède, en faisant à nouveau de Rousseau un précurseur, un homme qui ne savait pas vraiment ce qu'il

28. H. Pestalozzi, *Comment Gertrude instruit..., op. cit.*, p. 217.

écrivait, puisqu'ils se chargent l'un et l'autre de le révéler après coup. Entre l'œuvre et l'homme, ils reconnaissent un clivage. Mais c'est pour mieux assurer le sens qu'ils prêtent à l'œuvre et au nom duquel ils comptent éduquer mieux. Ces lectures se font donc au nom de cet Autre supposé savoir, de cette mère-nature qui ne se trompe ni ne nous trompe et dont ils se font fort, l'un comme l'autre, de savoir dire le vrai. Ce vrai, pour Claparède, la science le dit ; et c'est pourquoi il peut en reconnaître les prémisses dans le texte de Rousseau. Imbert met le discours psychanalytique à cette place où se dit le vrai – à savoir que « la jouissance est inter-dite » – et, comme par enchantement, c'est cela même qu'il trouve à lire dans l'*Émile*.

Pourquoi ce retour, sans cesse à refaire, à Rousseau et à son *Émile* ? Et pourquoi vouloir, à toute force, lui faire dire ce que nous croyons vrai ? N'est-il pas surprenant qu'on aille chercher dans l'œuvre d'un homme tenaillé par la folie l'expression la plus achevée des principes de notre modernité ? Nous pressentons dans ces opérations réitérées de « lecture aux alouettes » que le choix du texte de Rousseau ne doit rien au hasard. Rousseau plus qu'un autre sans doute, dit la vérité de l'homme moderne. Or cette vérité reste cachée aux lecteurs qui entendent l'expliciter. A vouloir le rendre manifeste, on la rate. L'œuvre de Rousseau, moins qu'une autre peut-être, n'a pas à être traduite en terme de philosophie, de politique ou de pédagogie. Elle est à elle-même l'accomplissement du désir qui la suscita – et auquel Pestalozzi brûla sa vie. Lire Rousseau, c'est donc d'abord risquer de se savoir porté par ce désir, dans le mouvement même qui nous pousse à le lire – comme au matin, le simple fait de me soucier de mon rêve nocturne est déjà signe du désir par ce rêve accompli. Si l'œuvre de Rousseau est « directement produite » par les « virtualités de création positive » de son désir et de sa folie, et si nous lui reconnaissons encore, après deux siècles et plus, un tel pouvoir sur nous, il nous reste à la lire enfin comme notre propre rêve.

En se faisant lecteur de ses rêves, Freud a levé l'illusion que le sens puisse s'écrire, et par suite se transmettre, sans parole, par la lecture. Il n'y a pas de clé des songes. Seule voie praticable : celle de l'interprétation, de l'*intraduction*[29]. Lire est un acte dans lequel s'accomplit, avant même que je ne le sache, un désir que j'ai à reconnaître comme mien, face à cet Autre, nécessairement absent – et dont l'écrit comme

29. C'est par ce terme que Lacan désigne l'opération de sa lecture de l'*Unbewußte* freudien produisant de l'unebévue.

tel représente l'absence. Voilà ce que j'ai à repérer : ce qui, de la lettre, aura déjà opéré, à mon insu (et que j'appelle le réel de la transmission).

> Il faut être dupe, profère Lacan, c'est-à-dire coller, ajoute-t-il, coller à la structure[30].

Cet « il faut » se place délibérément sur le terrain de l'éthique. Le fameux « Ne pas céder sur son désir[31] » serait donc repris là, sans négation cette fois-ci, à la faveur d'une homonymie qui fait entendre quelque duperie dans la paternité – dans la transmission. Le « il faut » lacanien n'est pas à lire comme le commandement d'un maître, mais comme le constat du réel auquel la transmission nous confronte. Comment entendre cette injonction lacanienne de « coller à la structure », sinon comme un encouragement à refaire l'incessante découverte qu'il n'y a de père que dans l'après coup d'une métaphore[32] ? Parler en son nom, c'est l'avoir lu, ce nom.

Les non-dupes errent, assurément, mais ce constat ne ramène pas nécessairement à l'amour d'un maître – pas plus, ni moins, qu'à la haine du tyran. Il ramène à la transmission. De quoi la transmission est-elle passe, sinon de la traversée de la duperie de notre position de disciple, de lecteur qui cherche à s'assurer d'un sens ? Avec Lacan, qui mit en pratique sa découverte qu'« un écrit est fait pour ne pas se lire[33] » et dont les dits se révèlent rebelles à l'écriture, ne commençons-nous pas à prendre la mesure d'un écart, inaperçu des philosophes, du délire au lire ?

Je conclurai en appliquant à la lecture ce que Blanchot dit de l'écriture, et que j'ai placé en exergue de cet article : *Lire, c'est par la soumission à la lettre, se tenir déjà au-delà de la mort – une mort qui établit fugitivement une recherche de l'Autre, un rapport sans rapport avec autrui.*

---

30. Conclusion de la première séance du séminaire *Les non dupes errent*, du 13 novembre 1973, inédit.
31. *Cf. L'Éthique de la psychanalyse*, séance du 6 juillet 1960. P. Guyomard, dans *La Jouissance du tragique*, Paris, Aubier, 1992, interprète cette maxime lacanienne en moraliste ; comme si Lacan assignait à l'analyste l'idéal ascétique et mortifère de s'interdire de *céder à* tout désir qui ne serait le « pur désir » que Guyomard reproche à Lacan d'imputer à Antigone – et aux analystes. Mais Antigone n'obéit pas à un idéal de pureté ; elle se fait la dupe de ses signifiants – combien « impures » puisqu'à la lettre oedipiens. Elle *ne cède pas sur* ce qui, dans l'ordre symbolique, la constitue comme désirante.
32. « La métaphore paternelle radicalise cette absence d'antériorité du père à l'acte qui le fonde. » G. Le Gaufey, « Hiatus. Le meurtre de la métaphore », *in L'Unebévue*, n° 1, E.P.E.L., 1992, p. 61-74.
33. J. Lacan, *Postface au Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 251.

Jean-Jacques Rousseau : rêver l'oubli. La démémoration

Erik Porge

LES ÉCRITS et la personnalité de Jean-Jacques Rousseau ont donné lieu à un grand nombre d'études littéraires et de commentaires psychiatriques et psychanalytiques[1]. Rousseau fut aussi l'inspirateur de la pédagogie moderne et des théories sensualistes qui guidèrent les premiers pas des psychiatres, à partir de Pinel, dans la nosologie et le traitement des maladies mentales. La psychanalyse lui est redevable de certains apports ; comme l'a dit, assez grossièrement, Cocteau, « le postérieur de Jean-Jacques c'est la lune de Freud qui se lève ».

Pour les lecteurs de Rousseau, il existe une difficulté à opérer un juste réglage des deux faces de la reconnaissance sociale qui lui a été accordée, celle de l'écrivain précurseur en bien des domaines et celle d'un fou. Pour un certain nombre d'auteurs ces deux faces, désignées comme étant celles du génie et de la folie, s'opposent. Dans un cas, le génie de l'écrivain est appréhendé comme ce qui échappe à la folie, et alors cette dernière est minimisée, niée ou laissée de côté ; dans un autre cas au contraire – et c'était vrai surtout du vivant de Rousseau – la folie de l'écrivain sert à discréditer son œuvre.

1. Le diagnostic de paranoïa proprement dite fut porté pour la première fois par P. Sérieux et J. Capgras dans *Les folies raisonnantes. Le délire d'interprétation*, Paris, 1909, reprint Laffite, Marseille, 1982. Ils présentent J.-J. Rousseau comme un cas exemplaire de la « variété résignée » du délire d'interprétation. Lacan, dans « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », dans *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 387, parle de « paranoïa typique ». Le récent livre de Claude Wacjman, *Fous de Rousseau*, Paris, l'Harmattan, 1992, dresse un panorama impressionnant de la variété des diagnostics faits sur Rousseau, qui parfois n'ont rien à envier au délire qu'ils croient épingler.

Il y a aussi des tentatives de concilier les deux faces de Rousseau, dans des travaux qui tentent parallèlement de démontrer les liens de la folie et du génie, chez des génies atteints de psychopathie, ou des fous ayant produit une œuvre. Ces travaux ont trouvé leur fer de lance dans le livre de Césare Lombroso, *L'homme de génie*[2], qui répertorie les « analogies » et la « continuité » entre génie et folie, quitte à faire de ce terme un fourre-tout de la psychopathologie, pour conclure à la création d'une nouvelle entité, « la psychose de génie » : la création géniale serait une forme de psychose dégénérative appartenant à la famille des épilepsies ! Ce livre en inspira beaucoup d'autres du même genre, par exemple celui de E. Kretschmer, *Les hommes de génie*[3]. L'intrication de la folie et du génie est conçue tantôt comme le prix à payer de l'un pour l'autre, tantôt comme relevant de la même cause...

En employant l'expression « Rousseau, un paranoïaque de génie[4] », Lacan s'inscrit donc dans une tradition de réflexion sur ce qui lie folie et génie. Mais ces deux termes tissent un filet aux mailles trop larges pour attraper ce dont il s'agit. Aussi Lacan ne se contente-t-il pas de cette approximation et, dès sa thèse, il prend une orientation décisive. Les textes de celle qu'il appelle Aimée et qu'il compare à Rousseau, apparaissent à Lacan comme « des virtualités de création positive, que la psychose a directement produites et non point seulement épargnées[5] », et il remarque qu'« elle n'est parvenue à mener à bout ce qu'elle a écrit de meilleur et de plus important qu'au moment le plus aigu de sa psychose et sous l'influence directe des idées délirantes[6] ».

Il y a donc de la part de Lacan, dès 1932, une approche doctrinale de la folie et de son rapport aux productions littéraires qui est suffisamment précise pour s'inscrire résolument en faux contre toute idée de psychose-déficit[7].

---

2. C. Lombroso, *L'homme de génie,* Paris, Éd. F. Alcan, 1889 pour la première édition française, traduite sur la sixième édition en italien.
3. Ce livre est paru en Allemagne en 1929 et a été traduit en français à Paris, par CEPL, en 1973.
4. J. Lacan, *De la psychose... op. cit.,* p. 289.
5. *Ibid.* p. 289.
6. *Ibid.*
7. Cette approche doctrinale a été reprise plus récemment, je songe en particulier à J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle,* Paris, Gallimard, 1971, p. 241 *sq.*

Le nœud de la folie et de l'œuvre d'après la lecture de Michel Foucault

Michel Foucault est celui qui a introduit, avec succès, la formule « la folie, l'absence d'œuvre ». Or Rousseau occupe une place de choix dans l'élaboration de cette formule, plus complexe qu'il n'y paraît. La notion de folie comme absence d'œuvre est développée par Foucault dans trois textes : d'abord dans le dernier chapitre de *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, parue en 1961, puis dans une « Introduction » au livre posthume de Rousseau intitulé *Rousseau juge de Jean-Jacques*, Introduction parue en 1962, enfin dans le texte intitulé « La folie, l'absence d'œuvre », paru en 1964 et rajouté en annexe à la deuxième édition de *L'histoire de la folie*, en 1972[8]. Foucault annonce, en préface à cette réédition, qu'il commente en annexe une phrase dite par lui « un peu à l'aveugle », répondant ainsi à l'incompréhension de cette phrase « la folie, l'absence d'œuvre » par H. Gouhier qui fut son président de thèse[9].

Laissons-nous un moment conduire à l'aveugle par Foucault.

Dans *Folie et déraison*, en 1961, la formule s'applique restrictivement à des auteurs qui, tels Nietzsche, Artaud, s'inscrivent dans les suites du changement de discours sur le fou survenu depuis la naissance de la psychiatrie au XIXe siècle. (De ce changement de discours découle notamment le fait que le fou dévoile la vérité élémentaire de l'homme.) Foucault exclut nommément Rousseau du champ de cette formule, car chez lui, comme chez Swift, Le Tasse, langage et délire « s'entrelacent » et il n'y a pas réduction de l'un par l'autre, du délire et de l'œuvre, mais dans leur conjonction « découverte de l'incertitude centrale où naît l'œuvre ». D'autre part la formule tente de cerner un certain rapport de la folie d'un auteur à son œuvre car l'œuvre est « escarpement sur le gouffre de l'absence d'œuvre » (par exemple l'effondrement de la pensée de Nietzsche, sa folie, qui interrompt l'œuvre) et en ceci l'absence d'œuvre est ce par quoi en même temps cette pensée s'ouvre sur le monde

8. Ces trois ouvrages sont parus respectivement chez Plon, Armand Colin (Bibliothèque de Cluny), La Table ronde, Gallimard. Nous citerons les paginations de ces éditions.
9. *Cf.* Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, p. 133 *sq.* pour la soutenance de thèse de Foucault.

moderne, et par conséquent elle nous questionne en relançant la vérité de cette œuvre :

> Il n'y a de folie que comme instant dernier de l'œuvre – celle-ci la repousse indéfiniment à ses confins ; *là où il y a œuvre il n'y a pas folie ;* et pourtant la folie est contemporaine de l'œuvre, puisqu'elle inaugure le temps de sa vérité. L'instant où, ensemble, naissent et s'accomplissent l'œuvre et la folie, c'est le début du temps où le monde se trouve assigné par cette œuvre, et responsable de ce qu'il est devant elle[10].

Dans son Introduction aux *Dialogues* intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques,* Foucault conclut par un dialogue, lui aussi fictif, autour de la question du rapport de l'œuvre et de la folie. Contrairement à son texte précédent, Foucault inclut cette fois Rousseau dans cette problématique, conférant donc à la formule une portée pas seulement historique mais doctrinale. D'ailleurs ce qui avait été lancé précédemment à l'aveugle devient maintenant une définition :

> – Les *Dialogues* ne sont donc pas l'œuvre d'un fou ?
> – Cette question importerait si elle avait un sens ; mais l'œuvre, par définition, est non-folie.

Foucault reconnaît le délire de Rousseau, dont il fait même remonter le début à 1765, mais il est « décisif » pour lui que la réciproque de la phrase « La structure d'une œuvre peut laisser apparaître le dessin d'une maladie » ne soit pas vraie, autrement dit qu'on ne puisse pas parler d'une œuvre délirante, sous prétexte que l'auteur délire. Foucault récuse ce qu'il appelle « un étrange alliage de mots, et bien barbare, (que) celui, si fréquent, (si élogieux de nos jours), qui associe œuvre et délire ; une œuvre ne peut avoir son lieu dans le délire ». Cette récusation est proférée au nom d'une référence explicite au langage :

> Le langage de l'œuvre, c'est, au-delà d'elle-même, ce vers quoi elle se dirige, ce qu'elle dit ; mais c'est aussi, en deça d'elle-même, ce à partir de quoi elle parle. A ce langage-ci on ne peut appliquer les catégories du normal et du pathologique, de la folie et du délire ; car il est franchissement premier, pure transgression[11].

Ce à quoi le contradicteur imaginaire de Foucault objecte en rappelant que « c'est Rousseau qui était délirant, et tout son langage par voie

10. M. Foucault, *Histoire de la folie, op. cit.* p. 557.
11. *Id., Introduction à Rousseau juge de Jean-Jacques, op. cit.* p. XXIV.

d'effet ». Mais Foucault conclut en rétorquant que c'est là une question de psychologue. Pour Foucault

> Il y a une bonne raison pour que la psychologie jamais ne puisse maîtriser la folie ; c'est que la psychologie n'a été possible dans notre monde qu'une fois la folie maîtrisée, et exclue déjà du drame[12].

On comprend donc que selon lui le psychologue doive se taire devant le langage d'un fou. Mais la question qui se pose à nous est de savoir pourquoi la référence au langage exclut « l'alliage barbare » et pourquoi la réintroduction du sujet est conçue sur le modèle de celle du sujet psychologique. N'y a-t-il pas là un préjugé propre à Foucault, qui par ailleurs se déclare partisan d'une « vraie » psychologie, « sans psychologisme[13] » ?

Ne pourrait-on pas au contraire – et ce bien sûr malgré les réserves de Foucault à l'égard de la psychanalyse – discerner dans ce que Foucault localise comme langage dans l'au-delà et l'en-deçà de l'œuvre, la place du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, et comme tel différent de l'individu, du moi, du sujet psychologique et du sujet transcendantal[14] ?

En conséquence l'alliage œuvre-délire, loin d'être un barbarisme psychologisant condamnable, apparaît comme l'indice du nœud où se serre la problématique du sujet.

En revenant pour une troisième fois à sa formule « la folie, l'absence d'œuvre » (ce qui montre l'importance qu'il y attache), Foucault consacre l'essentiel de son développement à une perspective de la folie comme transgression d'un interdit de langage. Après l'interdit sur les fautes de langue, puis sur les mots blasphématoires, puis sur le sens, Foucault définit une quatrième forme d'interdiction de langage (à laquelle Freud aurait participé) et qui consiste « à soumettre une parole,

---

12. M. Foucault., *Maladie mentale et psychologie,* Paris, PUF, 1966 (1ère édition : 1954), p. 104. Foucault occupa la chaire de psychologie à Clermont-Ferrand.
13. *Id., Maladie mentale et personnalité,* Paris, PUF, 1954.
14. Notons en passant combien Foucault diffère de Lacan dans son interprétation du cogito cartésien : alors que pour Foucault le cogito signe l'exclusion du fou, au contraire pour Lacan il est l'acte de naissance du sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse. Cette opposition, que nous ne pouvons aborder ici, est moins connue que le débat de Foucault avec Derrida sur le cogito. Elle est cependant décisive pour comprendre ce qui sépare Foucault et Lacan dans leur conception du sujet. Par ailleurs Lacan est bien d'accord avec la notion foucaldienne d'un « ordre du discours », puisqu'il écrit les formules de quatre discours qui se fondent d'un certain ordre des termes et des places, mais c'est pour justement y inclure le terme de sujet.

apparemment conforme au code reconnu, à un autre code dont la clef est donnée dans cette parole même ». Voici la nouvelle définition que Foucault donne de l'absence d'œuvre :

> Depuis Freud la folie occidentale est devenue un non-langage parce qu'elle est devenue un langage double (langue qui n'existe que dans cette parole, parole qui ne dit que sa langue) – c'est-à-dire une matrice du langage qui, au sens strict, ne dit rien. Pli du parlé qui est une absence d'œuvre [...] région blanche de l'auto-implication où rien n'est dit[15].

En faisant de Freud le complice de ce nouvel interdit de langage, Foucault se barre la route d'un recours à l'hypothèse du sujet de l'inconscient pour aborder le nœud de l'œuvre et du délire. Mais en même temps Foucault reconnaît que cette nouvelle exclusion rejoint les œuvres de la littérature moderne, depuis R. Roussel, A. Artaud, S. Mallarmé. Quelque chose se produit dans la littérature

> qui a affaire à l'auto-implication, au double et au vide qui se creuse en lui. En ce sens l'être de la littérature, tel qu'il se produit depuis Mallarmé et vient jusqu'à nous, gagne la région où se fait depuis Freud l'expérience de la folie[16].

En assignant à la folie la place de « désigner la forme vide d'où vient cette œuvre », Foucault, après un détour, revient donc à l'idée d'un possible entrelacement de la folie et de l'œuvre qu'il avait d'abord admise chez Rousseau, il y revient pour la littérature moderne.

Ce parcours de Foucault nous révèle que plus il a voulu défaire le nœud entre folie et œuvre, plus il a voulu séparer les deux termes, et plus finalement il en a resserré le lien.

Le surprenant Rousseau juge de Jean-Jacques

Sur quoi se serre ce nœud ? Quel est ce pli du parlé, qui ne dit rien, région blanche de l'auto-implication où rien n'est dit ? Nous pressentons qu'il correspond à l'absence de signifiant dernier pour représenter le sujet dans sa tentative de s'auto-désigner. Plus que d'une réserve de sens, comme l'envisage Foucault, cette forme vide, ce pli, pour reprendre ses termes, témoigne selon nous d'une zone d'exclusion interne à

15. M. Foucault, *Histoire de la folie, op. cit.* p. 578-580, pour les citations du paragraphe.
16. *Ibid.*, p. 580-581.

l'œuvre, corrélative de la division du sujet, et nous faisons l'hypothèse que celle-ci est le nœud de cet « alliage barbare de la folie et de l'œuvre ». Commençons par ce texte auquel Foucault a déjà réagi : *Rousseau juge de Jean-Jacques. Dialogues*[17].

Ce texte fait partie des grands textes autobiographiques posthumes de Rousseau. Il a été écrit entre 1772 et 1776, à Paris, et il fait suite au silence qui, selon Rousseau, a accueilli sa lecture des *Confessions* devant un public choisi. De même, l'échec de Rousseau à transmettre le manuscrit de *Rousseau juge de Jean-Jacques* le conduisit à écrire les *Rêveries*.

Le texte, qui comprend trois parties, se présente comme un dialogue à deux personnages, dits *Le Français* et *Rousseau* qui parlent d'un troisième *Jean-Jacques*, lequel n'intervient jamais dans le dialogue. L'expression *se compter trois* trouve ici une exemplaire illustration.

Le Français représente un homme, anonyme, qui incarne le public de l'opinion générale colportant des calomnies sur l'homme et l'auteur Jean-Jacques. *Le Français* n'a pas spécialement lu les livres de l'auteur. *Rousseau* porte le nom que le public a ôté à Rousseau en le dénommant « Jean-Jacques ». Il objecte aux accusations rapportées par *Le Français* et il a lu les livres de l'auteur. Enfin *Jean-Jacques*, qui est le nom auquel le public a réduit Rousseau, est en tiers, il ne parle jamais à la première personne. Il est, selon nous, la place du sujet : à la fois l'un en plus et celui dont on parle mais qui ne peut dire « je ».

A un certain niveau, les *Dialogues* tournent autour du clivage du moi. Il y a un *Jean-Jacques* pour *Rousseau*, qui est l'auteur des livres, et un *Jean-Jacques* pour *Le Français*, qui est l'auteur des crimes imputés. Mais, et cela Foucault le dit très bien,

> comme l'auteur de crimes ne peut être celui de livres qui n'ont pour propos que d'intéresser les cœurs à la vertu, le Jean-Jacques-pour Rousseau cessera d'être l'auteur des livres pour n'être plus que le criminel de l'opinion et Rousseau niant que Jean-Jacques ait écrit ses livres, affirmera qu'il n'est qu'un faussaire. Inversement, le Jean-Jacques-pour-le-Français, s'il a commis tous les crimes que l'on sait, n'a pu donner de prétendues leçons de morale qu'en y cachant un « venin » secret ; ces livres sont donc autres que ce qu'ils paraissent et leur vérité n'est pas dans ce qu'ils disent ; elle se manifeste seulement décalée, dans ces

17. J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1959, tome I. La pagination qui suivra est celle de cette édition.

> textes que Jean-Jacques ne signe pas mais que les gens avertis ont raison de lui attribuer ; l'auteur des crimes devient donc l'auteur de livres criminels[18].

On voit que le dispositif que Rousseau met en scène pour se justifier contribue dans un premier temps à l'accuser davantage.

A la fin du premier Dialogue, il est décidé que *Le Français* lira les livres de *Jean-Jacques* et que *Rousseau* rencontrera l'homme *Jean-Jacques*. Le deuxième Dialogue porte sur le compte-rendu de cette visite et le troisième Dialogue sur les lectures faites par *Le Français*, qui finalement change d'avis sur *Jean-Jacques*[19]. *Rousseau* et *Le Français* s'accordent alors pour identifier l'homme à l'auteur, tous deux louables.

Rousseau met en œuvre un procédé littéraire qui par un retournement et un dédoublement lui permet d'assumer son nom d'auteur lui venant de l'Autre, un public mal intentionné, persécuteur, qui le lui a dérobé. En reprenant le nom que le public lui a ôté, Rousseau assume une identité d'auteur, pas seulement dans la fiction mais aussi dans le délire, car il se fait l'auteur d'un texte qui prouve l'existence « d'Auteurs » d'un complot « médité de longue main[20] », complot visant à faire passer Rousseau pour ce qu'il n'est pas (criminel, imposteur, monstre), complot au départ limité à quelques Messieurs (Diderot, Hume, d'Alembert) mais qui est vite devenu une conspiration universelle, au point que quiconque dans la rue peut en être l'exécutant. Son nom d'auteur d'écrits est le nom que les « Auteurs » (du complot) lui ôtent. Il lui faut passer par ce détour de la persécution pour assumer son nom d'auteur. C'est la réalité de ces « Auteurs » – réalité venant donc de l'Autre – qui donne à Rousseau l'appui rhétorique et la matière à l'argumentation selon laquelle l'homme qu'il est s'accorde avec l'auteur des écrits qu'il signe. Par la démonstration de la persécution exercée par les « Auteurs » du complot, Rousseau prouve qu'il est l'homme auteur des œuvres signées de son nom.

---

18. M. Foucault, *Introduction*, *op. cit.* p. XII.
19. Car il réalise que les persécuteurs de *Jean-Jacques* ont des raisons d'être offensés par ses écrits, dans la mesure où il énonce des vérités qui ne peuvent que déplaire ; il s'ensuit que les persécuteurs de *Jean-Jacques* ne sont pas désintéressés dans leurs attaques, ou bien sont hypocrites en le ménageant. Si *Jean-Jacques* est le criminel qu'ils dépeignent, pourquoi le laissent-ils en liberté ?
20. Rousseau, *Œuvres complètes*, tome I, p. 942 *sq.*

Le délire affleure à chaque page de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. D'abord en ceci qu'y sont accumulées les interprétations délirantes d'où s'origine l'idée de complot : des libraires défigurent ses textes dans des contrefaçons et on lui attribue à tort des livres[21] ; si Choiseul décide d'envahir la Corse c'est intentionnellement une action dirigée contre lui ; on a volé une partie de sa correspondance datant de 1757, date de l'attentat de Damiens contre Louis XV, afin de l'impliquer dans ce crime... Mais l'écrit n'a pas qu'une fonction de plaidoyer interne, qui trouverait sa justification dans la seule écriture de la fiction. Il a aussi une fonction provocatrice d'obliger ses persécuteurs à se démasquer, car c'est l'une des choses dont Rousseau se plaint le plus, d'être entouré de ténèbres, que ses persécuteurs agissent dans l'ombre, effaçant au fur et à mesure les traces qui pourraient les confondre, même si lui sait de qui il s'agit[22]. En ce sens aussi l'écriture de *Rousseau juge de Jean-Jacques* participe du délire ; celui-ci donne à Rousseau la force de prendre la plume pour écrire *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Mais une fois l'œuvre finie, la question se pose à nouveau : comment et par qui les preuves avancées seront-elles acceptées, et comment Rousseau démasquera-t-il ses persécuteurs si le public est infiltré de ces mêmes persécuteurs ? A qui Rousseau peut-il s'adresser s'il ne veut pas que sa dénonciation de la persécution tombe sous le coup de la persécution ?

A ses yeux, il ne reste plus que la Providence, et il entreprend, dans un état de grande confusion, de déposer son manuscrit sur l'autel de Notre Dame. L' échec de cette tentative ainsi que de celle d'un billet circulaire distribué aux passants, et de celle de remettre le manuscrit entre les mains de Condillac et puis d'un Anglais[23], pousse Rousseau à se résigner à ce que ce manuscrit puisse ne pas réhabiliter sa mémoire après sa mort et tombe entre les mains de ses persécuteurs qui le défigureront à jamais.

Il est très surprenant de découvrir que le délire, qui suscite et traverse le texte de part en part, est en même temps facteur d'une énon-

21. Théodore Dufour, *Recherches bibliographiques sur J.-J. Rousseau*, Burt Franklin, New York, 1971, p. 253 a établi qu'on avait faussement attribué à Rousseau 5 ouvrages, beaucoup moins que ce que Rousseau croyait.
22. Rousseau, *ibid.* p. 942 *sq.*
23. Brooke Boothby, qui effectivement en 1780 à Londres, édita très scrupuleusement, le manuscrit du premier Dialogue.

ciation qui effectue la division du sujet. Le trait en jaillit avec fulgurance dans ce passage où *Rousseau* parle de *Jean-Jacques* :

> Enfin malgré la résolution qu'il [*Jean-Jacques*] avait prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcèlements sans relâche que la crainte qu'il écrivit lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuait incessamment de nouveaux livres, et la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, et lui faisant sentir qu'il ne gagnait rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort et s'occupant derechef malgré lui de sa destinée et de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espèce de jugement d'eux et de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens[24].

Dans ce Dialogue, écrit, *Rousseau* parle de *Jean-Jacques* ayant écrit un Dialogue assez semblable à celui qui résultera de l'écriture de celui dans lequel il se trouve. Ce Dialogue anticipe sur un Dialogue futur qui correspondra à celui à la fois présent et déjà écrit. *Jean-Jacques* publiera un Dialogue qui aura été celui de *Rousseau*. L'écart temporel propre au futur antérieur rend compte de l'auto-implication divisée de Rousseau dans le texte qu'il écrit.

Les gammes énonciatives de l'écrivain ont été, dans le roman moderne – par exemple chez Marguerite Duras, Paul Auster, Jacques Roubaud... – largement exploitées. Nous devons saluer le texte précurseur de Rousseau. Pour reprendre, en un autre sens, la terminologie de Foucault, je dirai que c'est dans l'alliage barbare entre œuvre et folie que se manifeste le pli du parlé. Comme le note Starobinski, cela rend difficile de discerner la maladie et la réaction contre la maladie :

> Les passages les plus délirants des *Dialogues* et des *Rêveries* peuvent être considérés tour à tour comme la marque même du mal et comme un mécanisme de défense en vue d'exorciser la peur[25].

L'enlacement de la fiction

Il ne faudrait cependant pas croire que l'émergence ponctuelle de ce pli du parlé dans l'alliage œuvre-folie soit isolée. Elle concerne un rapport de Rousseau à l'écriture, spécialement à partir des *Confessions*, qui met en œuvre un « enlacement » de soi comme autre.

---

24. Rousseau, *Dialogues, ibid.* p. 836. *Cf.* aussi p. 794.
25. J. Starobinski, *op. cit.*, p. 241.

Pourquoi les *Confessions*[26] ? Parce que c'est à partir des *Confessions* que l'écriture verse dans le délire et le délire dans l'écriture. Au moment où un délire se déclenche en corrélation avec une publication, celle de l'*Émile*, le projet d'une autre publication, *Les Confessions*, s'incorpore à un plaidoyer délirant. En 1761, à l'occasion d'un retard à la publication de *Émile*, Rousseau (qui dans certains textes postérieurs à 1761 datera lui-même le début du complot à cette date[27]) a la conviction que ce retard est dû à l'influence des jésuites qui veulent s'emparer de ses écrits pour les défigurer en publiant sous son nom leurs propres idées[28]. Peu après la publication il accuse un Genevois de l'avoir plagié[29].

Si le délire est en prise avec une publication, celle de *Émile*, c'est aussi en prise avec une publication, celle des *Confessions* puis des *Dialogues* puis des *Rêveries*, que ce délire va lui-même prendre corps et évoluer. Il trouvera son accomplissement dans l'écriture, tantôt dans le sens de l'apaisement, tantôt dans le sens de l'exagération de la persécution (dans la mesure où ses écrits qui ont une visée d'innocentement peuvent toujours être utilisés contre lui).

Un projet de *Mémoires* se dessine chez Rousseau vers 1757, année, notons-le, à laquelle il lui arrive parfois aussi de faire remonter le « complot[30] ». Ce projet est sollicité et encouragé avec insistance par les éditeurs de Rousseau. Au début il est conçu comme *Préface* à une édition de ses œuvres complètes (comme si elles étaient achevées). Par la suite le projet évolue et la transformation décisive du projet de *Mémoires* en *Confessions* date de 1761-1762, l'année de la crise dont nous venons de parler. Il veut dès lors instruire ses semblables en leur donnant à lire son exemple princeps (« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur ») en même temps qu'il prouvera son innocence foncière, face aux calomnies

26. Rousseau, *Œuvres complètes*, La Pléiade, tome 1, *op. cit.*
27. *Cf.* notamment : *Confessions* p. 589 ; *Dialogues* p. 662 ; *Rêveries* p. 995, *Œuvres complètes*, tome I, *op. cit.*
28. *Confessions*, *op. cit.*, p. 566.
29. *Ibid.* p. 575.
30. Par exemple dans une note rajoutée en juillet 1776, *Œuvres complètes*, *op. cit.* tome 1, p. 714. En 1757 Rousseau s'éprend de Mme d'Houdetot à l'Ermitage, il perçoit des médisances de la part de Diderot et Grimm. En décembre il reçoit son congé de Mme d'Épinay, quitte l'Ermitage et s'installe à Montmorency avec Thérèse.

dont il est l'objet, par l'aveu du bien et du mal avec la même franchise. D'emblée ses *Confessions* se placent du point de vue du Jugement dernier :

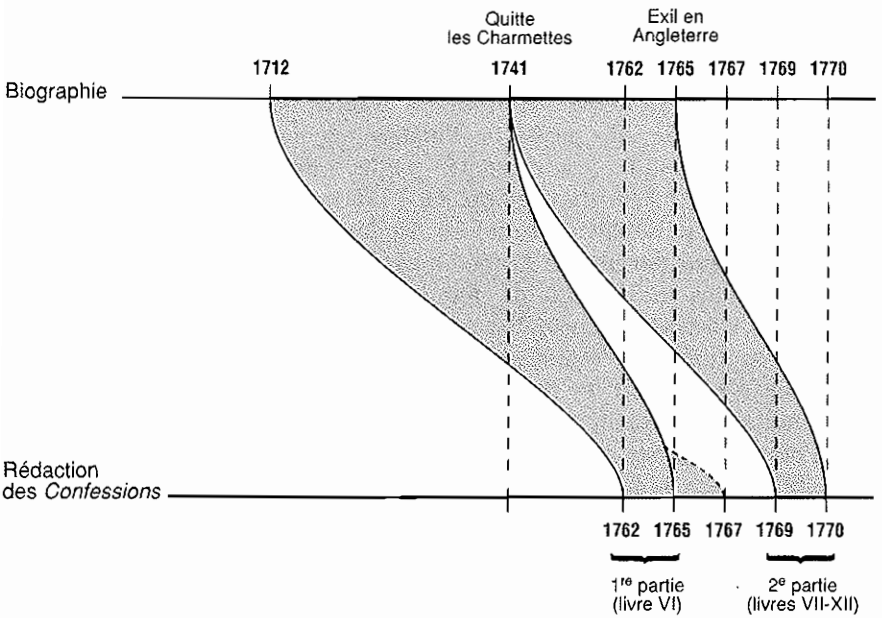
> Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge.

Rousseau tente de se voir tel que Dieu le verrait. Les derniers scrupules de Rousseau à écrire les *Confessions* (parce qu'elles l'obligent à impliquer d'autres personnes que lui) sont levés quand paraît, anonymement, en 1764, le violent libelle de Voltaire *Sentiment des citoyens*, qui dénonce l'abandon par Rousseau de ses enfants. Vers la fin de 1765, Rousseau interrompt la rédaction des *Confessions* car elle devient trop persécutive pour lui (elle est source de complot de la part de Hume en automne 1766) ; il la reprend en octobre 1769 pour arrêter définitivement en 1770.

La représentation graphique de la corrélation entre les dates des événements relatés dans les *Confessions* et les dates de rédaction de celles-ci révèle une figure de « l'enlacement » propre à Rousseau[31]. Il y a une sorte de transmutation de sa vie en fiction littéraire : « Ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades » écrit Rousseau[32]. Sa vie passée devient un livre écrit au présent, en même temps qu'il en tourne les pages comme si elles étaient déjà écrites. Le présent croise et double le souvenir, il fait une sorte de boucle, d'enlacement, comme une voiture qui à la fois en croiserait une autre et la doublerait. « En me livrant, écrit Rousseau, à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai *doublement* l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit[33] ». Ce trait donne une fois de plus au style de Rousseau son caractère moderne. Il ne se contente pas d'être (auto)biographique, il nous propose une réflexion sur la graphie de ce bio, sur l'adéquation de la méthode de récit au monde que le récit nous invite à considérer, comme le dit et le met en acte Jacques Roubaud[34], dans *La boucle*, jusqu'au point d'ailleurs de faire apparaître une inadéquation irréductible.

---

31. J. Starobinski parle de la « fusion et confusion de l'existence et de l'idée » : « On se trouve ainsi conduit à analyser la création littéraire de Jean-Jacques comme si elle représentait une action imaginaire, et son comportement comme s'il constituait une fiction vécue », *op. cit.* p. 9.
32. J.-J. Rousseau, *œuvres complètes*, *op. cit.* tome I, p. 1165.
33. *Ibid.* p. 1154
34. Jacques Roubaud, *La boucle*, Paris, Seuil, 1993, p. 322.



L'étude comparative des dates des faits remémorés et du temps des impressions où il les décrit, donne une portée structurale au mot « doublement » employé par Rousseau, mot qui est également à entendre en son double sens. D'abord il y a une corrélation entre la disposition d'esprit du moment où Rousseau écrit et celui qu'il décrit, le passé rattrape le présent dans une énonciation qui les rassemble[35]. En outre on peut saisir, dans la correspondance des dates, un renversement entre la fiction de l'écriture et les événements qu'elle est censée relater, renversement qui surgit, à nouveau, dans un moment d'interruption.

La deuxième partie des *Confessions*, commencée en 1769 – sur un ton très différent de celui de la première, ce que Rousseau fait lui-même,

35. Par exemple en 1765 il interrompt le récit de la première partie des *Confessions* à l'année 1741. Or en 1765 Rousseau quitte l'asile qu'il a trouvé en Suisse, sous l'effet conjugué d'hostilités à son endroit et de sentiments de persécution, pour finir par se rendre en Angleterre, et en 1741 (fin du Livre VI) il se sent aussi contraint de quitter les Charmettes et sa « Maman », en proie à une « noire mélancolie ».

remarquer au lecteur[36] – concerne les événements compris entre 1741 et 1765, soit notamment l'éclosion du délire et le début de la rédaction des *Confessions*. La deuxième partie de la rédaction effective des *Confessions* couvre donc une partie de l'histoire de la rédaction des *Confessions*. Or quand s'interrompt cette deuxième tentative de « confessions » ? Elle s'interrompt en 1770 sur les événements de 1765 qui précédent le départ (la fuite) en Angleterre. Dans le deuxième *Dialogue*, *Rousseau* parlant au *Français* explique le pourquoi de cet arrêt : « Il [rappelons qu'il s'agit de *Jean-Jacques*] a dignement exécuté ce projet [les *Confessions*] jusqu'au temps des malheurs de sa vie ; dès lors il s'est vu forcé d'y renoncer[37] ». Mais est-ce seulement parce qu'il s'agissait d'écrire sur les malheurs de sa vie que Rousseau a renoncé ? Ces malheurs l'avaient déjà stimulé à écrire et avaient déjà largement fait l'objet de récits. Notre petit schéma suggère une interprétation un peu différente : à savoir que Rousseau n'interrompt pas le récit de sa vie quand ses malheurs commencent, mais quand ils cessent d'être transmutés dans l'écriture. En 1770 il arrête le récit de sa vie en 1765. Or 1765 est l'année où Rousseau cesse une première fois d'écrire ses *Confessions* (à peu près, car il en recopie des parties ou fait des retouches jusqu'en 1767). Rousseau interrompt (d'une façon qui deviendra définitive) le récit de sa vie là où s'interrompt (une première fois, pour deux ans) le récit de sa vie, comme si à ce moment, littéralement, le texte de sa vie se dérobait. Le récit de sa vie s'arrête là où la vie cesse d'être récit de la vie.

---

36. « Il [le lecteur] ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur. Au reste cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près elle ne peut que lui être inférieure en tout [...] Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affaiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristants et déchirants.[...] Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles, environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger », *op. cit.* tome I, p. 279.
37. Rousseau, *Œuvres complètes*, tome I, *op. cit.*, p. 859.

La commémoration d'un oubli

Examinons maintenant la particularité de la façon dont, chez Rousseau, le récit se constitue comme lieu de rencontre dont lui-même fait état.

Tout d'abord il est notable que l'imagination joue un rôle prévalent. L'imagination est une activité subjective à laquelle Rousseau est porté spontanément, dont il constate très tôt chez lui l'existence privilégiée, et en même temps qu'il cultive, à la fois pour servir de modèle aux autres et comme une sorte d'art de vivre personnel dans ce qu'il appelle ses rêveries. Quand par exemple vient pour Émile la question de la rencontre avec l'autre sexe, Rousseau se lance dans l'éloge de l'objet d'amour imaginaire comme préalable à une rencontre avec une jeune fille en chair[38]. En ce qui le concerne Rousseau ne cesse de proclamer que

> ses fictions lui deviennent plus douces que les réalités mêmes ; elles [...] font que désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose [...et qu'il] est plus heureux et plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le serait par celle des biens plus réels si l'on veut mais moins désirables qui existent réellement[39].

Ces fictions ont aussi pour fonction d'écarter les tourments du complot dont il est l'objet.

L'objet de ses rêveries n'est pas un fantasme articulé par une scène, une phrase, mais la promotion d'un « monde idéal[40] », « l'éther », « l'empyrée[41] » dont les habitants – que Rousseau appelle les enfants de ses fantaisies – tout autant idéaux, ont pour rôle essentiel d'entretenir Rousseau dans l'amour de soi « originel[42] » (qu'il distingue de l'amour propre où entre en jeu la rivalité[43]). Exceptionnellement Rousseau identifie ce moi à un personnage nommable. Quand une fois il se laisse aller

---

38. J.-J. Rousseau, *Émile, Œuvres complètes,* tome IV, *op. cit,* p. 656.
39. *Ibid.*, tome I, *op. cit.*, p. 857-858.
40. *Ibid.* p. 668.
41. *Ibid.* p. 814-815.
42. « La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi ; passion primitive, innée, antérieure à toute autre et dont toutes les autres ne sont en un sens que des modifications [...] L'amour de soi-même est toujours bon et toujours conforme à l'ordre », *Émile,* p. 491.
43. Rousseau, *Œuvres complètes,* tome I, *op. cit.*, p. 669.

à rêver être un autre Christophe Colomb, c'est pour immédiatement dénoncer l'orgueil de cette rêverie[44].

« Comment puis-je savoir si le sentiment du moi est quelque chose hors de ces mêmes sensations et s'il peut être indépendant d'elles ? » demande le vicaire dans *Profession de foi du Vicaire savoyard*[45]. La réponse vient dans les *Rêveries* : ce moi est une formation de surface qui s'effleure, intermédiaire entre le dedans (du moi) et le dehors (d'où viennent les sensations). Pour arriver au sentiment d'existence de ce moi, certaines conditions physiques, de rythme, de mouvement – qui font songer à une berceuse –, doivent être remplies : « Il n'y faut ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalle[46] », un mouvement que Rousseau trouve en laissant dériver sa barque au gré de l'eau d'un lac ou d'une rivière, ou assis au bord d'un ruisseau. Dans ses ébauches des *Rêveries* Rousseau écrit : Le

> mouvement continu que j'aperçois m'avertit que j'existe car il est certain que la seule affection que j'éprouve alors est la faible sensation d'un bruit léger, égal et monotone. De quoi donc est-ce que je jouis : de moi...[47]

Mémoire et imagination se conjoignent[48]. Cette conjonction s'accroche à la jouissance de ce moi en forme de surface effleurée d'un mouvement uniforme :

> ... Quand de légères et douces idées sans agiter le fond de l'âme ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez, dit le promeneur solitaire, pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux[49].

Écrire[50] entretient et fixe ce type particulier de souvenir de soi qui supporte « le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affec-

---

44. J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes,* p. 1071.
45. *Id., Émile, op. cit.* p. 571.
46. *Id., Œuvres complètes,* tome I, *op. cit.* p. 1047.
47. *Ibid.,* p. 1166.
48. « Je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs », *Confessions, op. cit.* p. 114.
49. *Ibid.* p. 1048.
50. Depuis qu'il y a été « jeté » (p. 828) en 1749 par l'illumination reçue sur le chemin du château où était emprisonné Diderot, en lisant l'annonce du concours organisé par l'Académie de Dijon *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.*

tion[51] », soit – de façon assez paradoxale – un sentiment d' ex-sistence qui se révèle comme présence immédiate de souvenir de soi, un soi de surface qui double le moi, à distance des passions qui l'agitent. Rousseau « fixe » ses rêveries par l'écriture :

> Leur lecture, dit-il, me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi pour moi le temps passé *doublera* [souligné par nous] pour ainsi dire mon existence[52].

A parcourir les milliers de pages de manuscrits recopiés d'une belle écriture soignée, nous voyons qu'écrire chez Rousseau participe aussi de la calligraphie. A ce titre écrire peut être mis en série avec ces autres activités – herboriser, se promener, copier de la musique[53] – qui concourent à l'avènement d'une existence mémorisée plus riche que les sensations.

Rappel d'un souvenir de soi, double (à la fois doublement et doublure) de l'existence, imagination, écriture, s'enlacent de façon très étroite. S'enlacent autour de quoi ? D'un trou de mémoire. En témoigne de façon exemplaire un épisode que Rousseau relate dans la deuxième *Rêverie*, épisode dont on s'est demandé s'il n'avait pas été décisif dans la « résignation[54] » dont Rousseau fit preuve à la fin de sa vie. Renversé par un gros chien danois, le soir, lors d'une promenade à Ménilmontant, Rousseau perd connaissance et à son réveil ne se souvient de rien :

> Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus[55].

Voici donc un souvenir élu entre tous, objet privilégié de rêveries, et qui consiste à se souvenir d'un moment où il a oublié tout souvenir y compris celui de son identité. C'est une forme de souvenir distincte de *l'ana-mnésis* (souvenir en arrière par une sorte d'inférence) d'Aristote[56],

51. Rousseau, *Ibid.*, tome I, p. 1047.
52. *Ibid.* p. 1001.
53. Rousseau a rapproché ces activités dans les *Dialogues, op. cit.*, p. 793.
54. Rousseau, *Ibid.*, tome I, p. 996.
55. *Ibid.* p. 1005.
56. Aristote, *On memory and recollection,* Loeb classical Library, London, vol VIII, 1975.

et de *l'Erinnerung* (faire entrer à l'intérieur) freudienne, la remémoration, qui consiste à retrouver les chaînons manquants des associations à partir d'une formation de symptôme. Chez Rousseau le souvenir ne s'inscrit pas tant dans la remémoration au sens freudien que dans une sorte d'activité de commémoration par l'écriture. Au moyen de celle-ci il accède, avons-nous vu, à une forme d'ex-sistence, double du moi et oubli de soi à la fois. L'écriture de la rêverie sur son oubli d'identité, devient le support d'un plaisir à se souvenir de rien, de rien d'autre que d'un pur présent sans souvenir. Arriver à s'oublier assez pour se souvenir de soi, à faire de son soi un objet de souvenir entièrement présent, tel semble être le vœu paradoxal de Rousseau au bord du ruisseau.

L'écriture du sou-venir, littéralement sub-vient, vient au secours, de l'oubli, littéralement l'oblitéré[57], l'écrit effacé. Rousseau veut boire l'eau d'oubli[58], ne serait-ce que celle d'un ruisseau, et il veut aussi se faire oublier, de lui et des autres[59]. Pourquoi ? Autour de quoi tourne cet oubli ?

Dans la 9e *Rêverie*[60], Rousseau raconte en détails un très curieux épisode dont il se rappelle avec la plus grande satisfaction et où il a instauré une relation de complicité avec un oublieur, c'est-à-dire un marchand d'oublies (de *oblatus*, offert ; originellement nom des hosties, des offrandes puis de pâtisseries cylindriques) pour faire croire à un groupe de petites filles, conduites par une religieuse, que le sort leur était favorable dans le tirage des lots d'oublies[61]. Il revint par la suite plusieurs fois sur les lieux de la scène espérant revoir les petites filles... Or cet épisode déjà éclairant sur la relation de Rousseau aux enfants et à la Providence, est raconté juste après qu'il ait évoqué le sort de ses propres enfants placés aux Enfants trouvés, trouvés par d'autres et mis aux oubliettes de leur histoire.

L'oubli est aussi une donnée présente dès sa naissance dans la relation avec son père. Ayant coûté la vie à sa mère – c'est son expression –

57. « Oubli » et « oblitéré » ont la même étymologie ; ils viennent de *oblivio*, qui a le sens ancien de : effacer l'écriture.
58. *Cf. Émile, op. cit.*, p. 912.
59. « Il me semble que sous les ombrages d'une forêt je suis oublié... » 7e Rêverie, *op. cit.*, p. 1070.
60. *Ibid.*, tome I, p. 1090 *sq.*
61. Ce n'est peut-être pas un hasard si Rousseau écrivait au dos de cartes à jouer des fragments de ses rêveries.

Jean-Jacques fut élevé par son père dans le souvenir permanent de celle-ci :

> Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte ; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée [...]. Ah ! disait-il en gémissant ; rends-la moi, console-moi d'elle ; remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils[62] ?

En croyant trouver un substitut à sa femme morte, le père de Rousseau n'en finissait pas de ne pas faire de deuil. Jean-Jacques avait le sentiment que son existence même était le souvenir vivant de sa mère pour son père, souvenir qui le faisait être aimé comme substitut de cette mère. En cherchant dans son œuvre, par son écriture, un souvenir de l'oubli, un subvenir de l'oblitéré, Jean-Jacques Rousseau cherche à se faire oublier du discours paternel. L'oubliance est tentative de sortir – appelons ça d'un néologisme une *démémoration*, l'inverse de la remémoration – de sortir du deuil interminable de son père, deuil dont son existence à lui devenait la commémoration. Dans la forme particulière d'oubli de soi qu'il recherche, Rousseau recherche une existence qui ne commémore plus le deuil paternel, qui en commémore l'oubli, qui le démémore. Il se résignera, persécution aidant, à ne la trouver qu'après la mort. Même si déjà en écrivant ses *Confessions*, il anticipe sa mort (« J'écris la vie d'un homme qui n'est plus[63] »), c'est dans les *Rêveries* qu'il accepte pleinement et se résigne à ce que sa mémoire, définitivement versée au compte de l'Autre, ne soit rétablie, ou pas, qu'après sa mort[64].

La démémoration consiste à suppléer par l'écriture du souvenir commémoré d'un oubli, réalisant comme un trou dans l'imaginaire, à suppléer à une faille dans la remémoration (laquelle implique l'après-coup). Démémorer serait – pour reprendre une phrase de Freud – une sorte de suppléance à « remémorer quelque chose qui n'a jamais pu être oublié parce qu'à aucun moment ce ne fut noté[65] ». Ecrire se fait support d'une démémoration car démémorer révèle l'oblitéré, constituant de l'écrit. Ecrire sur le sable, sur le verre, sur l'eau témoignent de l'expé-

62. J.-J. Rousseau, *Confessions*, *op. cit.* p. 7.
63. *Ibid.*, tome I, p. 1159
64. *Ibid.* p. 976, 1153.
65. S. Freud, « Remémorer, répéter et perlaborer », traduction *La Transa*, Bulletin n° 7, 1985.

rience subjective de ce que Lacan appelle le « bouquet du trait premier et de ce qui l'efface » ou « ruissellement[66] ».

Avec l'écriture des *Rêveries*, où il déclare ne plus se préoccuper de leur transmission, Rousseau semble avoir atteint un certain équilibre. En y mettant fin, la mort ne nous a pas laissé savoir si l'apaisement aurait duré, car écrire a pu, en effet, déstabiliser Rousseau. « C'est dans l'écriture qu'il vit et c'est en elle qu'il est défiguré[67] ». En étant « tissées d'interlocution[68] » ses œuvres appellent une circulation en d'autres mains[69], ce qui les soumet aux aléas de la transmission[70] et du contrat social, où elles peuvent dès lors, dans l'esprit de Rousseau, armer le bras de ses persécuteurs. D'où la boucle : de la folie à écrire.

66. J. Lacan, « Lituraterre », *Littérature*, 1971.
67. Alain Grosrichard, « Gravité de Rousseau », *Cahiers pour l'analyse*, n° 8.
68. Colette Soler, « Rousseau le symbole », *Ornicar ?*, n° 48, 1989, Navarin.
69. On peut noter la diversité des « publics » convoqués par Rousseau : destinataires de lettres, auditeurs choisis de lectures, lecteurs des ouvrages imprimés, éditeurs, amis, protecteurs, intermédiaires divers, des passants, la Providence...
70. « Son acte, sa parole, dès l'instant où ils lui échappent, il les voit qui tombent au pouvoir des ennemis et qui deviennent des *moyens* entre leurs mains, des armes dirigées contre lui. Sitôt la page écrite, Jean-Jacques est persuadé qu'elle sera interceptée, altérée, remaniée à son insu, publiée dans une version mutilée, ou bien simplement détruite. » J. Starobinski, *op. cit.*, p. 266.

Le fléau des farfadets

A propos d'Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym[1]

Jean Lechner

UN BREF RAPPEL des faits : en 1821 fut édité à compte d'auteur un livre en trois tomes et 1 366 pages, étrangement intitulé : *Les farfadets*, ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*. Il était dédié à tous les « Empereurs, Rois, Princes, Souverains des quatre parties du monde ».

Son auteur, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, y décrivait comment il était pourchassé depuis l'âge de trente-deux ans par une mystérieuse secte d'émissaires du diable, les farfadets. Pour s'en défendre, il eut successivement recours à la religion, la science et la magie. Au cours de la rédaction de son ouvrage, il approfondit ses connaissances sur la « science farfadéenne », et découvrit les « remèdes antifarfadéens » qui devaient lui permettre, ainsi qu'au monde entier, de vaincre ses persécuteurs.

Dès sa sortie, le livre de Berbiguier fut considéré comme « l'œuvre d'un aliéné ».

Cet unique mais imposant ouvrage à caractère autobiographique est remarquable sur plusieurs plans dont le premier est lié au fait qu'il l'a écrit à l'âge de cinquante-sept ans : ainsi s'agit-il concrètement d'un bilan de vingt-cinq années de délire, composé de notes écrites pendant trois ans au jour le jour, sans enchaînement précis, le passage d'un chapitre à l'autre s'effectuant hors le temps, par association libre pour-

1. Une présentation a déjà été faite du livre de Berbiguier dans un numéro précédent. *Les Farfadets* ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Paris, 1821. Réédition Jérôme Millon, Grenoble, 1990. *Cf.* note de lecture de G. Zimra, *Revue du Littoral*, n° 37, avril 1993, p. 153. *Cf.* également J. Lechner : « A. V. C. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym – Étude biographique, psychiatrique et historique – Hypothèses d'approche psychanalytique », Mémoire pour le CES de psychiatrie, Strasbourg, 1984.

rait-on dire, l'auteur ayant toutefois veillé à la clarté et la cohérence interne de chacun de ces 265 chapitres[2].

Et vingt-cinq années plus tard, le poète Jules de la Madelène le rencontre et témoigne que si l'homme avait vieilli sur le plan physique – « c'était un vieillard très sale, cassé, le dos voûté, le cou dévié, la tête branlante, inclinée de côté[3] » –, son comportement et ses idées n'ont pas changé ; le délire semblait avoir trouvé à la suite du livre une stabilisation, sans pacification pour autant.

Une époque charnière

Une autre caractéristique remarquable de cet écrit, et qui va influer sur le délire lui-même, tient au fait qu'il se situe à une époque charnière de l'histoire et de la pensée : les persécutions commencent en 1796, la Révolution vient alors de gagner le comtat Venaissin où réside l'auteur, et son souffle atteint diversement les courants de pensée.

Il n'y a que soixante-cinq ans qu'a été rendu en France le dernier arrêt pour crime de sorcellerie... à Aix-en-Provence. La religion peine encore pour se dépêtrer de la démonologie d'origine moyenâgeuse. Berbiguier subira deux exorcismes[4].

La science vient de passer de l'ère cartésienne à l'ère newtonienne et le courant philosophique matérialiste a débarrassé la biologie comme la psychologie d'une grande partie de la métaphysique qui les plaçait au-delà de la compréhension. Avec l'esprit des Lumières une branche de la médecine s'individualise, la psychiatrie est alors fondée en France par Pinel. Berbiguier se rendra à deux reprises en consultation chez lui.

La croyance en la magie reste cependant bien ancrée encore au niveau populaire : c'est assurément ce qui fait le succès de « La découverte du magnétisme animal » de Messmer (1779), à mi-chemin entre

2. En restituant une chronologie dans le livre, il apparaît qu'il est construit très exactement sur le modèle du Nouveau Testament en ne se rapportant qu'à trois périodes de sa vie : sa naissance dans des conditions difficiles, un épisode de sa deuxième enfance où il s'évade de chez ses parents comme Jésus l'avait fait pour aller enseigner au temple, et une troisième époque qui débute à 32 ans où commencent les persécutions, peu de temps avant l'âge de la mort du Christ.

3. *In* Lettre de Jules de la Madelène à Champfleury, Chamfleury, *Les Excentriques*, Paris, 1856.

4. Selon ses dires, car on n'en retrouve aucune trace dans les évêchés concernés.

science et magie, que Pinel combat à partir de 1784, et dont la méthode préfigure pourtant celle de l'hypnose. Le Dr Nicolas utilise cette technique avec sa baguette métallique pour tenter de soulager Berbiguier à Avignon[5]. Berbiguier tire de cette théorie une partie de sa « science farfadéenne », notamment ce qui est révélé dans les différents chapitres qu'il consacre à l'influence des planètes sur les hommes. Grâce à cette « science » il élabore l'un de ses « remèdes anti-farfadéens » : le « baquet révélateur » qui évoque celui de Messmer.

Le livre

Berbiguier ne se met à l'écriture qu'en 1818, vingt-deux ans après le début des persécutions, alors que, pétri des idées du début du siècle précédent, il est venu habiter Paris, dans un monde sans doute trop moderne pour lui. Il loge rue Mazarine, « en plein cœur du Quartier Latin, empire des étudiants », écrira Maurice Garçon, l'un de ses biographes[6]. Il devient l'une des célébrités du Quartier et le jouet aussi de multiples plaisanteries : les farfadets s'empressent autour de lui et, pour la première fois, lui écrivent[7]. Il détient enfin, avec ces écrits, des preuves évidemment réelles, palpables par d'autres que lui.

A ce moment-là, il pressent la suprématie de l'écrit sur le dire et ces écrits le déterminent à l'écriture. Ce sont ces écrits, aussi, qui le projettent dans les Écritures. Il abandonne alors la fuite pour choisir la lutte :

> Jésus-Christ fut envoyé sur la terre par Dieu le père, afin de laver le genre humain de ses péchés ; j'ai lieu de croire que je suis destiné à détruire les ennemis du Très-Haut,

annonce-t-il dans son épigraphe.

---

5. *Cf. Les farfadets, op. cit.*, tome I, chap. XV intitulé : « Effets des conseils et de la baguette magique de M. Nicolas ».
6. Maurice Garçon, « Berbiguier défenseur de l'ordre des farfadets dévastateurs », *in Les nouvelles littéraires*, 29 juillet 1939.
7. Les lettres qu'il reproduit dans ses « pièces justificatives » à la fin de son ouvrage sont d'un style bien différent du sien et recèlent même quelques contrepèteries tout à fait « carabines ». Je fais ici l'hypothèse qu'il s'agit d'interlocuteurs réels et non « fictifs » contrairement à ce qu'avance G. Zimra qui en déduit que Berbiguier « occupe la place d'être à la fois l'émetteur et le récepteur, l'expéditeur et le destinataire de sa correspondance » (*Revue du Littoral*, n° 37, p. 158).

Un dernier point remarquable, le considérable impact de ce livre pourtant publié à compte d'auteur : en 1835, l'une des premières biographies (de son vivant) débute ainsi :

> Tout le monde a pu voir, aux étalages des bouquinistes, trois énormes volumes, ayant pour titre : *Les farfadets*[8]

Depuis, on dénombre une quarantaine de notices biographiques et écrits littéraires sur l'auteur (de R. Queneau[9] à M. Mauron, en passant par Th. Gautier) et près d'une trentaine d'études psychiatriques[10]. A cette liste, il faut ajouter un « ballet fantastique en trois actes », intitulé « Les farfadets », qui fut présenté en 1841 (toujours de son vivant) au théâtre de la Porte Saint-Martin, et une pièce de Frédéric Révérend, « L'homme aux farfadets », en 1986 aux Bouffes du Nord[11].

---

8. *Les fous célèbres*, anonyme, Paris, Renault, 1835.
9. Concernant R. Queneau et sa référence à Berbiguier, *cf.* ici-même Dominique de Liège, « On n'est jamais assez bon avec Queneau », p. 29.
10. On y trouve des diagnostics d'apparence bizarre tels que « Panophobie somnolente » posé en 1829 par Pierquin de Gembloux qui, près de cent ans avant Freud, étudie les rapports entre rêve et délire, ou celui de « Théoricien des polythéistes », posé en 1867 par E. Sémérie qui place ainsi le savoir du côté du psychotique. Trois autres diagnostics, plus classiques, dans leur chronologie : « Un halluciné aux particularités remarquables du sens du toucher » (Brierre de Boismont, 1845), « Paranoïaque non halluciné » (J. Vinchon, 1924) et « Un grand délire hallucinatoire » (H. Ey, 1973), montrent la rotation à 360°, en un siècle, du concept d'hallucination. En deçà de cette rotation se dissimule la question de l'hallucination comme cause ou effet du délire, débat que J. Lacan va transcender en énonçant qu'hallucination et délire sont de même structure (*Les structures freudiennes dans les psychoses*, séminaire du 23 novembre 1955).
11. Certains biographes ont avancé que Berbiguier avait retiré son livre du commerce pour le brûler juste après sa publication, ce qui paraît démenti par la notoriété de celui-ci. De plus, en remontant la filière de cette information, on peut repérer qu'elle émane au départ du *Manuel bibliographique des sciences occultes* de Caillet, rédigé en 1912, soit quatre-vingt onze ans plus tard ! Aucun biographe précédent, même parmi les trois auxquels Caillet se réfère, n'en fait état. Enfin, une lettre de l'hôpital de Carpentras (où l'auteur a fini ses jours), adressée au bibliothécaire de cette même ville et datée du 15 janvier 1852, indique que Berbiguier a fait don de son livre à l'hôpital (qui d'ailleurs le trouve « déplacé dans ses archives » et le confie à la bibliothèque). Un certain nombre de déductions s'écroulent dès lors : celle de Caillet qui en avait conclu que Berbiguier avait été pris d'un remords tardif, celle du Dr de Cardenal (Bulletin de la Société du bibliophile de Guyenne, 1er trimestre 1953) pour qui il était guéri (l'écriture aurait ainsi eu fonction de catharsis), celle de G. Zimra (*op. cit.*, p. 159) pour qui le point final de l'écriture de Berbiguier « est la destruction de l'ouvrage », « c'est n'avoir plus de lecteur ».

Caractère

A Carpentras où est né et mort Berbiguier, on retrouve des traces intéressantes. Dans la bibliothèque Inguimbertine de cette ville est conservé l'exemplaire destiné au roi Charles X. Luxueusement relié en maroquin rouge, il porte sur sa tranche arrière l'inscription : « Berbiguier L'Anti-Farfadets » et, à la fin de chaque tome, est collée une étiquette de vélin où s'inscrit en lettres d'or une dernière phrase énigmatique :

> Celui qui effacera mon nom
> n'effacera pas mon caractère.

Ainsi, après l'impression de son *Mémoire*, Berbiguier ne le considère pas achevé et les deux ajouts qu'il effectue concernent son nom. La question du patronyme est en fait déjà présente tout au long du livre, quand il écrit, par exemple, le nom de ses persécuteurs sur des papiers au cours de ses opérations anti-farfadéennes, et qu'il les désigne nommément dans son *Mémoire*. La valeur magique du nom est connue depuis l'Égypte antique (connaître le nom, c'est posséder une puissance sur l'être), on la retrouve dans l'impossibilité à prononcer le tétragramme hébraïque et de nos jours en France, dans le seul acte encore repérable de la sorcellerie[12], le désenvoûtement, qui ne peut s'effectuer que s'il y a connaissance et désignation du nom de l'envoûteur.

Il ne s'agit plus de magie mais de négation de l'arbitraire du patronyme, quand Berbiguier, à son arrivée à Paris, relève que le portier de l'hôtel s'appelle M. Laporte[13], quand il fait d'emblée confiance, lui si pieux, à Étienne Prieur (par ailleurs ancien séminariste), ou encore quand il énonce :

> C'est Griffard qui m'a écrit. Ce nom, qui ne peut appartenir qu'à un homme armé de griffes, est digne vraiment d'être employé par le maître des griffons, que vulgairement on appelle le Diable[14].

12. Jeanne Favret-Saada met bien ce fait en évidence dans *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1981.
13. *Les farfadets, op. cit.*, tome II, p. 268.
14. *Ibid.*, tome III, p. 116.

Quant à son propre patronyme, il en refuse l'extériorité et l'antériorité. Berbiguier se forge un nouveau patronyme, qui ne doit pas être seulement son nom d'auteur.

> Toute mon ambition maintenant est de conserver ce dernier nom qui doit me distinguer des autres Berbiguier de ce monde ; il n'est pas ancien, puisque je dois être le tronc de ma généalogie[15].

Pourquoi doit-il être « distingué des autres Berbiguier » ? Il y répond dès l'introduction :

> J'ai ajouté à mon nom de Berbiguier celui de Terre-Neuve du Thym, parce que je ne veux pas qu'on me confonde avec les autres Berbiguier qui ont plaidé contre mon oncle[16].

Mais il existe aussi une racine plus profonde à cette nécessité qui s'impose à lui : dans son livre, il ne parle que d'un seul frère, de deux ans son cadet et mort à sept ans, le jour même où l'auteur se serait remis d'une longue et étrange maladie. En cherchant dans les archives de Carpentras on découvre qu'en fait Alexis-Vincent-Charles Berbiguier a cinq frères et sœurs, issus de Noël Berbiguier et Marie-Claire Bertrand, sa mère, et cinq demi-frères et sœurs, issus d'un premier lit de son père avec Charlotte Tourrier, et dont l'aîné s'appelle Alexis (Ignace, Dominique) Berbiguier. Ainsi, la loi familiale régissant l'attribution des prénoms (le premier fils doit porter le prénom du chef de famille, lequel était à l'époque Alexis Berbiguier, le père de Noël), produit ici une situation folle en elle-même.

Les deux Alexis Berbiguier ont donc le même père, Noël, mais seul Alexis-Vincent-Charles a pour mère Marie. L'autre Alexis avant même la naissance de l'auteur, devient notaire, l'un des corps de métier où Berbiguier identifie le plus de farfadets.

Pour élaborer un nouveau patronyme, lié à sa mission de lutte contre les farfadets, Berbiguier y compose des éléments aptes à indiquer le destin qui est le sien, comme il l'avait remarqué pour les respectifs destins de Laporte, Prieur et Griffard. Ainsi s'adjoint une « Terre-Neuve », celle qui, grâce à son rôle de rédempteur, sera débarrassée des farfadets, et du « Thym », qu'il n'évoque qu'à deux endroits dans son livre, l'un pour préciser qu'il est

> l'arme de ses victoires et la terreur de ses ennemis[17]

---

15. *Les farfadets*, *op. cit.*, tome II, p. 157.
16. *Ibid.*, tome I, p. xiij.
17. *Ibid.*, tome II, p. 8.

L'autre énonçant :

> Le thym féconde nos brebis et fait couler de leurs mamelles des fleuves d'un lait pur et délicieux [18].

Au cours de ses recherches sur la « science farfadéenne », Berbiguier a découvert que l'allaitement peut être empêché par un maléfice des farfadets ; dans la description de ce méfait farfadéen[19], il utilise des termes (tempérament, argent, mercenaire) qui sont étrangement repris dans les seules lignes qu'il écrit sur sa mère :

> Le tempérament de ma mère ne lui permit pas de me nourrir de son lait ; elle me confia aux soins d'une nourrice qui, pour sa commodité, me laissait dans le lit ou bien me plaçait dans une petite chaise comme le font presque toute les nourrices pour se débarrasser des enfants auxquels elles ne tiennent que pour l'argent qu'on leur paie pour fournir le sein mercenaire [...]. Lorsque ma nourrice n'eût sevré, elle me rendit à ma mère qui fut bien surprise de me voir estropié[20].

Le « Thym », qu'il ajoute à son nom, pourra-t-il ainsi éviter à Berbiguier, privé de la présence de sa mère, d'être estropié[21] ? Les archives de Carpentras nous apprennent par ailleurs que celle-ci est morte un mois après avoir mis au monde son dernier enfant, alors qu'Alexis avait neuf ans.

Mais le nouveau patronyme ne suffira pas.

Rapidement, en effet, Berbiguier ne se contente plus de « Terre-Neuve du Thym » qu'il a ajouté à son nom et il tente de compléter sa propre désignation insuffisamment précise dans ce nouveau patronyme, en se mettant à la recherche de l'élément qui pourrait le représenter totalement, qui lui soit caractéristique, qui soit son signe.

Ainsi, vers 1818, il écrit :

> Je désire que lorsqu'on parlera de moi on dise : Berbiguier et son Coco[22].

---

18. *Les farfadets, op. cit.*, tome I, p.lxxiv.
19. *Ibid.*, tome I, p. 286-287.
20. *Ibid.*, tome I, p. 339.
21. D'autres hypothèses à partir de cette agalaxie (a-« galaxie » ?) sont peut-être possibles : la présence du Saint Mors (Sein Mort ?) a longtemps attiré les foules en la cathédrale de Carpentras. De cette étonnante relique qui, selon la légende, fut forgée avec deux des clous de la Passion, le pape Clément VII affirma solennellement qu'elle chassait les esprits malins du corps humain.
22. *Les farfadets, op. cit.*, tome II, p. 11.

Son écureuil, Coco, doit être son symbole (serait-ce en raison des caractéristiques de l'appendice caudal de cet animal ?)

Plus tard, il se surnomme lui-même le « Fléau des farfadets » comme pour mieux révéler sa mission et sa « continuité » avec Dieu.

Vers la fin de la rédaction de son livre, il fait exécuter une série de lithographies destinées à le représenter dans sa mission : de peur, sans doute, que leur signification ne soit pas assez précise, il ajoute un commentaire pour chacune d'elles.

Quand il fait relier un exemplaire pour le roi Charles X, il y fait encore inscrire sur la tranche arrière un dernier surnom, « l'Anti-farfadets », formule raccourcie en un seul mot de « Fléau des farfadets ».

Mais il s'agit encore d'un mot, d'un signifiant qui ne trouvera pas d'arrêt à sa signification. Berbiguier cherche pour lui, non un signifiant, mais un signe : il lui faut encore réduire le mot pour y trouver le caractère (d'imprimerie) qui soit ce signe sur lequel il puisse fonder la signification de son existence. C'est dans ce sens qu'il semble possible de comprendre la phrase énigmatique ajoutée en lettres d'or sur l'exemplaire destiné à Charles X :

> Celui qui effacera mon nom
> n'effacera pas mon caractère.

Déclenchement

A revenir vingt-cinq ans avant l'impression du livre, on retrouve des indices du déclenchement de la folie. Voici ce que Berbiguier en écrit :

> Après maints refus de ma part, je consentis à regret à ce qu'elle [Jeanneton Lavalette] me fît venir une femme nommée la Mansotte, qui fut celle qui me fit le jeu [du tarot], et qui y ajouta, malgré moi, une cérémonie qui doit avoir été celle qui m'a mis entre les mains des farfadets [...]
> Enfin, voici comment opérèrent ces deux femelles, disciples de Satan [...] Un papier blanc fut placé dans le tamis ; il était plié, et on ne voulut pas me dire ce qu'il contenait [...] A chacun des mouvements du tamis on me faisait différentes questions.
> Voyons d'abord si vous serez heureux. Croyez-vous devenir possesseur d'un héritage ? Aimez-vous l'argent ?[23].

23. *Les farfadets, op. cit.*, tome I, p. 9.

Sans doute la question de « devenir possesseur d'un héritage » a-t-elle effleuré le discours de Berbiguier lors de cette consultation. Quant à « aimer l'argent », c'est ce dont il se défend tout au long de son livre, clamant, bien au contraire, sa probité et son désintéressement.

Le papier blanc placé dans le tamis évoquerait-il l'utilisation qu'il en fera plus tard dans sa propre magie anti-farfadéenne ? Il ne fait pas de doute pour Berbiguier, que c'est son nom qui est inscrit sur ce papier. Et sur chacune des deux sorcières, il ne donne ailleurs dans le livre qu'une seule indication :

– Jeanneton Lavalette est sa servante.

– La Mansotte est « la sœur du nommé Mançot, maçon[24] ».

La Valette-servante, Mançot-maçon, et Berbiguier... qui signifie, en ancien français, berger.

De quel troupeau ?

Cette interrogation sur son patronyme redouble la question, déjà inscrite dans le registre des naissances, des deux Alexis Berbiguier, fils du même père, Noël.

> Faites respecter votre religion sainte et ses nouveaux apôtres qui en propagent les doctrines sacrées : le berger ramènera au bercail la brebis égarée.
>
> Faites persévérer les prêtres de vos autels [...] Qu'ils suivent mon exemple[25].

24. *Les farfadets, op. cit.*, tome I, p. 43.

25. *Ibid.*, Prière à Dieu, tome III, chap. LXXXII : « Péroraison »

Mille et plus lettres en souffrance sur la couche de Jacques Lacan ?

Jean Allouch

« Monsieur, je ne sais à qui j'écris ; mais dans la détresse où je me trouve, qui que vous soyez, c'est à vous que je m'adresse. »

Friedrich Melchior Grimm (cité par[1])

DE LA FOLIE à écrire, en parlerions-nous comme si déjà certains d'entre ceux qui sommes ici n'y étions pas pris pour avoir, en janvier 1980, commis une lettre à Jacques Lacan ? Lors d'un tel colloque, proposé par cette école-ci, lacanienne, qui ne peut donc que se situer aux antipodes du lacanisme[2], passer outre ce fait en le passant sous silence serait *hénaurme*. Il aura fallu, pourtant, qu'on me fasse entendre ce que je viens de dire, tant et si bien que je me trouve ici poser le

1. Dire qui est cité est un problème. Diderot certes, écrivit cette phrase, mais l'envoya, première d'une correspondance, au marquis de Croismare dans une lettre signée Suzanne Simonin. Le marquis avait tenté en vain de libérer la jeune femme du couvent (elle clamait qu'on lui avait de force arraché ses vœux) ; il réagit comme prévu au stratagème inventé par Grimm et Diderot pour le faire sortir de son retranchement normand dont on ne s'expliquait pas la raison. Et l'on riait fort, à Paris, en lisant à haute voix les lettres désespérées et les efforts méritoires du marquis pour venir en aide à celle qui, peu à peu et toujours davantage de par le développement pris par la correspondance, devenait sa protégée. Jusqu'au moment où l'affaire tourna au vinaigre ; c'eût été trop, jugea-t-on, que le marquis renvoyât sa gouvernante pour céder la place à Suzanne Simonin. Mais, comme l'on ne pouvait lui dévoiler l'affaire sans le froisser, l'on décida de faire mourir la Suzanne. Laissons à notre lecteur l'innocent plaisir de découvrir la fin de l'aventure dans le livre de Jean-Philippe Arrou-Vignot *Le discours des absents*, Paris, Gallimard, 1993.

2. Que jamais il ne puisse donner lieu à l'ajout du suffixe « isme » fut un vœu comme tel formulé par Lacan (*L'éthique de la psychanalyse*), que nous trouvons ici proche d'un écrivain contemporain (Nathalie Sarraute, *Isma*).

problème depuis une position non pas initiatrice mais seconde. De là le changement venu frapper l'exposé qui fut annoncé sous le titre « De la lettre au mort », tant il est vrai qu'en notre champ freudien persiste une certaine antinomie entre préparation, organisation, prévision, cadrage préalable d'un propos et sa dimension proprement événementielle, souvent liée à la surprise d'un dire non ruminé, non « pensé ».

Un cauchemar, de cette nuit passée juste avant que je n'intervienne ce matin, est venu encore accuser cette dimension. Conviendrait-il que je vous le rapporte, que je l'analyse avec vous, convaincu que je suis que vous y êtes impliqués ? A tort ou à raison, je ne m'engage (parfois) dans un tel exercice qu'avec le public (choisi) d'un séminaire. Ainsi ne vous dirai-je qu'une des conclusions que je puis tirer de ce cauchemar ; d'une façon certes chiffrée, il m'y était dit quelque chose comme : « Mais alors, si tu leur dis ça, autant ajouter que Lacan s'est suicidé ! ». Je l'ajoute donc, non sans avoir aperçu depuis qu'il était, en effet, bien dans la manière de Lacan d'avoir pris acte de son échec – il croyait alors savoir n'avoir pas d'élève(s) – sous la forme du « suicide » de son enseignement que réalise, à mes yeux cauchemardant, sa familialisation.

Mais reprenons les choses plus en amont.

Voici la « couche » : un lieu où un secrétaire garde par devers lui ce qu'il ne juge pas bon de faire savoir même si celui auprès duquel il exerce sa fonction le lui demande. Certes, le secrétaire, au sens fort qu'eut ce terme et qu'exemplifie la figure d'un Machiavel, a quasiment disparu[3] ; pour la couche, la chose est moins sûre. N'est-elle pas, encore et toujours, chez l'Autre ? Chez celui dont on a pu arriver jusqu'à dire qu'« il en tient une » ?

La détention, en effet, est – toute une histoire, une histoire singulièrement mise en valeur et éclairée par l'étude de « La lettre volée », élevée par Lacan à la dignité d'une « ouverture » de ses *Ecrits* et l'un des rares écrits de Lacan ayant fait l'objet d'une lecture critique[4]. En particulier, qu'advient-il, par après, de ces lettres en ce lit ensevelies,

3. Le secrétaire fait aujourd'hui l'objet d'un intérêt renouvelé, notamment en Italie grâce aux travaux de Salvatore S. Nigro et aux publications qui les accompagnent. *Cf.* Torquato Accetto, *De l'honnête dissimulation*, Paris, Verdier, 1990, trad. de Mireille Blanc-Sanchez, ainsi que Michele Benvenga, Tomaso Costo, *La main du prince*, trad. de Mireille Blanc-Sanchez, Paris, Epel, 1992, et *Littoral* n° 34-35, « La part du secrétaire », Paris, Epel, 1992.

4. *Cf.* Jacques Derrida, « Le facteur de la vérité », *in La carte postale*, de Socrate à Freud et au-delà, Paris, Flammarion, 1980, première publication *in Poétique* 21, 1975.

mises en souffrance ? Il va s'agir de présentifier, en acte, l'une des issues possibles : elles peuvent en effet finir par être portées ailleurs, et notamment remises en circulation, publiées.

Proposer une telle publication nous contraint donc à brièvement transcrire l'histoire dont elle fait partie.

Au commencement était une lettre

Elle commence – si tant est que commence une histoire – par une lettre, il est vrai spéciale à plusieurs titres, et l'on peut en compter six, ce qui apparaîtra, comme disent les enfants, « très beaucoup ».

Elle fut écrite, en tout cas signée par quelqu'un (il y eut, en effet, très tôt contestation à l'endroit de son auteur) le 5 janvier 1980, et envoyée à quelques centaines de personnes qui reçurent donc, peu après, disons (quelque peu intempestivement) « la même » lettre. Car l'on ne va tout de même pas bourreaucratiquement l'appeler une circulaire !

Autre trait la spécifiant, cette lettre demandait en retour une lettre à chacun de ceux qui, dans l'ensemble des destinataires, déclareraient vouloir « poursuivre avec Lacan » – Lacan, Jacques, que l'on aura peut-être déjà identifié comme étant son signataire[5].

Troisième trait, cette lettre valait geste inaugural pour l'acte de dissolution de la dite École freudienne de Paris ; c'est à chacun des membres de cette école qu'elle était adressée[6].

Quatrième spécification, plus étrange encore, bien qu'elle ait été dûment envoyée, cette lettre devait être lue à haute voix par son signataire même et, qui plus est, notamment à certains de ceux-là même qui allaient la recevoir le jour même de cette lecture ! Ceux-là se trouvaient donc sans le savoir comme pris en sandwich par la lettre : elle les attendait chez eux tandis qu'ils l'entendaient au séminaire. De plus, cette lettre accédait ainsi au statut d'un séminaire, tandis que le séminaire se faisait lettre.

Enfin, cinquième trait plus cocasse encore, quoique envoyée à ses destinataires et lue à haute voix, cette lettre devait être quasi immédia-

5. Lacan appuyait et renouvelait sa demande d'écrit le 15 janvier 1980. Puis, nouvelle demande le 11 mars 1980 : « J'aimerais qu'on me pose des questions, qu'on me les pose par écrit, qu'on me les envoie ».

6. Mais aussi à certains de ceux (ou à tous ceux ?) qui, bien que n'étant pas membres, recevaient le courrier de la dite école.

tement publiée dans un journal à grand tirage[7], puis dans le numéro 20-21 de la revue *Ornicar ?* (1980), attestant ainsi que ses destinataires n'étaient, aux yeux du signataire, pas seulement ceux auxquels il l'avait adressée.

Le sixième trait ne sera pas le moins surprenant : en dépit de son aspect que l'on peut juger fort peu personnel (elle ne comportait ni parfum encore délicieusement humable, ni mèche de cheveux, ni rouge pétale de rose), cette lettre devait bientôt être identifiée, toujours par son signataire, comme une lettre d'amour[8]. Une lettre d'amour s'accommode-t-elle d'un si grand nombre de destinataires ? Si non, auquel ou à laquelle, seul ou seule à s'y reconnaître, l'amour est-il adressé ? Si oui, de quel amour peut-il s'agir dans l'élection d'un tel objet-multiple et possiblement pris (ce que Lacan ne fit pas tout à fait)[9] comme un tas ?

Mille et davantage lettres

Davantage d'avantages
avantage davantage
[...] et qui c'est qui l'a dans l'dos ?
Toi.

Boby Lapointe

L'on a voulu compter « mille » (mais n'était-ce pas plus exactement *mille et tre*[10] ?) le nombre de lettres alors reçues par Lacan en une semaine et faisant réponse à la sienne ; ces lettres restent jusqu'à présent maintenues en sa couche. Ce comptage ne concernait que cette première vague de lettres-réponse, et nous ne dirons rien, ici, de la suite de l'histoire, rien notamment de l'époustouflant foisonnement de lettres

7. *Le Monde*, du 11 janvier 1980, en page 14.
8. Jacques Lacan : « Il a fallu que je vous l'écrive [l'interprétation « dis-solution »] Et c'était quoi ? Une lettre d'amour. Personne ne s'en est aperçu, malgré ce que j'ai poussé de chansonnette là autour » (Intervention de Lacan au PLM Saint-Jacques le 15 mars 1980, publiée dans *Le Monde* du 18 mars 1980, p. 23).
9. « Maintenant j'ai un tas – un tas de gens qui veulent que je les prenne. Je ne vais pas en faire un tout » Jacques Lacan, séminaire du 15 janvier 1980.
10. Ce comptage « mille » n'est pas un compte à proprement parler mais relève de ce qu'on appelle *un arrondi*, autrement dit quelque chose à quoi l'on a enlevé son tranchant. Qui comptait ainsi y inscrivit donc sa marque. Silence plus que remarquable, l'histoire ne dit pas comment précisément ce

en tous sens qui s'en est suivi et auquel Lacan eut largement sa part[11]. Aucun événement, en effet, n'est venu par la suite modifier cette situation de départ, le dépôt des mille et quelques lettres sur la couche de Lacan. Pas même sa mort, ce qui est gros. Les actuels dépositaires de la couche (par droit successoral) n'ont pas jugé bon de procéder au retour à l'envoyeur, comme il se fait parfois pour les lettres d'amour lorsque la liaison est rompue, tandis que ces envoyeurs eux-mêmes ne se sont pas davantage, à ce qu'on sache, massivement manifestés, ni auprès de Lacan ni auprès de ses héritiers pour réclamer ce retour, pas un n'a intenté de procès à cette fin[12].

Si on la juge d'après les places déterminées par celle de la lettre – et non pas d'après les fomentations institutionnelles – la conjoncture du mouvement lacanien s'avère donc remarquablement stable depuis 1980, d'une stabilité à laquelle quasi tous collaborent, même ceux qui ne l'apprécient que fort modérément.

Lacan s'est alors dit « homme couvert de lettres[13] ». Osons une question macabre, le macabre ayant été, contrairement à ce que l'on croit

---

« mille » est venu à Lacan ; il déclarait quant à lui (le 11 mars 1980) avoir fait liste de ces lettres, ajoutant : « J'ai tapé dans le mille, ou plutôt davantage. Mais il faut bien qu'entre ces mille je mette une différence ». Ce « mille » ne pouvait manquer d'évoquer le nom de « Miller », alors promu « au-moins-un à me lire ». Mille Miller, cela faisait tout de même beaucoup, tant et si bien que Lacan corrige (*cf.* citation ci-dessus) le forçage du compte « mille » en introduisant de la différence.

11. Bancale liste non exhaustive : lettre au journal *Le Monde* du 24 janvier 1980 (avec l'envoi du séminaire du 15 janvier, lui aussi publié, et qui plus est avec la merveilleuse coquille interprétative « hérédité »pour « hétérité »), carte-lettre « aux mille » du 21 février 1980 fondant *La cause freudienne*, lettre au préfet ce même jour et à ce même propos, lettres du 10 mars, du 19 mars, du 24 mars, du 16 juin, du 29 juin aux membres de *l'École freudienne*, lettre du 26 janvier 1981 aux membres de *l'École de la cause* publiée elle aussi dans *Le Monde* (31 janvier 1981, p. 35), du 11 mars 1981, etc. Jamais en trente ans, et de très loin, Lacan n'avait autant écrit à ses élèves ou supposés tels ! Un signe qui ne trompe pas : une fausse lettre de lui vit même le jour (le 26 février 1981), si bien imitée qu'il fallut faire quelque chose qui n'était certainement pas à son goût ni de sa manière : démentir (démenti signé Gloria Gonzalez du 2 mars 1981).

12. Comme il se voit parfois en médecine où tel patient, après la mort de son docteur, s'active de cette façon pour récupérer son dossier auprès des héritiers du défunt.

13. En ouvrant son séminaire du 11 mars 1980. Notons ici un fait auquel son caractère cocasse n'enlève rien de son intérêt, bien au contraire : le nom de Jacques Lacan figure dans la liste, alors publiée, de ceux qui ont écrit à Lacan, signe qu'il fut donc aussi couvert par une lettre qu'il s'écrivit à

parfois, une époque d'intenses réjouissances : le conserverait-on tel en corps, en persistant à ne pas toucher à cette couche dont il se vêtait ? Ces lettres lui seraient-elles désormais bandelettes momifiant ce corps ?

> T'es toute nue sous ton pull
> Y'a la rue qu'est maboul
> Jolie momie[14]

Quelque peu mis au fait par Lacan des incidences de la détention de la lettre, avertis de ce qu'une lettre est vouée à sa destination, à « décéder au lieu commun », disait Ponge, à la « poubellication » disait l'inventeur du *parlêtre*, à quel prix les uns et les autres, à la place qui est la leur et qui reste déterminée par celle de la lettre, parviennent-ils à laisser maintenu ce suspens ? Il serait en effet fort abusif d'imaginer, comme l'on s'y complaît parfois, que, parce qu'elle perdure, cette conjoncture satisfait.

Lettres en cause

Une déclaration de Jacques-Alain Miller le 14 février 1981 peut nous aider à saisir à quel point l'ordonnancement des places dans le mouvement lacanien date de cette époque-là. Parlant de la Cause freudienne, première figure de ce qui se stabilisera ensuite sous le nom d'École de la cause freudienne, Miller déclarait

> C'était une tentative de faire naître d'un tas – le mot est de Lacan – d'un tas de lettres reçues par lui, une association qui aurait été la contre-expérience de l'École freudienne[15].

---

lui-même ! Une brochure, publiée au cours du premier trimestre 1980 et intitulée *Lettres édifiantes et curieuses adressées au docteur Lacan pour s'inscrire à son école*, situe d'ailleurs en tout premier *item* de la série des lettres publiées une telle lettre de Lacan à soi-même. Saluons ici comme inaugurale cette publication de (fausses) lettres à Lacan, sans méconnaître pour autant que le rapport humoristique à la chose, qu'on le déplore ou pas, n'équivaut pas à l'acte qu'elle appelle.

14. En ces événements, Lacan s'est lui-même désigné comme « label-Lacan », féminisé qu'il était en effet par la détention de ces lettres.

15. Jacques-Alain Miller, « Entretien avec l'Ane », *in Almanach de la dissolution*, Paris, Navarin, 1986, p. 71.

Hormis l'admission ici du tas, nous pouvons d'autant plus carrément entériner la pertinence de ce qui est ainsi dit que Lacan, déjà, avait établi un lien entre ces lettres et cette Cause. C'était le 18 mars 1980 :

> La Cause freudienne, elle n'a pas d'autre meuble que ma boîte aux lettres, dénuement qui a beaucoup d'avantages : personne ne demande à faire séminaire dans ma boîte aux lettres.
>
> [...]
>
> [...] il s'agit que la Cause freudienne échappe à l'effet de groupe [...]. Ça ne demande pas grand chose : une boîte aux lettres – voir plus haut –, un courrier qui fait savoir ce qui dans cette boîte se propose comme travail, un congrès ou mieux un forum où ça s'échange, enfin la publication inévitable à l'archive.

Publier ces lettres, les porter à l'archive, serait donc pour le moins changer les meubles de cette école (selon la logique alors mise en place par Lacan) ou encore (selon sa reprise millérienne dans la métaphore d'une naissance) faire de ce tas un placenta, un plat-en-tas[16], lui procurer enfin le sort habituellement réservé à l'objet petit *a*, autrement dit décoller cette école de son placenta en opérant la transformation de celui-ci en ce qu'il est dès lors que la naissance est accomplie, un déchet.

Jusqu'à présent, l'insatisfaction est là, à quoi s'ajoute le poids chaque jour plus accusé de ce qui s'éprouve comme étant son éternisation. Mais si, comme nous le disions, cette conjoncture reste bel et bien inchangée depuis maintenant plus de dix années, si aucun événement, pas même la mort de Lacan, n'est venu lui porter atteinte, il nous faudra bien admettre que l'insatisfaction était là, elle aussi, dès le temps de sa mise en place. Or, les signes ne manquent pas qui attestent que tel fut en effet le cas.

Premier d'entre ces signes à nous sauter au visage, le fait que d'emblée il y eut un problème, une équivoque portée à l'endroit de l'adresse effective de ces lettres. En effet le 5 rue de Lille, où Lacan tenait consultoire, ne résout pas la question.

J'ouvre une chemise désormais jaunie, étiquetée « Dissolution ». Surprise ! Je détiens moi aussi quelques-unes de ces lettres adressées à Lacan en janvier 1980 ! Nouvelle surprise, au moins une d'entre elles fut publiée non pas seulement selon ce mode mineur de la photocopie

16. *Placente*, gâteau, galette, 1540 (Le Robert).

et de l'envoi à quelques-uns, plus ou moins considérés à l'époque comme proches, mais bel et bien offertes au large public des lecteurs de quotidiens[17]. Dira-t-on que ceci démontre qu'elles ne s'adressaient pas tant que ça à Lacan ? C'est à voir.

Lettre ouverte, lettre entrebâillée

C'est à voir, en effet, car beaucoup de ceux qui répondaient ainsi à Lacan supposaient, ou soupçonnaient, ou croyaient savoir (à tort ou à raison) que leur lettre serait lue par d'autres que par lui. Lacan n'était pas hors les conflits qui divisaient l'école, il était notoire qu'il avait, dans l'école, ses proches et ceux qui l'étaient moins, d'autres auxquels, sur tel point précis, il s'était carrément opposé. Qui plus est, certains membres de sa propre famille étaient impliqués, sa fille Judith, son gendre Jacques-Alain Miller, lui ouvertement. Lacan avait pris certains partis, on le savait maintenant très âgé[18], ses vacillements à tenir son séminaire se faisaient toujours plus patents. Pourtant, le fait est que ces déterminations n'ont pas retenu de lui écrire certains de ceux qui y étaient sensibles. Ces lettres, cependant, portent la marque de ce qu'ils supposaient devoir en être le ou les lecteur(s) effectif(s). Par-delà la lettre à Lacan[19], c'est à son proche entourage que s'adresse cette lettre, par-delà celui-ci aux membres de l'école en voie de dissolution et par-delà ceux-là, à l'Histoire, nul n'ignorant tout à fait que la dissolution de l'École freudienne de Paris ferait partie de l'histoire de la psychanalyse.

Le concept de « lettre ouverte » n'est pas précisément approprié pour dire le statut spécifique de ce type de lettre, l'ambiguïté de l'adresse ; or, fort curieusement, il n'en est aucun, aujourd'hui reçu, susceptible de convenir, alors même qu'un tel usage de la lettre est des plus banals.

17. *Libération* des 19 et 20 janvier 1980 : « Copie de la lettre que j'ai adressée à Jacques Lacan le 12 janvier 1980 » Suzanne Ginestet-Delbreil. L'on peut en outre gager que bon nombre d'articles alors publiés dans la grande presse reprennent des éléments de la lettre adressée par chacun à Lacan.
18. Une saisissante photo de Lacan, parue après sa mort dans *Paris-Match* du 25 septembre 1981, où on le voyait en vieillard soutenu dans sa difficultueuse démarche par sa secrétaire, allait rétroactivement le révéler aux plus aveugles.
19. Qu'il soit arrivé qu'on envoie non pas une mais deux lettres nous paraît confirmer cette remarque : il s'agissait de bien distinguer les destinataires là même où cette distinction était problématique.

saint Paul en adressant son Épître aux Corinthiens, n'écrit certes pas qu'à eux, Sénèque en faisant la leçon à Lucilius n'écrit pas qu'à lui, Proust, écrivant à Madeleine Gide ne s'adresse certes pas qu'à elle, etc. Comment se fait-il qu'il n'y ait, en français, aucun nom pour cette si usuelle pratique de la lettre, alors que nous trouvons nommés des usages beaucoup moins répandus tels la lettre de recommandation, de créance, de change, etc ?

Une « lettre ouverte à... » est une lettre (plus ou moins largement) publiée tout en se trouvant adressée à quelqu'un en particulier (qu'elle lui soit expressément envoyée ou que ce destinataire en prenne connaissance via la publication). La lettre ouverte met en jeu quelque chose comme un « tous pour un » ; il s'agirait plutôt, en l'occurrence, d'un « un pour tous » ; mais le « tous » reste ici latent dans le « un » alors que, dans le cas de la lettre ouverte, la publication met notoirement en jeu et distingue d'emblée et le « un » et ce certain « tous ». Pourtant, dans les deux cas (« tous pour un » ou « un pour tous ») le « pour » peut dire « à la place de » ou « à destination de », tant et si bien qu'il nous faut étudier ce problème avec davantage de précision.

Stratégiquement, la pratique de la lettre ouverte nous renvoie au billard où, de la façon la plus courante, l'on « joue la bande » ; il s'agit d'atteindre la boule-cible non pas en la visant directement mais en visant d'abord la bande selon un angle approprié et non sans certains effets insufflés à la boule jouée. Cette référence au billard nous rend sensibles à la distinction de trois et seulement trois espèces de lettres ouvertes :

1.– le destinataire déclaré peut, à la limite, n'être qu'un prétexte pour atteindre par son biais le destinataire véritable qui se trouve être le public de cette lettre (au sens où Freud parlait du « public » d'un mot d'esprit) ;

2.– le destinataire déclaré est le destinataire effectivement visé et la publication en mode « ouvert » vise à faire pression sur lui (cas de lettres à une instance de pouvoir : l'on fait publiquement savoir ce que l'on demande de façon à avoir plus de chances de l'obtenir) ;

3.– l'on ne sait pas clairement distinguer qui, du destinataire ou du public, est en fonction soit de bande soit de boule visée.

Les lettres adressées à Lacan en janvier 1980 n'étaient pas à proprement parler, pour la très grande majorité d'entre elles, des lettres ouvertes, elles ne firent pas l'objet d'une double publication privée et publique. Dans ce premier temps de leur mise sur le circuit de la

lettre[20], elles furent, en tant qu'objet, bel et bien adressées à Lacan et à lui seul. Pourtant, pour bon nombre d'entre elles, leur texte même fut écrit alors que le scripteur croyait savoir que Lacan n'en serait pas, soit dans le temps présent soit par la suite, le seul lecteur, le seul à prendre connaissance de ce qui s'y disait. Nommons ici ce genre de correspondance (inverse, en quelque sorte, de la lettre ouverte) lettre non pas fermée mais *entre-bâillée*, ceci de façon à tenir principalement compte de ce qui vaut comme équivalence, dans ce type de lettre, de la troisième espèce de lettre ouverte que nous venons d'isoler : l'on ne sait d'abord pas distinguer si cette lettre entre-bâillée est effectivement adressée à son destinataire notoire, si c'est de lui qu'est attendu, au dernier terme, quelque chose en réponse, quitte à ce qu'un certain public de la lettre soit mis dans le coup, ou si au contraire ce destinataire y est pris comme biais pour atteindre une autre adresse, celle de ce public qui serait alors bel et bien l'objet visé.

« Bayer », qui a donné « entrebâiller », est différent de « bailler » (donner) ; c'est, étymologiquement « être béant » ; une attente, un suspens même si déjà cette béance vaut inscription première de la division du sujet. Et l'on sait que Lacan a joué de ce « bayer » en renommant l'inconscient « unebévue ».

Débloquons !

Proposer que ces lettres soient aujourd'hui publiées vaut donc comme la proposition d'une effective levée de cette remarquable équivoque que transporte avec lui le verbe « débloquer ». Nous ne prétendons pas ainsi dissoudre absolument tout suspens en cette affaire. Mais la donne aura changé, les choses auront bougé, et ce n'est déjà pas rien.

Quelle sera donc la nouvelle donne ? Quelques-unes des lettres alors adressées à Lacan vont voir leur statut transformé, de lettres entre-bâillées elles accéderont ainsi au statut de lettres ouvertes, comme l'atteste ce qui sera désormais leur position soit : une double publication, leur dépôt en deux lieux, sur la couche de Lacan, mais aussi en une brochure qui les rassemble, les offrant ainsi au public intéressé.

20. Nous usons de ce terme au sens dégagé par Lacan dans son séminaire sur « La lettre volée » (*Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11-61).

Mais comment seront-elles parvenues à cette publication qui désormais les rendrait accessibles à l'histoire, en rajoute, donc sur (jeu de mots de Lacan) l'hystérisation ? Ici aussi, trois cas doivent être distingués, où le caractère équivoque de la destination de ces lettres ne sera pas moins sensible que dans ce qui vient d'être noté.

Premier cas, le scripteur en aura gardé un double, ou un brouillon qui peut en tenir lieu. Etant donné que le droit français admet qu'une lettre, même envoyée, reste la propriété littéraire de qui l'a écrite, le scripteur qui déciderait aujourd'hui de la publier en aura les moyens. Ce n'est pas que personnellement j'approuve ce moderne parti pris juridique à propos duquel il y a lieu de se demander : n'interdit-il pas l'envoi de toute lettre, tout simplement ? En effet, puis-je véritablement adresser une lettre à quelqu'un, c'est-à-dire m'en dessaisir, dès lors qu'on m'assure (dans mon intérêt, dit-on !) que j'en garde la propriété littéraire ? Le législateur, oui, abuse de moi en m'octroyant le titre d'auteur de ce que j'écris, en l'imposant, aussi, à tous ceux que cela peut concerner, tandis que je récuse cette nomination, estimant déjà remarquable les rares mais décisives fois où, écrivant, je réalise cette performance de me faire secrétaire de moi-même. Réjouissons-nous donc comme d'une bonne blague, une fois n'est pas coutume (*cf.* la panne encore actuelle d'une édition critique de Lacan), d'user d'un droit tout en le jugeant abusif.

Second cas, le scripteur aura réclamé la lettre alors envoyée à Lacan à ces ayants-droit qui la détenaient et obtenu d'eux sa restitution. Suivant qu'ils auront choisi de lui retourner la lettre elle-même sans en avoir gardé un double, ou renvoyé un double en gardant la lettre, celle-ci sera donc désormais déposée en un seul ou deux lieux.

Troisième cas, le scripteur, quelque effort qu'il ait fait dans ce sens, n'aura pas obtenu des ayants-droit de Lacan le renvoi de sa lettre (on ne comptera pas comme cas envisageable la destruction pure et simple de la lettre, l'histoire était trop sensiblement présente pour que l'on se soit autorisé à pareil autodafé). Du point de vue de son effet (la non-publication, le maintien de la lettre sur la seule couche de Lacan), ce cas rejoint cet autre où le scripteur n'aura pas jugé bon d'en réclamer le retour.

Pourtant, en dépit de l'absence de résultat à leur endroit, une publication ne laissera pas inchangées ces deux dernières figures. En ouvrant une possibilité, en réalisant déjà cette possibilité, cette publication fait valoir qu'il y a au moins une autre solution que le maintien du *statu*

quo ante. Mieux même, elle risque, à terme, de faire de ce maintien une position d'exception alors que, jusque là, il restait la règle. Le déblocage de l'actuelle situation sera donc vrai aussi dans les cas où rien, apparemment, ne serait changé.

Aussi, mieux qu'un livre, nommerons-nous les pages ainsi ouvertes un registre. Les lettres se seront faites – enregistrer. Et ceci nous évoque Lacan inventant pour les auditeurs de son séminaire une histoire exemplaire :

> Je suis dans la mer, capitaine de quelque chose, un petit navire. Je vois quelque part des choses qui dans la nuit s'agitent d'une façon qui me laisse à penser qu'il peut s'agir d'un signe. Il y a là plusieurs façons de réagir. Si je ne suis pas un être humain encore, je réagis par toutes sortes de manifestations – comme on dit – modelées, motrices et émotionnelles, je satisfais aux descriptions des psychologues, je comprends quelque chose, je fais tout ce que je vous dis qu'il faut savoir ne pas faire. Si je suis un être humain, j'inscris sur mon tableau de bord : « A telle heure, par tels degrés de longitude et de latitude, nous apercevons ceci et cela ». Et c'est cela qui est l'essentiel. Je mets, si je puis dire, mes responsabilités à couvert. La distinction du signifiant est là, le fait qu'on prend acte du signe comme tel ; c'est l'accusé de réception qui est l'essentiel de la communication en tant qu'elle est non pas significative mais signifiante[21].

A ceux qui jugeraient pertinente cette fabrication d'un livre de bord où viendraient s'inscrire les lettres écrites à Lacan en janvier 1980 en réponse à sa demande de lettre sertie dans sa lettre de dissolution, s'ouvre donc ce registre. Dès qu'un nombre non négligeable de lettres sera proposé, une première publication le fera savoir, et d'autres éditions suivront, au fur et à mesure que parviendraient les propositions de publication.

Faut-il préciser que le rassemblement ainsi opéré n'aura aucune visée ni teneur représentative ? Bien plutôt s'agira-t-il d'une présentation de lettres prises une par une, banalement offertes en ordre alphabétique et sans préjuger si elles font ensemble ou corpus.

Paris, le 6 juin 1993
Colloque *De la folie à écrire*.

---

21. Jacques Lacan, Séminaire, *Les structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 11 avril 1956.

Actualité

A propos de l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco
*Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée**

Un Jacques Lacan, sans guère d'objet ni d'expérience

Jean Allouch

Extrait – en forme de reproche – du brouillon d'une lettre de François Perrier à Jacques Lacan :
– « vous divisez pour ne jamais régner. »

Prologue (où l'on dit l'essentiel, c'est-à-dire le malentendu)

Cette remarque, ou pointe, ou pique, ou vérité première, ou demande, fut écrite à Lacan peu après la fondation de l'École freudienne (la lettre est datée du 12 janvier 1965). Ce serait pourtant aujourd'hui seulement – ainsi en va-t-il parfois des textes – que ce « vous divisez pour ne jamais régner » trouverait une réponse conforme à sa teneur :

> – Mais oui, mânes de Perrier. N'est-ce pas là l'acte analytique ? Celui par lequel l'analyste en tant qu'objet divise le sujet – effectivement, comme c'est ici si bien dit – pour ne jamais régner ?

Elisabeth Roudinesco cite semble-t-il très largement (p. 414) cette lettre. Loin d'y localiser le malentendu, de la problématiser ou de l'interpréter, elle se contente de la trouver « sublime » et de nous la présenter comme donnant « un portrait de Lacan d'une grande vérité ». Nous allons tout de suite le montrer, cette connivence avec Perrier et cette absence d'une lecture critique de sa lettre reviennent à mettre en œuvre un semblant. L'épouvantail en question est celui-là même qu'agi-

* Paris, Fayard, 1993.

tait Perrier à l'époque, reprochant à Lacan, dans cette même lettre, d'avoir « [...] institutionnalisé tout seul [...] » alors que lui-même, François Perrier, avait refusé à Lacan (qui explicitement le lui demandait) de proférer le « Je fonde [...] », premier mot de l'acte de fondation de l'École française de psychanalyse[1]. Par cette demande, Lacan indiquait ainsi, non en discourant mais en acte, à qui pouvait l'entendre, que ce « je » fondant (c'est le mot : un « je » qui est chocolat comme l'« on est marron », c'est seulement à partir d'un tel « je » qu'il peut y avoir de l'école) était un « je » subjectivé, c'est-à-dire passé en troisième personne, un quiconque donc. Perrier, qui rêvait d'être à tu et à toi avec Lacan, c'est-à-dire d'être considéré par lui comme un rival, qui le quitta en disant : « Je ne suis pas n'importe qui ! » (« n'importe qui » qui est pourtant la définition première du psychanalyste), ne sut rien entrevoir de cette finesse : il se déroba, puis hurla que l'autre agissait tout seul !

Or E. Roudinesco en rajoute sur ce malentendu. En écrivant ce qu'auraient été les circonstances et conditions qui donnèrent lieu à la profération de ce « Je fonde [...] », elle ne peut s'empêcher d'évoquer l'appel du 18 juin de Charles De Gaulle ; elle « profite » ainsi du fait que cette déclaration, qui n'était d'ailleurs pas inédite pour tous, ce 21 juin 1964 (ce qui met un bémol sur l'aspect « coup de trompette » de l'événement), fut pour finir, mais pour finir seulement, dite par un magnétophone (qui serait à Lacan, selon elle, ce que Radio Londres fut à De Gaulle). Cette analogie avec De Gaulle est à la fois trop et pas assez d'honneur fait à Lacan ; elle méconnaît et nous pousse à méconnaître qu'on ne fonde pas une école comme un parti politique. Pourquoi ramener la singularité problématique de l'événement à une référence supposée connue ? Pourquoi, dans le surgissement de ce magnétophone, ne pas entendre une leçon à la manière de Diogène le Cynique, c'est-à-dire en forme de bon mot agi ? Ainsi Roudinesco commence-t-elle son récit par :

> « Pour lancer son appel du 21 juin [...] – *je souligne car il y a là un « suivez mon regard... »* – [...] et fonder son école, Lacan eut recours à un stratagème. Il rédigea un texte et en fit lecture devant un magnétophone » (p. 403).

1. La suite de la phrase (... dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir,... la direction), proférée par Perrier, eût fait de lui le premier directeur de cette école. Ou bien faut-il conclure que Lacan ne croyait pas tant que ça au performatif ?

Oui certes, ça n'est pas faux, c'est une condensation et comme telle tendancieuse. Cependant les choses ne se passèrent pas ainsi puisque, si Lacan eut recours à un « stratagème » (déjà ce mot..., pourquoi pas « dispositif » ?), ce fut tout d'abord de demander à Perrier de lire son texte (on notera l'équivoque). Le magnétophone ne vint donc qu'en second et comme une réponse au refus de Perrier (un refus qui était un piège). Or la condensation, subtile distorsion, a pour effet de faire passer le magnétophone en premier, Roudinesco ne relatant qu'une page plus loin le refus de Perrier, trait où se signale à quel point son récit est tendancieux. Ainsi renforce-t-elle par un léger coup de pouce sa présentation gaullienne de l'« homme providentiel », qu'elle pourra par ailleurs critiquer dans le sillage de Perrier. C'est mettre, comme Perrier, un chapeau sur la tête de quelqu'un, en l'occurrence Lacan, puis dire à qui veut l'entendre : « Regardez-le, avec son chapeau, comme il est... (ceci, ou cela, ça dépend du chapeau) ». Selon Kierkegaard, une telle opération caractérise le débat philosophique. Et c'est en effet de ce côté-là que Roudinesco tire son Lacan, ceci, nous le verrons, jusqu'à escamoter le psychanalyste.

Hystérisation ?

Il existe désormais quelque chose comme une communauté des supposés connaisseurs de Lacan, composée des lacaniens, les pro, et aussi de ceux qui se sont fait une religion à propos de Lacan et qui désormais s'assoient dessus – dessus son propos, dessus cette religion, dessus Lacan ; cet ensemble compose un *Publikum* au sens de Freud et dont le trait unaire identificatoire est une « communauté réduite aux acquis ». Or, par delà ce *Publikum*, le fait est que le *Jacques Lacan* d'E. Roudinesco atteint aujourd'hui en France un large public. Identifiera-t-on cet autre public à l'*Offentlichkeit* de Freud ? Quoi qu'il en soit, cette performance – ça en est une – nous apparaît plus énigmatique que l'on ne l'imagine, et il n'est pas si aisé d'en énoncer le statut. En tout cas, elle ne saurait être sérieusement étudiée qu'indépendamment de deux réactions suscitées par cette publication : l'agacement souvent injustifié des premiers et l'accueil non critique, parfois franchement béat, des autres (y étant inclus bon nombre de ceux que l'on appelle « critiques »).

Formulons donc une hypothèse : quelque chose, dans ce pavé, à l'endroit de Lacan, se montre ou se dit (l'on aurait du mal, sans cette

hypothèse, à rendre compte de l'intérêt que cet ouvrage a pu obtenir, ne serait-ce que sous la forme d'un remous). Mais quoi ? Et comment (ce qui est sans doute la même question) ?

Or voici qu'avoir abordé cet ouvrage depuis l'intérêt qu'il a suscité nous met la puce à l'oreille. Nous devons en effet immédiatement noter que la distinction freudienne *Publikum / Offentlichkeit* ne convient pas tout à fait. Parmi les lecteurs de ce *Jacques Lacan*, une place spécifique et non négligeable revient à cette branche de la famille en charge de gérer les productions de l'auteur Jacques Lacan et, à travers elle, à tous ceux (aujourd'hui nombreux) qui sont réglés sur Lacan par son biais. Cette fois, cette partie de la famille a réagi haut et fort, faisant savoir sa désapprobation ulcérée[2]. Or il est clair que la survenue de cette désapprobation (prévisible, ce qui n'est pas spécialement bon signe) fait, elle aussi, partie de la performance. Et l'on peut, du coup, conjecturer que certaines approbations dont est susceptible de « bénéficier » ce *Jacques Lacan* ne sont que des désapprobations de cette désapprobation (et de ce dont elle s'origine) ; pour y intervenir en négatif, la référence familiale n'y est pas moins nette. Dans ces deux camps, la performance aura ainsi consisté à provoquer ce que nous proposons d'appeler un soulèvement, fût-ce sous la forme minimale et maintenue intime d'un haut-le-cœur (chez ceux qui désapprouvent) ou d'un soulagement (chez ceux qui les désapprouvent). Pour ce public-ci, flotte, désormais à ciel ouvert, un certain parfum de scandale, même si la teneur de ce scandale n'est pas la même (tout au moins, le croit-on) pour chacun de ces deux camps.

Au regard des problèmes usuels de transmission dans le domaine scientifique, et par rapport aux deux autres que nous avons tout d'abord distingués, ce public « enfamilialisé » fait tache. Étant le plus inattendu, il mérite d'autant plus notre attention. L'ouvrage d'E. Roudinesco va au devant de ce public, le sollicite, le titille en un point sensible.

Nous ne discuterons pas la question mal posée de savoir si E. Roudinesco en fait trop ou pas assez question divulgation de ce que fut la vie familiale, amoureuse et sexuelle de Lacan. Le fait est que Lacan souhaitait que sa vie privée ne soit pas ainsi déployée au grand jour, offerte au premier curieux venu. Il reste non prouvé qu'il ait eu tort sur ce point. Savoir avec qui il couchait tandis qu'il écrivait sa thèse en

2. Judith Miller, « Un entretien avec Judith Miller », *Le Monde* du 17 septembre 1993.

1932 n'aide guère à la lire (premier témoin : E. Roudinesco) et pourrait bien, au contraire, embrouiller son monde[3]. On le sait, ce morceau de sa famille à qui il s'en est remis pour la transmission de son enseignement fait beaucoup pour satisfaire à ce souhait d'une certaine discrétion et, on le voit, E. Roudinesco, elle, passe outre, non sans la collaboration d'autres membres de la famille Lacan.

Afin de situer ce passer outre, il y a lieu de rappeler que Lacan, en confiant certaines charges qui tenaient à sa position de « frayeur » dans le champ freudien à certains membres de sa famille (la gestion de ses archives, la publication de son séminaire et de ses écrits, voire la direction d'une « sienne » école) a lui-même ouvert la voie et donc la vanne. E. Roudinesco n'a pas créé de toutes pièces, fruit de son imagination, cette familialisation d'une transmission. Pour avoir aussi eu affaire à cette familialisation, notamment à propos des problèmes d'établissement des séminaires de Lacan, nous avons tâché d'en rendre compte d'une autre façon qu'elle, en faisant valoir que l'option prise par Lacan était celle d'une transmission épiclère. Cette théorie, autant que faire se peut, c'est-à-dire très largement, respectait ce souhait de discrétion quant à sa vie privée déjà mis en acte par Lacan de son vivant[4]. Elle n'était en rien psychologique, ni caractérologique, tout lecteur de bonne foi l'accordera. E. Roudinesco n'a malheureusement pas pris la peine de la discuter[5] et son ouvrage en pâtit. Ainsi précipite-t-elle son *Jacques Lacan* dans la vanne dont l'accès était laissé seulement entrebâillé par Lacan, faisant valoir du coup ce qui restait maintenu au second plan de notre étude, à savoir le fait que Lacan, en optant pour l'épiclérisme, avait, par-delà sa mort, possiblement laissé sa famille en morceaux. En effet, s'il y a plusieurs filles (ou, ce qui revient au même pour l'épiclérisme, des garçons non héritiers), l'épiclérisme est aussi

3. Ou alors, il faut carrément aller beaucoup plus loin dans l'interprétation psychanalytique du cas Jacques Lacan, seule façon d'échapper au psychologisme voire à la présentation d'un caractère (à dire comme l'« Atmosphère, atmosphère... » d'Arletty).

4. *Cf.* Le transfert *dans tous ses errata*, collectif e.l.p., Paris, E.P.E.L., 1991, Jean Allouch, « Gel », p. 189-210. Nous sommes tenté de voir dans l'erreur d'E. Roudinesco (p. 547) attribuant ce travail à « l'équipe de *Stécriture* » en lieu et place de l'*École lacanienne de psychanalyse* un déplacement de son souci d'écarter cette étude de son propre travail.

5. Le nombre des théories (au sens freudien des théories sexuelles infantiles) susceptibles de rendre compte de cette familialisation n'est pourtant pas si élevé que ça !

une élection : une fille, et nécessairement une seule, peut, en se mariant comme il convient selon la règle du jeu épiclère, assurer la transmission du *kléros*. De cette élection au conflit puis du conflit à l'éclatement familial il n'y a qu'un ou deux pas, aisément franchissable(s). Le scandale que nous mentionnions est déjà là : qu'un psychanalyste, en mourant, accepte de laisser ouverte la possibilité d'un tel éclatement de sa propre famille – il est vrai qu'on attend aujourd'hui en France du psychanalyste, par-delà un léger vernis de non-conformisme toujours de bon aloi, qu'il s'incline devant les idéaux œdipiano-familiaux, qu'il fasse en sorte que les filles soient des filles, les gendres des gendres, le père un père, la maman une maman, le zizi un zizi, l'absence de zizi une absence de zizi, etc. (soit : l'exact opposé de l'enseignement de Lacan sur le signifiant qui, en aucune façon, ne saurait se signifier lui-même). D'ailleurs, dans bon nombre de travaux contemporains, n'est-ce pas cela même que nous promettent les analystes ? Ne nous garantissent-ils pas qu'ils nous fignoleront un Nom-du-Père bien à sa place pour faire tenir le Symbolique (majuscule, Votre Honneur), une libido (minuscule, elle) bien réglée sur un bon objet, une paternité et une maternité heureuses, avec leurs modes d'emploi garantis Freud ? Dans un tel contexte d'ordre moral, cela risque donc d'être bien en vain que Judith Miller fasse remarquer que son père s'est « rapidement extrait » de ce « milieu bien pensant[6] » qu'il abominait. Comme les cigognes au printemps, le bien pensant est de retour.

Voile levé sur une vie privée, présentation d'une famille en morceaux, en quel sens peut jouer ce double scandale ? Les mots qui nous sont venus ci-dessus, ceux de « soulèvement », de « haut-le cœur », d'« ulcère » et de « soulagement » nous mettent sur la voie de cette connivence entre histoire et hystérie que Lacan soulignait et sur laquelle, curieusement, E. Roudinesco reste bouche cousue (alors que rien n'est plus vrai !). En nous basant sur les réactions scandalisées ou tristement apologétiques de cette catégorie de ses lecteurs que nous isolons comme étant une « communauté réduite au familial », conclurons-nous que ce *Jacques Lacan* provoque aujourd'hui un fort mouvement d'hystérisation à l'endroit de... Jacques Lacan ?

6. Judith Miller, « Un entretien... », *op. cit.*

Un pas de côté

L'histoire, masque sous lequel s'avance E. Roudinesco, ne nous livre pas si facilement que ça du vrai de vrai, du fait réel, indiscutable[7]. Nous pourrions aisément multiplier les lectures critiques de tel et tel événement prétendument « historique » qui nous est offert. A ce sujet, E. Roudinesco n'entend pas jusqu'où va la remarque que Lacan faisait à propos de l'histoire, à Yale University, en novembre 1973 et qu'elle cite (p. 485-486) :

> Sans le document écrit, vous savez que vous êtes dans un rêve. Ce que l'historien exige est un texte : un texte ou un bout de papier ; de toute façon, il doit y avoir quelque part, dans une archive, quelque chose qui certifie par l'écrit et dont le défaut rend l'histoire impossible... Ce qui ne peut être certifié par l'écrit ne peut être considéré comme de l'histoire.

puis commente :

> Pour un homme qui avait passé sa vie à donner un enseignement oral, à déshistoriser son histoire et à parler par allusion et anecdote, le défi lancé à l'historien était de taille [...].

Si le défi n'est pas une pure et simple invention d'E. Roudinesco[8], tout au moins sa taille est-elle largement majorée par elle[9], comme il

---

7. Nous l'avons montré, pièces en main, ici même et d'entrée.
8. Le ton de Lacan (*cf. Scilicet* 6/7 p. 20 à 25 – il convient de lire l'ensemble de cette discussion sur l'histoire) est surtout constatatif ou assertitif. Roudinesco isole cette citation de son contexte : 1) en amont, Lacan définit ainsi l'histoire : « Vous ne pouvez faire de l'histoire qu'en écrivant de seconde main sur ce qui est déjà écrit quelque part », une opération dont la figure la plus caractéristique est la translittération, 2) en aval, Lacan la définit comme « un symbolique qui joint le réel par l'écriture », ce qui rapproche histoire et psychanalyse jusqu'à les identifier, et débouche sur le constat de ce que « [...] vous ne pouvez jamais être sûr qu'un souvenir n'est pas un souvenir écran ». Le pivot de l'identification histoire / psychanalyse est constitué par l'analyse définie comme « hystérisation », au point que Lacan finira par sceller cette identification en écrivant l'« Hystoire » (*cf.* notamment la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », datée du 17 mai 1976, où on lit : « Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son *aetas* n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite ». On lit aussi : « [...] l'analyste ne *s'hystorise* que de lui-même », où résonne, mais sans que nous sachions bien l'expliciter, le fait de s'autoriser comme une conjonction du tore, de l'histoire et de l'hystérie).
9. Ceci évoque Jaspers parlant d'Heidegger (cité p. 292) : « Heidegger est une puissance importante, non seulement par la valeur d'une conception

se voit déjà dans l'exagération suivante, poussée jusqu'à l'erreur : non Lacan n'a pas « passé sa vie » à « déshistoriser » son histoire, ni même à donner un enseignement oral. Il a aussi écrit, et écrit au sens fort de ce terme, qui n'est pas coucher une phrase sur du papier ; il a aussi, comme tout un chacun, été l'historien de sa propre histoire, ceci, comme tout un chacun, d'une façon souvent tendancieuse[10]. Mais surtout Roudinesco lit cette phrase comme si Lacan n'avait jamais souligné, dans des termes les plus appuyés et les plus nets, que, dans Freud, le rêve relève, justement... de l'écriture[11] – ainsi l'opposition rêve / histoire, sur laquelle elle croit pouvoir tabler (pour relever, elle, le prétendu « défi » ?), pourrait-elle bien s'avérer pipée, et la phrase de Lacan être plus « vicieuse » qu'elle ne le voit. Il ne s'agit pas essentiellement d'une affaire de bonne ou de mauvaise histoire, même si cet aspect du problème ne peut certes être négligé, même si s'avère capital que l'historien choisisse de se faire la dupe de cette illusion selon laquelle il existerait une histoire radicalement non orientée *a priori*. En tirant l'histoire vers l'écrit (comme le fait la traduction dite littérale pour la traduction), Lacan, dans cette phrase, la dirige vers ce défaut essentiel à l'écrit qui rend toute histoire fondamentalement impossible[12]. De là sa confluence avec l'impossibilité du « faire désirer » de l'hystérie.

Il y a donc lieu de dégager – on va le voir, nous y sommes contraints – l'espace de notre lecture. En quatrième de couverture de ce *Jacques*

---

philosophique du monde, mais aussi dans le maniement des instruments spéculatifs. Il a un organe philosophique dont les perceptions sont intéressantes. [...] Dans le flux de sa spécificité linguistique [...] ». Qui a jamais dit mieux qu'ici Jaspers, le statut imaginaire de l'organe phallosophique ? On ne s'étonnera pas, sur cette base, si l'on ose ainsi appeler cet objet éminemment évanescent, de trouver le faible de Roudinesco pour la philosophie associé à une collusion, chez elle, du savoir et de l'initiation (*cf.* note 15).

10. Roudinesco considère comme étant un symptôme le fait que Lacan commentait ses propres écrits (p. 464) !

11. Page 347, Roudinesco écrit : « Ces deux hypothèses – la nature subversive de la doctrine psychanalytique et l'assimilation de l'inconscient à un système de signes – ne faisaient pas partie des conceptions scientifiques de Freud ». Passons sur la subversion que Freud n'ignorait certes pas (Roudinesco suggère non sans malveillance que Lacan a inventé la « peste », ce qui est possible mais reste non prouvé), passons sur « système » et « signe », deux mots qui, en l'occurrence ne conviennent pas (que l'Autre soit barré écrit justement que les signifiants ne font pas système) pour objecter : n'est-ce pas Freud qui a écrit que le rêve est un rébus, est à déchiffrer comme tel ?

12. Je n'invente pas cette qualification. Un livre publié chez François Maspero en mai 1977 comporte un gros chapitre intitulé « La psychanalyse dans l'impossible de son histoire ». Son auteur ? Elisabeth Roudinesco.

Lacan, l'on nous prévient en effet : « l'histoire retiendra, avec Elisabeth Roudinesco, [...] ». Peut-être ! Mais... à quelle place nous assigne-t-on ainsi ? A quelle pression, lecteur, sommes-nous ainsi d'emblée soumis ? Nul ne sait certes ce que l'histoire retiendra, et nul ne peut donc sans abuser s'en prévaloir. Il y a là comme un bluff, dans lequel nous ne sommes pas tenus d'entrer.

Cette abstention a le mérite d'ouvrir une question qui engage notre lecture : pourquoi a-t-il ainsi fallu nous suggérer de nous aligner sur ce que l'« histoire retiendra » ? Serait-ce d'ailleurs là le décisif critère de notre aujourd'hui ? Et n'avons-nous de choix, comme subrepticement on nous le propose, qu'entre nous y soumettre ou apparaître dès maintenant comme n'étant décidément pas dans le coup ?

On le saisit à seulement articuler cet ensemble de questions, l'appropriation de l'histoire dont ce livre est porteur est double. Il ne serait pas seulement un livre d'histoire (*Historie*, en allemand), si tel est bien son statut, c'est-à-dire, très platement, une actuelle écriture d'un certain passé, mais le livre de ce que l'histoire sera. Il ne s'agirait pas seulement de ce qui est présentifié (*Historie*) comme ayant été (*Geschichte*), mais aussi de ce qui est d'ores et déjà aujourd'hui (*Historie*) ce que sera (*Historie* du futur) ce qui a été (*Geschichte*). A lui seul, un tel supplément, un tel étirement, un tel dédoublement de l'histoire (par mainmise sur l'avenir) nous indique que ça n'est décidément pas au sein de cette discipline que cet ouvrage trouve une place conforme à sa teneur.

Sans donc nous laisser prendre au piège, avec seulement un discret pas de côté, accueillons donc ce *Jacques Lacan* pour ce qu'il est : une présentation de Lacan.

Présence et absence d'Elisabeth Roudinesco

Et une présentation signée : celle de quelqu'un qui n'a pas purement et simplement endossé la peau de l'idéale, abstraite et largement trompeuse figure d'un historien censé écrire d'un lieu situé au-dessus de la mêlée. Ainsi E. Roudinesco répond-elle, à sa façon qui nous concerne et nous importe, à ce constat mis par Lacan à l'entrée de ses *Écrits*, une invite aussi : ils ne seraient, disait-il, appréhendables qu'en y mettant du sien[13].

Lecteurs de cette biographie, ce « sien » nous est sensible. Et il va bien au-delà du simple fait que, pour la plupart des cas, nous n'avons

13. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10 : « Nous voulons [...] amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien ».

aucun mal à repérer qui E. Roudinesco a à la bonne[14], qui elle a à l'œil, qui elle ménage, qui est pour elle un allié, qui n'est pas de son camp, quelle partie de la famille Lacan la soutient, quelle autre l'exècre, etc, ni aucun mal à distinguer les témoignages qu'elle accueille sans guère de souci critique de ceux dont elle récuse le dire (parfois intempestivement) comme inconvenant.

Peut-être plus essentiellement, cette mise propre à E. Roudinesco nous est-elle sensible dans ce que nous nommerons sa façon. Celle-ci ne comporte pas seulement certains tics de langage, ainsi la si insistante référence à l'initiation[15], qu'elle affectionne tout particulièrement sans jamais la problématiser ni tenir compte de la remarque de Lacan selon laquelle nous vivons désormais en un temps et lieu justement marqués par son défaut. Cette façon comporte surtout, nous l'avons vu, une manière souvent à l'emporte-pièce de raconter, de situer, d'interpréter, comme s'il n'y avait là pas de problème, comme si la chose dite allait de soi. Pour citer encore ici un autre mot qu'elle affectionne, mentionnons ladite « grave crise mélancolique » (p. 31) de Jacques Lacan, dont le moins que l'on puisse remarquer à son propos est qu'elle n'est pas un fait clinique établi (Malou, Althusser, la mère de Françoise Dolto se voient attribuer le même diagnostic, qui apparaît ainsi comme une sorte de diagnostic favori). Il est vrai que, dans l'esprit d'E. Roudinesco, tout se passant comme si la conception d'Aristote était une vérité éternelle, l'idée de mélancolie va de pair avec la pensée géniale. Ainsi également

---

14. Un seul exemple suffira. Roudinesco nous parle, page 554, du « grand retour » de Serge Leclaire, qui aurait provoqué une « belle polémique ». Je vois plutôt une polémique minable, venue d'une question mal posée, et le « grand retour » me fait plutôt l'effet d'un flop, d'un coup d'épée (heureusement) dans l'eau. Qui de nous deux a raison ? Je ne sais. Mais, en tout cas, son opinion ne saurait se prévaloir, contre la mienne, de l'autorité de l'histoire.

15. Voici quelques mentions : Lacan en « [...] initiateur solitaire d'une science nouvelle. » (p. 74 – mais initie-t-on une science nouvelle ? dirait-on ça de Champollion ?), Kojève « [...] l'initia à un mode oral de transmission du savoir, [...] » (p. 145), « [...] il fut initié par lui [Bataille] à une compréhension originale des textes de Sade, [...] » (p. 188), Lacan donne un exemplaire de sa thèse à Suzanne Merleau-Ponty « Pour l'initier à la nosologie, [...] » (p. 281), il « [...] accepta, de fait, d'être initié à une lecture de Heidegger qui était celle de Beaufret. » (p. 298), « [...] Françoise [Dolto] fut touchée par la grâce d'un savoir initiatique qui la transforma jusque dans son image corporelle. » (p. 314), « [...] l'expérience de la mélancolie fut pour Althusser le noyau d'un parcours initiatique [...] » (p. 389), l'appartement rue de Lille devint un « [...] labyrinthe initiatique. » (p. 504).

qualifiant la correspondance échangée entre Lacan et ceux qu'elle appelle « les habitants de la planète Borromée », Roudinesco écrit (p. 474) : « une véritable épopée faite de souffrance et de mélancolie[16] ».

Mais voici que cette mise d'E. Roudinesco nous est sensible au point que – confirmation de son incidence – nous saute aux yeux disons une certaine absence d'Elisabeth Roudinesco elle-même dans le récit qu'elle forge pour nous. Faut-il en effet assigner au seul estimable et compréhensible souci de ne pas se mettre soi-même en avant, le fait que le nom d'« Elisabeth Roudinesco » n'apparaisse pas dans l'index ? Une telle non-mention va au-delà. Elisabeth Roudinesco fait effectivement partie de cette histoire, au moins autant que bien d'autres membres de l'Ecole freudienne ou de groupes politico-intellectuels à la fois contemporains et connexes à cette école qu'elle mentionne ici ou là. Le lecteur non informé doit attentivement lire son *Jacques Lacan* pour entrevoir son lien de parenté avec Jenny Aubry, sa grande amitié avec Laurence Bataille, sa proximité avec Louis Althusser, etc. ; mais cette même soigneuse lecture ne lui livrera explicitement que peu de choses de ce que furent ses engagements à la fois politiques et psychanalytiques de l'époque[17] et l'histoire de ses rapports avec bon nombre de ceux dont elle brosse le portrait et narre les actions.

Ainsi par exemple, et pour commencer par le plus amusant, le récit qu'elle nous offre (p. 488) d'un Lacan quittant sans payer une librairie où il venait de se saisir de quelques livres, laissant le caissier interdit et donc empêché de lui réclamer son dû, s'éclaire-t-il singulièrement si l'on sait que ladite librairie était précisément tenue par... E. Roudinesco. N'est-il pas, du coup, notable que les *royalties* obtenues grâce à son *Jacques Lacan* vont payer la dette alors contractée par Lacan ? Que Lacan est donc, ne serait-ce que par ce biais, mis du côté de ses lecteurs ? Il y a là ce que l'on a coutume d'appeler une ironie de l'histoire, laquelle se trouve masquée par ce trop de discrétion dont E. Roudinesco

16. Roudinesco use du terme « mélancolie » d'une manière qui reste floue et non historisée : « [...] ce terme [*psychose maniaco-dépressive*] s'était imposé dans le discours psychiatrique pour désigner la mélancolie décrite depuis l'Antiquité comme la folie des créateurs et des hommes de génie ». En un étrange anhistorisme, dans un livre présenté comme d'histoire, le référent, ici, resterait depuis toujours le même, seul changerait le terme pris pour le désigner.

17. Ils n'eurent pourtant rien de secret. *Cf.* E. Roudinesco, *Un discours au réel*, Paris, Mame, 1973, *L'inconscient et ses lettres*, Paris, Mame, 1975, ou encore : *Pour une politique de la psychanalyse*, Paris, François Maspero, 1977.

marque sa présence et son action dans l'histoire. Gageons que si elle avait plus carrément voulu son *Jacques Lacan* pour ce qu'il est, une sienne présentation de Lacan, l'ironie et l'humour (hormis l'ouverture, elle, discrètement humoristique du *Lacan au vinaigre*) auraient été moins radicalement absents de son ouvrage.

Pour être plus précis, notons qu'E. Roudinesco apparaît deux fois en tant qu'actrice de l'histoire qu'elle nous offre en récit, mais en usant à chaque fois d'une circonlocution telle que son nom reste non mentionné – de là l'absence de ce nom dans l'index. La première fois (p. 256), elle fait surface en tant qu'auteur de l'*Histoire de la Psychanalyse en France*, la deuxième fois (p. 547) en tant qu'« auteur de ce livre » (le *Jacques Lacan*, en fait en tant que journaliste à *Libération*). Rien donc, datant d'avant 1982.

Ainsi donc la promotion du nom d'Elisabeth Roudinesco vêtue en historienne associée à la criante absence de son nom et de son action dans l'histoire même qu'elle nous conte fait-elle problème. L'on songe à ce que les gymnastes appellent un « rétablissement », une réapparition ailleurs, dans une autre position, après un certain mouvement et donc une certaine disparition. C'est ce mouvement qui nous importe, pas seulement son (provisoire) aboutissement. Disons même que seule la prise en compte de ce mouvement comme tel permet de lire ce *Jacques Lacan*, de cerner quel en est l'enjeu. Nous remonterons donc le temps au moins d'un cran, ce qui nous renvoie à *La bataille de cent ans*.

Une difficulté de méthode

La présentation d'E. Roudinesco est d'autant plus nettement la sienne qu'elle subit, l'on peut s'y attendre, le poids de son histoire, ce qui nous renvoie, a minima, à l'écriture de *La bataille de cent ans*. Quel était en effet le problème qui se posait après la publication de ces 1 200 pages ? Comment cette publication engageait-elle une suite ?

Il est dans l'ordre d'une histoire contemporaine d'exiger bientôt certains remaniements. Connexe à l'histoire, à une histoire encore chaude, encore en cours, la publication d'histoire contemporaine fait elle-même partie de l'histoire, on la conçoit telle en tout cas... (même si cette conception, essentiellement non fondée, relève déjà de l'hystérie).

En l'occurrence, il est difficile de ne pas voir – et l'itinéraire d'E. Roudinesco en témoigne – que le formidable développement des études historiques ayant élu pour objet le mouvement freudien prit, en

France, son départ au moment même où Lacan cessait de soutenir, en le renouvelant, son enseignement. Un président d'une des deux sociétés d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse alors créées a même déclaré, lors d'une assemblée générale de ladite société, qu'il ne fallait pas croire que désormais l'histoire tenait lieu de théorie – une dénégation, et du meilleur cru. On ne dira certes jamais assez tout ce que nous devons aujourd'hui à ces travaux historiques, qui désormais posent la question de savoir comment il a pu se faire qu'ils se développèrent si tard (comme si déjà jouait une incompatibilité, mais alors, à l'époque, « en faveur » de la théorie). Il n'empêche, l'on ne lira pas ces histoires de la même façon si on en fait des tenants-lieu de la théorie ou si on les met au service d'un questionnement qui, comme Althusser déjà le soulignait, ne peut se dispenser d'une théorie.

L'histoire contemporaine suscite des réactions, provoque, de par son propre mouvement, la survenue de matériaux nouveaux, tandis que, par ailleurs, d'autres données bientôt surgissent ici ou là qui doivent sans attendre être intégrées, situées, réclamant, elles aussi, que soient prises en compte les rectifications qu'elles imposent. Il était donc dans la logique de *La bataille de cent ans* d'en appeler à une suite, et E. Roudinesco ne l'a pas méconnu.

Mais comment procéder ? Il ne se présente guère que deux solutions, dont aucune n'est absolument satisfaisante. L'on pouvait choisir de récrire ce travail qui reste, aujourd'hui encore, et de très loin, inégalé. Mais il n'est pas sûr que, sur certains points décisifs, le remaniement n'ait pas dû être d'une ampleur telle qu'il rendait inconvenante la conception d'une simple « nouvelle version » de la même histoire. Changez la lame du couteau, puis changez le manche... Autre solution, elle aussi boîteuse, l'on pouvait, laissant tel quel le premier ouvrage, lui apporter un supplément l'actualisant en fonction des nouvelles données, mais ceci, immanquablement, allait poser de délicats problèmes à l'endroit de ce qu'il convenait non pas simplement de supplémenter mais de modifier. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites du *Jacques Lacan* que de nous livrer certains faits et considérations remarquables qui, pour diverses raisons (certaines nécessaires, d'autres contingentes) n'avaient pas été recueillis pour *La bataille de cent ans*. On le conçoit, à l'épreuve, il pouvait s'avérer qu'aucune de ces deux solutions n'était véritablement satisfaisante.

Est-ce de là qu'a surgi l'idée d'une biographie de Jacques Lacan ? C'est en tout cas là qu'une telle biographie, dès lors qu'elle était signée Elisabeth Roudinesco, devait s'inscrire nécessairement. Et le problème

se compliquait à partir du moment où l'on s'apprêtait à faire jouer le décrochement, l'écart séparant une histoire de la psychanalyse en France d'une biographie d'un psychanalyste français, fût-il le plus important. Aux contraintes du problème historique que nous venons de déplier, s'ajoutait la complication d'un changement d'objet (puisque le nouvel objet était désormais « une vie, un système de pensée »).

Venait ainsi au jour une sérieuse difficulté, où la richesse même de *La bataille de cent ans*, ouvrage dans lequel il allait bien falloir puiser, faisait désormais accéder ce pavé en deux tomes au statut d'un objet source, mais aussi d'un objet embarrassant. Ici encore, il n'y avait guère que deux solutions. Pour l'écriture d'un *Jacques Lacan*, soit l'on décidait de tout reprendre à zéro, quitte à devoir y inscrire de très nombreuses et fastidieuses redites (au regard de *La bataille de cent ans*), soit l'on considérait comme su bon nombre des données déjà rassemblées et présentées, centrant ainsi l'ouvrage à venir sur l'exigence de lui apporter compléments et rectifications, et l'on se trouvait immanquablement écrire une biographie passablement de guingois, pas véritablement unifiée ni autonome par rapport aux deux tomes antérieurs de *La bataille de cent ans*.

Telle fut la solution choisie, comme il se voit déjà au seul fait d'un privilège excessif aujourd'hui accordé aux choses nouvelles venues depuis *La bataille de cent ans* et ici présentées souvent à la va-vite (exemples : l'utilisation non critique du témoignage de Marc-François Lacan, l'importance théorique surévaluée accordée à l'interview de Lacan par Madeleine Chapsal parue dans *l'Express*, l'absence d'analyse des témoignages concernant l'étude du borroméen associée à des jugements hâtifs à son propos). Il apparaît clairement que cette solution a le statut d'un compromis symptomatique : l'ouvrage d'aujourd'hui fut annoncé comme un tome III, mais l'on chercherait en vain cette indication d'un tome III dans ses pages : il est et il n'est pas un tome III, un supplément ; il est et il n'est pas une biographie (on en parle comme telle, sans qu'il s'annonce comme telle). Se voulant une étude historique de Jacques Lacan, le nouveau volume ne se suffit pourtant pas à lui-même, ne se boucle pas sur lui-même comme peut l'attendre l'acheteur d'aujourd'hui qui entrerait dans Lacan par son biais[18].

18. La publicité le suggère (*cf.* : « Jeunes générations, ce livre est pour vous »), aussi nous faut-il dire ici que non, préciser que, comme pour Freud et pas mal d'autres, il n'y a aucun chemin pédagogique qui conduirait à Lacan. C'est comme pour une piscine quand on est juché sur le tremplin, il n'y a qu'une solution : plonger.

Nous eussions préféré, seule façon de ne pas céder au compromis boiteux, qu'Elisabeth Roudinesco, pour sa présentation historique de Lacan, reprenne tout à zéro, quitte à écrire à nouveau un ouvrage en plusieurs tomes (tel le *Nietzsche* de Curt Paul Janz), quitte à devoir prendre son temps, selon cette belle formule de Marguerite Yourcenar constatant, après vingt ans consacrés à son *Hadrien* : « En matière de livre, il faut savoir attendre ». Mais ce n'est pas ici notre préférence qui importe ; importe le livre que nous avons en main.

Un clivage peut en cacher un autre

Avant même de l'ouvrir, en regardant seulement sa couverture, nous sommes avertis qu'il va s'agir d'un binaire : une vie (seulement esquissée) et un système de pensée (lui revendiquant le statut d'un objet historique). Pour peu que l'on se soit intéressé à Freud, l'on songe immanquablement à Ernest Jones, à son *The Life and Work of Sigmund Freud*, lui aussi binaire. Par comparaison, apparaît où Roudinesco innove : Lacan n'aurait pas tant produit une œuvre qu'un « système de pensée[19] ».

S'agissant d'un psychanalyste, ce clivage vie/système de pensée apparaît certes loin d'aller de soi. Mais soit, jouons le jeu que l'on nous propose, étudions comment dans cette présentation de Lacan signée Elisabeth Roudinesco se met en place et intervient cette distinction. Plusieurs points sont à relever.

Confluence

Tout d'abord, d'une manière on ne peut plus habituelle, Roudinesco nous présente certains traits décisifs du système comme venant en droite ligne de la vie, de la vie comme un roman, une « destinée balzacienne ». En ses termes cela donne : « Tout se passait comme si son propre roman familial continuait à envahir sa doctrine » (p. 477). Mais pourquoi « envahir » ? Pourquoi pas « alimenter » ? Ou étayer ? Quel préjugé cache cet « envahir » ?

Soit le cas du Nom-du-Père. Roudinesco cite tout d'abord Marc-François Lacan sans autre commentaire, sans se demander si Marc-François

19. Dans la suite, toute mention du mot « système » sera à lire avec ces guillemets qu'il serait affreusement lourd de remettre à chaque fois.

entendait quoi que ce soit à la doctrine de son frère, sans se démarquer de l'affirmation suivante (p. 26) :

> Jacques a reçu le nom d'Emile à cause du grand-père paternel qui, plus qu'Alfred, a joué un rôle important dans la découverte du *nom-du-père*.

Puis elle nous fournit une autre origine, familiale elle aussi (p. 220) :

> Nul doute que sa théorie du *nom-du-père*, qui formera le pivot de la doctrine lacanienne[20], trouva l'un de ses fondements dans le drame de cette expérience vécue au milieu des décombres et de la guerre.

Il s'agit de Judith, qui ne put, à sa naissance, porter le nom de « Lacan ». Judith fait aujourd'hui remarquer qu'il est loin d'être établi que cette « expérience » fut pour son père un drame. Nous ajouterons que Roudinesco, quant à elle, ne propose aucune articulation entre ces deux origines familiales du Nom-du-Père, ce qui serait pourtant exigible dès lors que l'on s'engage sur cette voie d'une recherche des origines. Ceci ne l'empêche pourtant pas de déclarer par la suite (p. 373) :

> Grâce aux précieux souvenirs de son frère Marc-François, on sait fort bien (*sic* !) aujourd'hui que la genèse du concept de *nom-du-père* trouve son origine dans la place occupée par Emile Lacan à l'intérieur de la généalogie familiale.

Faute d'entrer dans une psychanalyse de Lacan, faute d'établir les maillons qui lieraient des choses fort différentes, le fait de maudire Dieu[21] (ce qui est arrivé à plus d'un et d'une), le fait d'avoir une fille hors mariage (ce qui est aussi arrivé à plus d'un et d'une) et l'invention du Nom-du-Père[22] (ce qui n'est arrivé qu'à Jacques Lacan), ce savoir d'une ou des origine(s) ne peut que relever d'une psychologie à la six quatre deux, mais bien faite pour satisfaire les faux curieux.

---

20. On a bien lu : LE pivot de LA doctrine. C'est bien trop dire, même si toute une génération a pu croire et croit encore qu'il en était ainsi. C'est méconnaître qu'il y eut un avant le séminaire sur *Les structures freudiennes dans les psychoses*, et un après qui ne laissait pas intacts bon nombre des énoncés cruciaux. Mais surtout, peut-il exister LE pivot pour une doctrine avertie de ce que tout système symbolique (au sens de Lévi-Strauss) commence à quatre ?

21. *Cf.* p. 26, la citation de Lacan « [...] j'ai accédé à un âge précoce à cette fonction fondamentale qui est de maudire Dieu [...] ».

22. On aura remarqué que nous n'écrivons pas ce terme comme l'écrit Roudinesco (en italiques et sans majuscules) ; nous nous en sommes expliqué dans *Lettre pour lettre*, Toulouse, Erès, 1984, p. 314.

Une vie couleur psy et sans analyse

La psychologie est d'ailleurs très présente dans cette vie qu'on nous décrit, et nous ne pouvons que nous en étonner de la part de quelqu'un qui n'ignore pas tout de Politzer, de Canguilhem, de Foucault ou d'Althusser qui, chacun à sa manière, nous ont enseigné, comme Freud, à quel point la psychologie était un bourbier pour la raison analytique[23].

Roudinesco brosse un portrait psychologique de Lacan. Elle le fait à coup d'anecdotes, de nominations (*cf.* « Sa Majesté », « fils d'Alfred ») et de petits traits, dispersés ici et là dans son ouvrage mais qui donnent pour finir, l'esquisse d'un personnage déplaisant. Citons dans l'ordre, sans souci d'exhaustivité, p. 29 : « L'arrogance était le trait majeur [...] » (qu'en sait-elle ? a-t-elle soupesé tous les traits pour qualifier celui-ci de majeur ?), p. 103 : « Par tempérament, Lacan était un homme libre [...] (on a bien lu : « tempérament »), « [...] il était animé, en 1932, d'une farouche volonté de puissance [...] » (bigre !), « Parvenu à l'âge d'homme, Lacan n'avait donc eu que des souffrances bourgeoises [...] » (mais qui sait ce que furent les souffrances de Lacan enfant, qui peut prétendre les avoir calibrées ?), p. 145 : « [...] une formidable propension à revendiquer la toute-puissance du moi [...] » (qu'est-ce que peut bien être une « toute-puissance du moi » si le moi est une image construite sur une autre image ?), p. 161 : « [...] cet homme qui aspirait lui-même à devenir un chef [...] », p. 412 : Lacan est présenté comme le tenant d'une « conscience désirante » (*sic* !), p. 420 : il est dit avoir eu une « tendresse particulière pour les hommes qui aimaient les hommes », p. 451 : il nous est offert comme étant « devenu un tyran », p. 477 : on nous assure qu'il éprouvait toujours, « [...] à la fin de sa vie, la même haine envers les mères, [...] » (les haïrait-il en tant que plurielles ?), p. 500 : il nous est présenté en « enfant capricieux », affirmant « le primat de son ego », etc.

Il ne s'agit pas seulement d'un « féroce » (*cf.* la citation un peu plus bas) portrait d'un Lacan détestable et enmoïsé, d'un portrait qui ne peut, par son caractère outrancier, que nous amuser et auquel l'on peut opposer d'autres portraits ni plus ni moins valables[24]. Nous l'évoquons ici

23. Page 386, Roudinesco écrit : « Conscient du danger que représentait l'avancée de la psychologie sur la scène française du freudisme, Lacan se montra très favorable à l'anti-psychologisme de Foucault ».

24. « [...] Jacques Lacan était à l'opposé : le sentiment le plus fin de la différence de chacun, y compris la sienne, le tact, la loyauté, l'exigence... » Judith Miller, *op. cit.*

parce que ce psychologisme empêche E. Roudinesco d'apercevoir et donc de nous présenter le psychanalyste ; plus d'une fois, là où nous pouvons lire l'intervention du psychanalyste elle rabat l'événement sur le trait psychologique le plus plat. Exemple ? Page 337, Roudinesco, après nous avoir raconté que

> Quand Jean Laplanche arrêta son analyse le 1er novembre 1963 en lui disant que, malgré les divergences, il resterait son fidèle disciple, il entra en fureur et l'accusa de profiter de lui [...],

conclut de l'historiole que Lacan « [...] ne supportait pas d'être quitté ». Un sien trait psychologique (souvent jugé négatif) règlerait donc le problème. Or nous avons maintenant un peu de recul et pouvons bien admettre, au moins à titre d'hypothèse pour l'analyse de cette fin d'analyse qui fait donc encore parler d'elle trente ans plus tard, que Laplanche en effet, malgré sa promesse, n'est pas resté « son fidèle disciple » et qu'il a bel et bien « profité de lui », qu'en somme Lacan lui disait clairement, en cet ultime rendez-vous un jour de fête des morts, l'exacte vérité de ce qui se passait et de ce qui allait se passer, bref que Lacan faisait son boulot de psychanalyste là où on lui attribue un sale trait de caractère !

Un autre exemple ? Page 365, Roudinesco nous raconte une historiole qui méritera d'être inscrite au registre des « bons mots avec Jacques Lacan[25] ». On apprend qu'après l'exploit de Youri Gagarine, Lacan voulut se rendre en URSS. Un dîner est organisé, avec un certain Léontiev comme personnage à séduire puisque susceptible d'inviter Lacan. Tandis que Léontiev et Lacan gardaient le silence un temps indécemment long, Zazzo, en fonction d'entremetteur, pour rompre la glace et les inciter à parler, lança la conversation sur Gagarine et la psychophysiologie des cosmonautes. Lacan intervint alors, proclamant d'un ton « péremptoire » :

> Il n'y a pas de cosmonaute.

25. Jean Allouch, *132 bons mots avec Jacques Lacan*, Toulouse, Erès, 1988. La traduction espagnole (de Marcelo et Nora Pasternac) comporte *213 ocurrencias* (Mexico, éd. Sitesa, 1992), et le jackpot irait en français jusqu'à la publication de 321 bons mots (ils sont depuis belle lurette recueillis et écrits) si la ferveur pour la psychologie lacanienne n'empêchait cette nouvelle édition.

Puis ajoutant, confronté à l'indignation manifestée par Léontiev, et cette fois didactique :

> Il n'y a pas de cosmonaute tout simplement parce qu'il n'y a pas de cosmos. Le cosmos est une vue de l'esprit.

Pourquoi donc conclure, comme le fait Roudinesco en psychologisant l'anecdote, qu'« une fois de plus, il avait fait preuve de maladresse », qu'il « était capable de se mal conduire face à des hommes de science », alors que nous pouvons déduire de ce récit que Lacan s'est alors parfaitement bien conduit, fût-ce au prix de devoir sacrifier le voyage dont le projet fut, en effet, à partir de l'incident, laissé en plan. Lacan a, cette fois, mis en œuvre une épreuve qui s'est avérée décisive. Si l'antipavlovien Léontiev ne pouvait pas entendre qu'il n'y avait pas de cosmos (thèse de Koyré, comme le rappelle Roudinesco), il ne valait pas la peine d'aller en URSS dire quoi que ce soit de la psychanalyse version Lacan ! Autant régler l'affaire en un dîner ! Où est donc la « maladresse », sinon vis-à-vis d'un arrivisme dont on voit ici que ce n'était pas sur lui que Lacan réglait ses paroles et ses actes, même s'il arrive à Roudinesco de l'imputer à Lacan (*cf.* p. 74) ?

L'« initiateur solitaire[26] *» et sans expérience*

Tirons-nous de quelques historioles dont Roudinesco aurait raté ce qu'elles recélaient d'enseignement (une expérience qui peut bien arriver à tout un chacun) une conclusion exagérée ? Est-il faux d'affirmer que son Jacques Lacan fait disparaître, derrière un portrait psychologique du bonhomme, Lacan en tant que psychanalyste ? Que cet ouvrage ne fait pratiquement pas état de ce que furent son expérience et son objet ?

On chercherait en vain, dans ce *Jacques Lacan*, hormis Schreber tout de même évoqué mais d'assez loin, ce que furent les grandes lectures cliniques de Lacan (il n'y a pratiquement rien sur Gide, sur Hans, sur l'homme aux loups, sur Anna O., sur Hamlet, sur Antigone, sur la trilogie de Claudel, sur tous les cas de la littérature analytique qu'il a étudiés dans leurs détails) et en vain aussi sa doctrine (ou mieux : sa problématisation) du délire, de l'obsession, de la perversion, de l'angoisse, du fantasme, de la pulsion, de la répétition, du deuil, du « rapport sexuel » (son caractère non inscriptible fut pourtant l'une des plus capitales trouvailles à la fois cliniques et théoriques de Lacan), de l'acte

26. Nomination que l'on trouvera page 74.

analytique (une année de séminaire) tous termes carrément absents de l'index, de la demande, de l'entre-deux morts, et même du transfert. Pas un mot sur le binaire acting-out / passage à l'acte, ni sur le ternaire castration / frustration / privation, ni sur le développement en tableau du ternaire inhibition / symptôme / angoisse. L'« unebévue », une des ultimes trouvailles capitales de Lacan puisque remettant en question le statut même de l'inconscient, n'est pas davantage mentionnée. Pratiquement tout ce que Lacan a écrit au sens de « formalisé » (ses « mathèmes ») est également absent et le problème n'est donc jamais posé, comme problème, du statut de ces écrits dans l'expérience clinique. Quant aux présentations de malades, pourtant si décisives, seule la première et la dernière échappent à l'oubli, mais pas un mot sur le fait que Lacan y tenait beaucoup et ne s'y tint pas moins (avec une régularité digne d'un contrat style IPA), ni aucune discussion de l'incidence de ces rencontres ou de telle ou telle de ces rencontres sur sa « pensée ». Si mesurer avait ici le moindre sens, nous dirions qu'il fut pourtant certains malades qui ont compté autant qu'Heidegger. Comme Borges, Lacan n'était pas étranger au fait que cinq quelconques minutes d'un quelconque pauvre bougre sont plus importantes que tout ce que contient notre philosophie.

Mais Roudinesco elle-même nous dit noir sur blanc sa massive éradication de l'expérience de Lacan, de sa problématisation et donc de son objet que nous venons de noter ; elle le fait à propos de Marguerite Anzieu transformant ainsi Lacan en pur penseur ayant essentiellement rapport à d'autres purs penseurs.

La publication en octobre 1990 de *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*[27], n'a pas empêché Roudinesco d'écrire aujourd'hui un certain nombre d'affirmations dont on peut dire qu'elles étaient démenties par avance dans cette étude ; ainsi, le moins qu'il convenait de faire eût été de les discuter pour étayer voire justifier un désaccord. Il nous semble saugrenu, en effet, d'affirmer en 1993 et d'emblée et sans aucune preuve que « Rien ne prouve néanmoins que cette paranoïa ait été aussi construite et organisée que Lacan l'affirme » (p. 71), alors qu'en effet Lacan déploie dans leur détail les points-nœuds de cette organisation paranoïaque (notamment le rapport de la maladie dans ce qu'elle a de plus concret, de plus textuel, avec l'histoire de Marguerite dans sa famille) et alors que nous avons consacré un chapitre entier à montrer comment

27. Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.

s'articulaient les différentes thématiques délirantes en même temps que se composait le réseau des persécuteurs. Il paraît pour le moins saugrenu d'affirmer aujourd'hui (p. 60) que Lacan « ne s'intéressait à cette femme que pour illustrer sa doctrine de la paranoïa et rédiger une œuvre théorique [...] », ou encore (p. 71) que Lacan fut, face à Marguerite, « sans jamais chercher à écouter une autre vérité que celle qui confirmait ses hypothèses », alors que nous avons consacré deux chapitres à montrer comment sa rencontre avec Marguerite avait conduit Lacan à abandonner son préjugé de départ, celui selon lequel les psychoses relèveraient du concept jaspersien de processus.

Lacan le dit lui-même, comme nous l'avons fait valoir ? Oui ! Mais peu importe à E. Roudinesco qui, à l'occasion, peut mettre en branle une petite machine interprétative susceptible de tout absorber. Ainsi lorsqu'il s'agit de soutenir l'idée (fausse) selon laquelle Lacan, au début des années trente, abordait la folie à partir du primat de l'inconscient (p. 78) et qu'il faut bien tout de même tenir compte de ce que Lacan, dans sa thèse, écarte explicitement ce primat au profit d'une *psychanalyse du moi*, peu importe, Roudinesco a la réponse : c'est que Lacan, disant cela, « utilisait une terminologie freudienne conforme à l'orthodoxie régnante », ou encore : « restait tributaire, à cette époque, d'une représentation du freudisme centrée sur une certaine lecture de la deuxième topique ». Je dis que tu dis blanc. Tu dis noir ? Peu importe ! Ce noir n'est que le signe d'un passé pas encore complètement réglé ! Tu dis bien blanc ! Il n'y a qu'un os, mais décisif, c'est que Lacan lui-même, avec l'invention du stade du miroir, quatre ans plus tard, mettait effectivement en œuvre cette psychanalyse du moi que Roudinesco jugeait par avance rétrograde.

Roudinesco ne se limite pas à nous dire que Lacan n'aurait rien appris avec Marguerite, elle va jusqu'à s'engager dans l'interprétation sauvage. Lacan (p. 59) se serait approprié « le destin de cette femme pour construire un « cas » dans lequel il projeta non seulement sa propre représentation de la folie féminine, mais ses obsessions familiales et fantasmatiques ». Lancée sur cette voie, Roudinesco finit par faire de Marguerite « comme un double » de Lacan (p. 74), affirmation dont le sérieux se trouve tout de même pour son lecteur relativisé (si tant est qu'il s'y soit laissé prendre) lorsque, seize pages plus loin, elle fait aussi de Marguerite un double féminin de Crevel (p. 90). Alors ? Si le double de mon double est mon double, faut-il conclure que Crevel serait un double de Lacan et réciproquement ?

De telles intempestives affirmations ne sont pas seulement fausses au regard de ce que l'on peut appréhender au titre de faits (si Marguerite avait été comme nous la présente Roudinesco page 254, une « retraitée du délire[28] », elle n'aurait certes pas eu la force d'obtenir du tribunal et après s'y être prise à deux fois, que ses médecins la libèrent), elles sont aussi difficilement conciliables avec la conception selon laquelle Lacan aurait fait son analyse avec Marguerite (p. 108). Un double aurait-il une vertu analysante ? Ce serait une grande découverte clinique[29].

Selon Roudinesco, Lacan utilisa Marguerite, n'apprit rien d'elle, la transforma en une illustration d'un savoir déjà là. Mais que sert une telle éradication de l'expérience de Lacan avec Marguerite ? Nous passons ici, en répondant à cette question, de la vie sans analyse au système : cela sert à faire valoir que ce fut de Dali que Lacan tint, à l'époque, la transformation de son savoir sur la paranoïa (p. 55). Mais pourquoi faudrait-il à ce point que *seul* Dali ait eu cette fonction enseignante ? Déjà tout le statut du système est présent dans cette question.

Plus précisément dit, nous venons de saisir, à propos du cas clinique qui se trouve être le plus largement développé dans ce *Jacques Lacan* et sur le vif, comment le dit système de pensée de Lacan se forge sur

---

28. Page 71 déjà, Roudinesco présentait Marguerite comme une « femme saisie par l'anonymat de la psychiatrie asilaire et dont le propre personnage restera lettre morte ». Puis encore, page 256 : « Quand l'aventure du cas, du mythe et de la folie prit fin, Marguerite connut le destin anonyme des pensionnaires d'asile. Elle qui avait été observée, pillée, fabriquée, travestie, mythifiée pour les besoins du discours psychiatrique, [...] ». Ce sont là des mots violents, « féroces » (pour user d'un terme qu'affectionne Roudinesco), et qui, sans l'écrire franchement accusent néanmoins Lacan. Faisant large mesure, Roudinesco ne recule pas alors à nous assurer que Marguerite « détestait » Lacan, ceci sans le moindre commencement d'une preuve. Le détestant, se serait-elle livrée à lui comme elle l'a fait ? Aurait-elle été assez sotte pour ne jamais entrevoir, durant les quinze mois durant lesquels ils s'entretinrent et même, selon Roudinesco, « ne se quittèrent plus » (p. 59), que Lacan était en train de la piller ? Quant à l'affirmation d'une fin de l'« aventure du cas », sans même renvoyer Roudinesco à une bonne lecture, soit au chapitre III de *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* justement intitulé « Les suites du cas », qu'il nous suffise de lui faire remarquer qu'elle-même, aujourd'hui, en parle encore, et qu'elle a contribué, dans un passé récent, à faire valoir l'actualité du cas.

29. Roudinesco ré-affirme cette thèse en dépit de ce que lui écrivait Didier Anzieu (lettre citée page 256) et malgré notre étude qui pourtant n'est pas muette sur la place de Lacan dans la structure. Ici aussi, comme mentionné plus haut, elle affirme alors même qu'elle cite Lacan faisant valoir autre chose (qu'il eut l'impression de faire une analyse non pas avec Loewenstein mais à son séminaire).

fond d'éradication de son expérience clinique. Seul Dali serait intervenu, et le cas est une pure illustration d'un savoir par ailleurs acquis.

Divergence ?

Mais cette disparition de l'analyse entre vie et système de pensée n'est pas sans produire des effets, conduisant notamment Roudinesco à opposer les deux termes de son binaire. Ce n'est pas elle, pourtant, qui invente le clivage qu'elle fait valoir. Déjà Loewenstein distinguait chez Lacan un bon et un mauvais, du « à prendre » et du « à rejeter » :

> Il a toujours présenté pour moi une source de conflit : d'une part son manque de qualités de caractère, d'autre part sa valeur intellectuelle que j'estime hautement, non sans désaccord violent[30].

De même Louis Althusser, dans une lettre à Diatkine[31] :

> Pourquoi vous laissez-vous aller à refouler l'œuvre de Lacan ? C'est une erreur, c'est une faute que vous ne devez pas commettre et que pourtant vous commettez. Vous me répondez par le personnage de Lacan, mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de son œuvre [...].

Commentant la position d'Althusser vis-à-vis de Lacan, Roudinesco appuie lourdement sur la chanterelle de ce clivage (p. 397) :

> Cet éloge de la démarche lacanienne était accompagné d'un portrait lucide et féroce du « style » du maître et des manies de ses disciples [...].

Roudinesco va même jusqu'à forger, entre vie et système, d'artificielles contradictions, nous voulons dire des contradictions qui ne sont que fonction de ses propres préjugés psychologisants. Nous le demandons, en lisant la page 240, en quoi n'avoir pas été résistant durant la guerre serait en désaccord avec son système de pensée ? Ne serait-ce pas heuristiquement préférable, là où l'on croit voir une contradiction, de se demander en quoi ce non engagement fut cohérent avec la doctrine lacanienne de l'époque ?

Autre cas : les journaux ont beaucoup cité le deuxième paragraphe de la page 275 où Roudinesco ramasse en une phrase ce qui lui paraît être la situation de Lacan à l'automne 1953. Elle conclut :

---

30. Lettre à Marie Bonaparte, citée page 123.
31. Citée page 401-402.

> Et c'est au cœur de cet imbroglio qu'il commença à élaborer un système de pensée qui était en contradiction radicale avec ses manières de vivre. Dans ce système, en effet, Lacan accordait un privilège absolu à l'élucidation du rapport du sujet à la vérité.

Là encore, on ne voit pas pourquoi (hormis une référence à la vérité comme *adequatio rei et intellectus*, c'est-à-dire hormis cet abord classique de la vérité vis-à-vis duquel Lacan, justement, se démarquait[32] en soutenant que la vérité a « une structure de fiction », hormis la conception corollaire de la réalité comme donnée, ce qu'il ne récusait pas moins) il y aurait « contradiction » entre son système et le fait de masquer sa pratique des séances courtes – d'autant plus que le masquage était notoire, était donc un semblant, et mis en œuvre comme tel.

Un peu plus loin (p. 327), Roudinesco réitère, écrivant cette fois que Lacan ne s'applique pas à lui-même la castration qu'il théorise. Pourquoi ? Là encore, parce qu'il ne renonce pas à ses séances à durée variable, ce qu'elle interprète comme un maintien chez lui de sa croyance en la toute-puissance du moi !

> Lacan, en effet, se plaisait à théoriser avec une infinie subtilité la doctrine de la castration, il fustigeait tous les dangers auxquels s'exposait le sujet dans sa croyance en la toute-puissance du moi, et il ne songeait pas un instant à appliquer à sa propre personne un si bel enseignement.

En dehors du problème des séances à durée variable (où elle ne sait voir que le fait d'une intervention arbitraire du psychanalyste et liée à sa toute-puissance[33]), Roudinesco n'oublie qu'une chose, à savoir que c'est précisément en tant qu'il « théorise » que Lacan s'applique à lui-

---

32. La même pseudo-contradiction, fondée sur la même conception non lacanienne de la vérité se retrouve page 525. A l'instant de la mort, Lacan pouvait bien, si ça lui convenait ou convenait à ses proches, se faire hospitaliser sous un faux nom sans pour autant être taxé d'agir en contradiction avec sa théorie !

33. *Cf.* p. 271 : « [...] il mettait en œuvre une technique de la séance à durée variable qui consistait à suspendre celle-ci arbitrairement. Il inversait la signification des règles standard en prenant la liberté de mener la cure non pas dans le respect d'un droit du patient à jouir librement de son temps de parole, mais dans la toute-puissance de l'analyste, placé en position d'interprètre [*sic*] dans la relation transférentielle. » Objection : si la suspension de séance a valeur d'interprétation, elle ne peut ni être arbitraire ni relever de la toute-puissance de l'analyste. L'interprétation analytique est une soumission à la singularité textuelle du matériel, elle suppose, comme telle, chez l'analyste, une tout autre position libidinale que celle d'une toute-puissance.

même la castration. Elle remarque bien, pourtant, que Lacan eut le souci constant de rendre compte de son expérience analytique en des termes ou plus exactement grâce à une formalisation qui soit discutable, contestable, soumise au jugement du non-analyste. Mais elle reste aveugle sur le fait que cette soumission-là est le lieu effectif de sa castration (et non pas dans la soumission à un standard technique de l'IPA qui n'a jamais symboliquement châtré personne !).

Que dire enfin, autre pseudo-contradiction, de l'impayable remarque (p. 250) à propos de l'amour de Lacan pour sa fille Judith ? Citons :

> Nombreux furent ceux parmi les psychanalystes et les amis qui essayèrent de dire à ce père amoureux de se tempérer. Celles-ci étaient d'ailleurs totalement contradictoires avec la doctrine œdipienne qu'il enseignait.

A quoi donc se rapporte le démonstratif ? On le cherche en vain ! Et l'on conjecture qu'il doit bien y avoir quelque rapport entre ce trébuchement d'écriture (il n'y en a que fort peu de cette sorte dans ces 700 pages) et l'affirmation pour le moins curieuse selon laquelle la doctrine œdipienne enseignerait aux pères d'avoir pour leur fille un amour tempéré. A ce compte, il faudra bientôt introduire le concept d'« amour tempéré » dans le vocabulaire de la psychanalyse.

Sur le statut du système[34]

En un remarquable bouclage, le statut du système de pensée, détaché de la clinique, de l'expérience (psychiatrique et analytique) qui fut celle de Jacques Lacan, se trouve lié à son portrait psychologique. Lisons

34. Nous n'étudierons pas ici le forçage et les biais par lesquels Roudinesco tente de donner quelque peu consistance à cette notion lacaniennement erronée d'un « système de pensée », et pas non plus la temporalité qu'elle croit discerner dans le parcours doctrinal de Lacan. Trois mots donc. 1. Le forçage apparaît patent lorsque Roudinesco écrit (p. 356), : « Il n'y avait plus alors qu'à traduire le concept freudien d'*Ichspaltung* en montrant que [...] ». Quiconque aura quelque peu fréquenté les séminaires de Lacan, soit en y ayant assisté soit en lisant les sténotypies, est au moins averti de ceci : jamais Lacan ne s'est trouvé, en tant que frayeur, dans une position où « il n'y avait plus qu'à... ». De quel point de vue, d'ailleurs, pourrait-on affirmer un pareil moment ? 2. Sur au moins un des biais, faisons remarquer que la notion de « refonte » (non plus tant « relève », mais s'y adjoint celle de « révision »), en son sens premier (on refond une pièce de monnaie), implique qu'il s'agisse toujours des mêmes éléments et qu'elle ne se prête donc pas particulièrement bien à ce que Roudinesco veut lui faire endosser (l'appropriation par Lacan d'autres pensées que la sienne). 3. Quant à la temporalité qui nous

(p. 74), autrement dit prenons un cas exemplaire (que Roudinesco, d'ailleurs, par la généralisation à laquelle elle procède, pose comme tel) :

> De fait, Lacan agissait avec Jaspers comme avec la plupart des auteurs dont il s'inspirait. Chaque emprunt conceptuel, chaque référence à une notion, chaque regard sur une doctrine lui servaient toujours à se déplacer ailleurs, [...]

Jusque-là nous suivons d'autant plus volontiers que nous avons nous-même fait valoir la fonction cruciale du « ce n'est pas ça » dans le frayage de Lacan[35]. Mais à quoi tiennent chez Lacan ces variations, ces changements de référence ? Selon Roudinesco, pas à l'expérience, c'est-à-dire à ses difficultés, voire à ses impasses, pas non plus au désir d'en rendre compte auprès du non-analyste, non. Voici Dame psychologie dans ses plus beaux atours : ces variations servent à Lacan

> à jouer à la fois le rôle de pourfendeur des valeurs anciennes, d'héritier d'une longue tradition d'ancêtres et d'initiateur solitaire d'une science nouvelle (p. 74).

Que Lacan ait parfois joué au pourfendeur, que ces diatribes aient trop souvent cautionné, chez ses élèves, le traitement par le mépris d'un certain nombre de textes ou d'œuvres essentiels, nous ne saurions le contester. Mais, s'il y a lieu en effet de remédier aujourd'hui à cet état des choses, de revisiter Breuer, Bleuler, Jung, Klein, Federn, Graf, Fromm, etc., celui-ci n'autorise nullement à conclure que c'était pour jouer le rôle de pourfendeur et d'initiateur que Lacan empruntait des concepts, les travaillait, en changeait. L'hypothèque psychologique brouille la vue d'E. Roudinesco ; elle ne saisit pas qu'en procédant ainsi

---

est proposée, le forçage n'est pas moins net qui nous présente (p. 283) comme un inaugural moment de « refonte d'ensemble » (*sic*) la conférence sur « Le mythe individuel du névrosé » du 4 mars 1953 en lieu et place de celle du 8 juillet de la même année intitulée « Le symbolique l'imaginaire et le réel » (et non pas « Le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire). Pendant plus de vingt ans, et avant de les problématiser comme telles durant encore un paquet d'années, Lacan n'a cessé de dire que ces trois catégories étaient ses catégories (ou dimensions ou registres) fondamentales, et de les faire jouer comme telles ; mais il n'empêche, Roudinesco (sans même discuter la chose) déclare, elle, que le texte inaugural de la refonte fut celui du 4 mars, autrement dit celui qui fait valoir « l'entrée en scène de la pensée lévi-straussienne. Une fois encore (*cf.* ce que nous avons relevé à propos de Dali) Lacan nous est présenté comme ayant essentiellement affaire à la pensée d'autres grands hommes.

35. Jean Allouch, *Freud, et puis Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1993.

Lacan utilise les concepts, tout simplement... pour ce pour quoi ils sont faits : chiffrer une expérience, et que les modifications qu'il leur fait subir ainsi que ses changements de référence sont à situer au regard des questions posées par cette expérience, pas seulement pour des raisons internes à sa doctrine (qui interviennent aussi) et non pas pour faire l'intelligent dans le cénacle des grands penseurs.

Mais, à l'endroit du système ainsi mis en place par Roudinesco en quelque sorte contre le déplaisant bonhomme Lacan, une remarque supplémentaire doit ici être introduite. Non sans quelque étonnement, nous notons en effet que ce système de pensée de Lacan se trouve être chez elle, tout au moins jusqu'à un certain point de son élaboration (celle de Lacan), l'objet d'une grande admiration. Là encore, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère, la même supplémentaire et excessive charge qu'elle faisait porter sur ses jugements négatifs se retrouve dans ceux usuellement jugés positifs. Ces jugements surviennent surtout au milieu de son ouvrage : « une magnifique théorie de la cure » (p. 333), « un éblouissant commentaire [du *Banquet*] » (p. 334), « une formule géniale [de l'amour] » (p. 334), « Lacan réussissait un véritable exploit [l'interview dans l'*Express*[36]] » (p. 346), « cette magnifique opération théorique » (p. 358), « il fut génial quand il répliqua à Goldmann » (p. 444), « un penseur génial » (p. 513), « ce grand théoricien de la vérité » (p. 525), et leur place déjà nous indique de quel Lacan Roudinesco fait un si grand éloge.

A cela s'ajoute la curieuse affirmation d'une « recherche de l'absolu » censée caractériser les derniers moments du frayage de Lacan. Cette qualification, nullement étayée, ne saurait être située que comme une imagination de l'auteur de ce *Jacques Lacan*. Sans même nous référer à ce que furent effectivement les problèmes abordés par Lacan à ce moment-là (des problèmes que Roudinesco laisse largement de côté), en nous en tenant donc à ce Lacan qu'elle encense, comment ne pas noter qu'une telle quête de l'absolu n'a à proprement parler aucun sens chez quelqu'un qui a fait valoir que l'Autre n'existe pas (la recherche de l'absolu ne saurait en effet être que celle d'un Autre non barré).

En mettant ensemble cette magnification de la pensée de Lacan et cette affirmation d'une quête d'absolu comment ne pas voir que la dite pensée de Lacan, avec celle de tous ces grands hommes (il n'y a pas

36. Lacan a donné bien d'autres interviews et tout aussi limpides du point de vue présentation de sa doctrine. L'exagération est là patente.

ici mention d'une pensée de femme dont il se serait aussi inspiré[37]) au panthéon desquels Roudinesco hisse Lacan, est ici l'objet d'une phallicisation ? Que l'on nous offre donc une pensée-phallus-(imaginaire) ? Ainsi s'expliquerait le succès éditorial de l'ouvrage ! Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre un phallus de cette taille et, qui plus est, un phallus en bataille, en bataille de cent ans ! Mais confirmerons-nous cet *Einfall* ?

Oui ! Nous avons déjà ici même rencontré l'organe d'Heidegger, ce qui donne sa juste portée à ce que Roudinesco appelle un « *vibrant* hommage » de Lacan à Martin Heidegger. Nous avons déjà noté à quel point chez Roudinesco le savoir vaut en tant qu'initiatique (de là sa dévalorisation des mathèmes, bien peu faits pour titiller la demande d'initiation : on ne s'« initie » pas à f = mg) ; or l'initiation est ce rite par lequel un sujet accède à sa place dans la fonction phallique. Mais il y a, si l'on ose dire... plus. En effet l'histoire de ce système de pensée nous est ici présentée comme rien de moins qu'un gigantesque acte sexuel (il aurait duré cinquante ans). Lisons : tout commence avec les « pères » puis la rencontre avec les « folies féminines », pour bientôt déboucher sur « l'âge d'homme » ; ce seront ensuite « la puissance et la gloire », avec son point limite et tournant (la « recherche de l'absolu ») et enfin, après un bref temps où l'on entrevoit, Lacan « à bout de souffle[38] », comme nous le prévoyons désormais et comme toutes choses phalliques finissent, voici la déconfiture.

La recherche de l'absolu se prolonge en effet, chez Roudinesco en une autre affirmation aussi à l'emporte-pièce, qui à la fois la dément et la confirme, celle selon laquelle, ultimement, Lacan se serait comme précipité dans « un processus d'abolition de son discours ». Citons par exemple ce qui est dit à propos de l'étude de Joyce (nous trouverons une nouvelle et dernière fois bien des choses déjà notées, l'autobiographie, la projection, le psychologisme, l'imputation et, nouveau venu mais venu dans le droit fil d'une absence de problématisation du statut

37. Il y aurait eu une « rencontre manquée » avec Mélanie Klein ; est-ce à dire qu'avec Heidegger ou Kojève ou Hyppolite ou Lévi-Strauss la rencontre aurait été réussie ? Qu'on demande à Lévi-Strauss son avis !

38. On nous présente (p. 468) Lacan « à bout de souffle » alors qu'il va produire l'un de ses discours les plus décisifs et les plus novateurs (la conférence intitulée « la troisième »). Quant aux disciples « épuisés par l'aventure de la passe », on nous permettra de témoigner ici que tel n'était pas le cas pour un bon nombre d'entre eux, qui ne considéraient pas que la passe fut une « aventure ».

des mathèmes, la rumeur sur les nœuds, datant des années 75, comme étant une affaire où Lacan perdait les pédales) :

> En interprétant *Ulysse* comme un roman autobiographique, Lacan s'identifiait à Joyce pour parler du drame du fils d'Alfred, hanté depuis toujours par la volonté de se faire un nom. Mais en évoquant la schizophrénie de Lucia, il racontait aussi la tragédie d'un père habité par la culpabilité de n'avoir pas su transmettre son nom à sa fille. La confrontation avec l'univers joycien avait donc pour effet non seulement de replonger Lacan dans la contemplation fantasmatique de son histoire, mais d'accentuer le processus d'abolition de son discours, déjà largement amorcé par la pratique des nœuds (p. 482).

Ainsi trouve son statut, celui d'une détumescence, cette indication d'une fin de l'histoire de la psychanalyse en France que Roudinesco nous présente comme étant le fait de Lacan. Citons encore : « Lacan basculait lui-même dans un exercice langagier de la psychose » (p. 482), « il s'empara de l'écriture joycienne au point de dissoudre son enseignement » (p. 483), et Roudinesco, allant jusqu'au bout dans la description de cette débandade, ne nous épargne pas la figure de la femme de Lacan, Sylvia, « épuisée par le spectacle quotidien des nœuds[39] » (p. 493).

Voici donc le statut du système de pensée : phallique, jusque dans son histoire. E. Roudinesco nous présente son *Jacques Lacan* comme un déplaisant personnage mais affublé d'un formidable phallus (tête pensante) engagé durant un demi-siècle dans une non moins formidable copulation homosexuelle jusqu'à sa dissolution finale (le « sa » indiquant ici en cascade les trois termes : dissolution de la copulation, du phallus et du personnage). Devrons-nous plus précisément qualifier cet acte sexuel de sadique ? Nous le suggère en tout cas ce *lapsus calami* qui, alors qu'elle transcrit (p. 403) l'acte de fondation de l'EFP, fait

39. En ce moment de détumescence de sa pensée, Roudinesco discrètement mais sensiblement, agite le spectre d'un Lacan qui serait devenu psychotique, un trait que nous notons ici pour dire son caractère abusif (*cf.* la citation ci-dessus de la page 482, mais aussi, page 490, l'usage du terme de « forclusion » à propos d'un trou de mémoire de Lacan et encore, page 513 : Lacan dans ce que lui disaient ses derniers analysants « [...] cherchait à entendre une langue fondamentale de la psychose, semblable à celle décrite par Schreber dans ses *Mémoires* : une langue du mathème, capable de réduire à néant le caractère aléatoire de toute parole » – affirmation qu'il faut entendre en se souvenant que lui, Schreber, cherchait à entendre cette langue fondamentale).

écrire à E. Roudinesco, au lieu de « qui restaure le soc tranchant de sa vérité [celle de Freud] » : « ...le choc tranchant de sa vérité ».

Nous intitulions la dernière partie de ce compte rendu : « un clivage peut en cacher un autre » ; nous sommes maintenant en mesure de préciser les termes de ce jeu de cache-cache. Le clivage le plus manifeste, celui de la personne et de la pensée, cache et révèle celui que la finesse clinique de Karl Abraham avait su isoler en faisant valoir « la fonction du partiel dans l'identification[40] », l'« amour partiel de l'objet ». Ici l'identification de Lacan n'est pas celle de l'autre moins ses génitoires, mais prend pour objet exactement l'inverse : les génitoires (la pensée phallicisée[41]), hormis tout le reste (le déplaisant personnage). En cela nous confirmons que la portée de ce *Jacques Lacan* est celle d'un moment d'hystérisation aujourd'hui effectué à l'endroit de Lacan.

Et Lacan ?

Si ce n'était la sollicitation de cette hystérisation, l'analyste Lacan disparaîtrait absolument dans cette version de lui où sa lettre est accueillie hors son désir, lui versé au compte du déplaisant bonhomme.

Mais en serions-nous ainsi quittes avec cet ouvrage ? Certes pas. Cette hystérisation, nous ne pouvons pas ne pas le conjecturer, doit bien venir se greffer en un point de manque chez Lacan. Mais lequel ? A quel endroit chez Lacan un manque viendrait-il fonctionner comme suscitant l'hystérisation ? Répondre sera localiser le véritable enjeu de l'ouvrage d'E. Roudinesco. Or elle n'est pas, comme l'on doit s'y attendre sans avoir entrevu cette réponse. Nous écrivons « entrevu » car, immédiatement après avoir situé « le point aveugle du discours lacanien », la question soulevée rechute dans la psychologie du personnage, en l'occurrence sa dite hantise du plagiat (on le vérifiera aisément page 443). Citons :

40. Jacques Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, séance du 21 juin 1961.
41. En dépit de la réelle méfiance que Lacan manifestait à l'endroit de la pensée. *Cf*: « J'ai vu assez d'électro-encéphalogrammes pour savoir qu'il n'y a pas ombre d'une pensée » (cité p. 489), à lire : « j'ai vu assez dans ce phallogramme [...] ».

> [...] le point aveugle du discours lacanien, c'est-à-dire son incapacité à penser la discursivité freudienne comme hétérogène à ses transformations ultérieures.

Nous pourrions discuter les termes de cette affirmation. Ou encore faire valoir que, comme pour cette autre si juste remarque (p. 115) selon laquelle Lacan ne détachera jamais sa lecture du freudisme d'une clinique de la psychose, sa formulation n'est pas prise en compte dans la suite du propos. Mais, ici, c'est l'hystérisation qui tient lieu de cette prise en compte. Sera-t-elle poussée, en sa vérité, jusqu'à ce point de rebroussement où la dite incapacité apparaîtrait pour ce qu'elle est, le vêtement d'une impossibilité ? Était-ce celle de Lacan ? Sera-t-elle la nôtre aussi bien ?

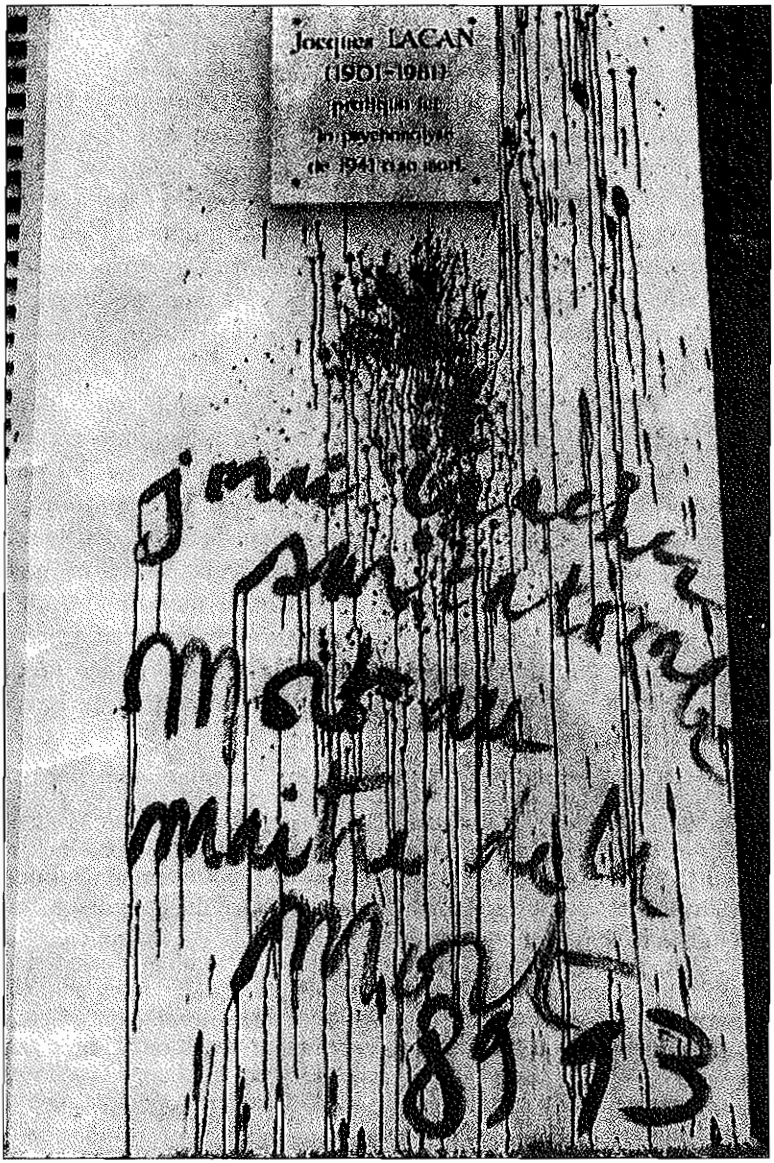
Rendre compte de l'impossibilité d'une hétérogénéité interne au mouvement freudien est, aujourd'hui, peut-être enfin formulé comme tel, notre problème. Encore faut-il pour le poser se rendre au fait qu'il n'y a nul pacte de départ entre Freud et qui que ce soit, contrairement à ce qu'imagine (p. 565) Roudinesco (qui se garde bien, d'ailleurs d'en donner l'exacte formulation, ce qui est pourtant le moins que l'on puisse exiger pour un pacte) Et le décrochage inconscient/unebévue (avec cette affirmation de Lacan selon laquelle il aurait lui inventé l'inconscient, ce que Roudinesco écarte d'un trait de plume en en faisant une boutade[42]) fut sans doute la dernière tentative de Lacan apportant une réponse à ce problème.

Son abord engage, croyons-nous, la suite, et notamment une subversion de ce fantasme d'une fin de l'histoire qui hante (Roudinesco en témoigne) beaucoup de ceux qui auront disons connu Lacan, qui sont de ce fait comme poussés à imaginer cette époque comme heureuse, comme une sorte de temps béni et désormais aboli, et qui sont aujourd'hui tentés d'identifier sa mort avec celle de la psychanalyse.

Philippe Sollers[43], passant récemment au 5 rue de Lille, fut attiré par un graffiti apposé sur la façade de l'immeuble. Sérieux comme un littérateur, il sortit de sa poche un petit carnet et en transcrivit le texte :

---

42. De même fait-elle (p. 417) de la nomination « stécriture » un « geste dédaigneux » de Lacan à l'endroit de l'écrit alors qu'il s'agit de rien de moins que de sa théorie de l'écriture.
43. Philippe Sollers nous rapporte l'événement dans *Le nouvel observateur*, n° 1505, du 9 au 15 septembre 1993, p. 10.



Photographie prise le 31 mai 1993
devant l'ancien domicile de Lacan, 5, rue de Lille
Fouad el Koury
journal *le Monde*, 17 septembre 1993

> Si l'assassinat est l'un des beaux-arts, la psy est un art. Passant, regarde ce mur, il est sans oreilles comme celui de Freud à Vienne. Le crime appelle la vengeance, elle sera terrible à l'égard de deux psys vivants, mes assassins.

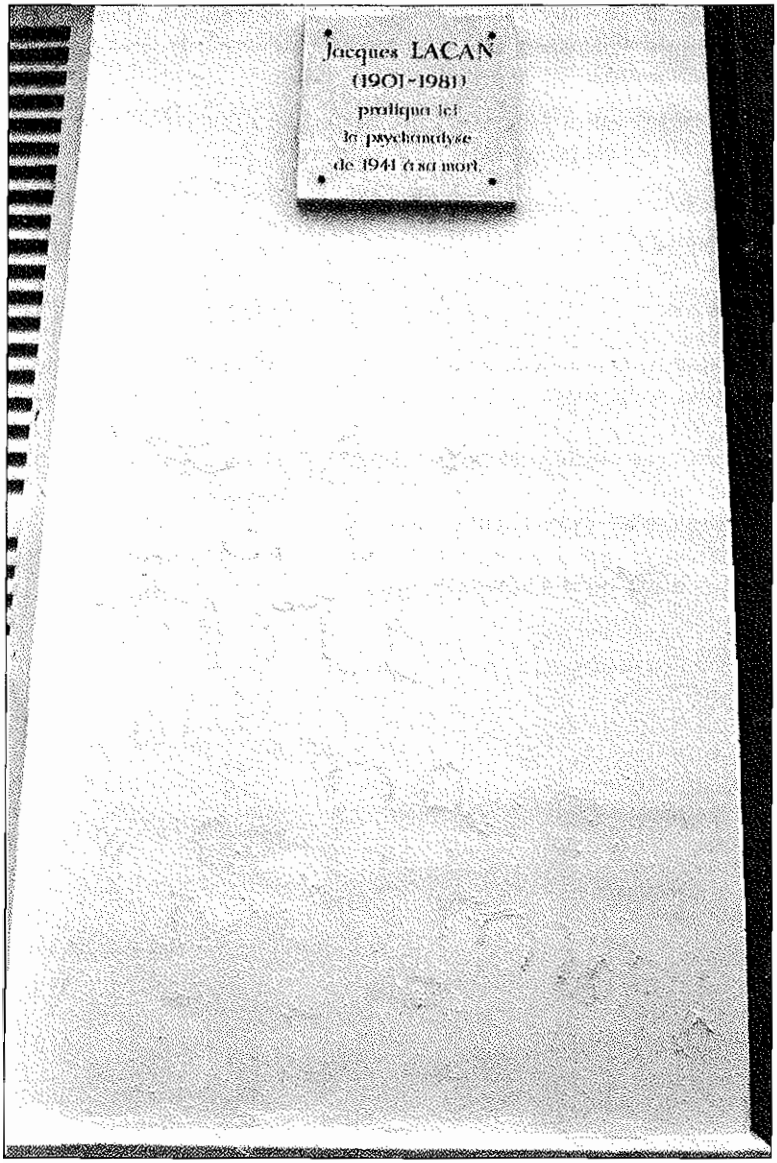
Est-ce ce cri qui a permis à Sollers de lire l'inscription de la plaque commémorative, autrement dit de l'interpréter ?

Jacques LACAN
(1901 – 1981)
pratiqua ici
la psychanalyse
de 1941 à sa mort

« Il est curieux – écrit Sollers – que la plaque officielle comporte l'expression « sa mort ». La mort de Lacan ? Celle de la psychanalyse ? »

Devrons-nous désormais passer notre temps à effacer sans les lire des graffitis ?

Et comment te faire savoir, graffiteur, que Lacan ni Freud n'étaient des « psys », et que Lacan, quant à lui, parlait aux murs sans oreilles, que ce fut ainsi qu'il s'adressait à toi ?



Photographie prise le 16 octobre 1993
devant l'ancien domicile de Lacan, 5, rue de Lille
photographie Elise Arnoux

Apostille

L'allemand de Lacan ou « désir » dans un texte de Freud

Norbert Haas

En 1971 je séjournais à Paris pour discuter avec Serge Leclaire des dernières corrections de l'édition allemande de *Psychanalyser* que j'avais traduit. J'ai dû faire part à Leclaire que j'avais éventuellement l'intention de traduire Lacan il n'y a en tout cas pas d'autre explication au fait que je reçus un jour un appel de Lacan à mon hôtel, m'invitant à dîner avec lui. Au cours de cette soirée, Lacan me traita comme s'il allait de soi que j'étais le traducteur de Lacan.
Cette exigence était un point délicat, peut-être le point délicat lors des rencontres qui suivirent pendant la décennie où fut élaborée la traduction. Étant donné que mon travail à l'université ne me laissait qu'un temps limité, je devais proposer d'autres traducteurs à Lacan, avant tout pour la traduction des Séminaires qui commencèrent à paraître à partir de 1978. Lacan se montra irrité, et, à ce qu'il me semble, même fâché à l'occasion. Il avait écrit une dédicace dans l'avant-propos de l'édition allemande des morceaux choisis de ses *Écrits* qui a été écartée dans la publication dans *Scilicet* : « *Préface...* exigeant référence au – et appui pris sur *le traducteur.* » Ces quelques mots résument la charge sous laquelle je me trouvais...

(N. H., *Poinçon*, *Bulletin de liaison*, n° 2, Strasbourg, 1982, p. 16)

I

Comment Lacan a-t-il lu un texte de Freud ? J'ai relu, entre autres, je devais faire ce détour, l'article « Logos » de Heidegger, que Lacan a traduit et présenté en 1956 dans la revue *La Psychanalyse*[1]. Comment

1. Martin Heidegger, « Logos », (Heraklit, Fragement 50), *in* : *Vorträge und*

Lacan s'est-il débrouillé pour lire et traduire ce texte allemand, cet allemand de Heidegger ? On sait qu'une madame Botond l'avait aidé au départ de ce travail et qu'il l'a, il le remarque dans une note, « poursuivi ensuite [...] dans une recherche d'équivalences, parfois assez risquée à [ses] yeux » (59, note).

Pour un lecteur allemand attentif, le texte de Heidegger est lisible, aisément lisible, au niveau du mot-à-mot de ses lignes. Il n'est pas difficile non plus de suivre l'argumentation. Pourtant, c'est un texte intraduisible, et la traduction qu'a essayée Lacan en est la preuve. Il est intraduisible pour la raison que *penser/dire*, aux yeux de Heidegger, consiste à faire parler une langue, la langue allemande, à faire parler les mots et les locutions de cette langue.

Tout le monde fait cela, mais Heidegger, dans son texte, le fait d'une façon extrême, je dirais monomane. Il fouille les mots et les locutions, il les attise, il les force, il plonge même dans l'alémanique, et il fait cela avec la certitude que l'allemand en tant que langue est plus proche, plus que les autres langues, d'une parole proférée par Héraclite. Dans le grec d'Héraclite, il y a *penser* et *dire* par excellence, et Heidegger se met à le transmettre dans et par sa langue à lui qui apparaît ainsi comme une langue élue. Aucune mention, dans *Logos*, des autres traductions, en allemand et dans d'autres langues, qu'a subies cette parole d'Héraclite – sauf une de Snell, que Heidegger prend comme point de départ pour sa construction. Celle-ci ne vise, dans le grec, qu'à faire parler l'allemand, l'allemand de Heidegger.

Comment Lacan s'est-il débrouillé ? Comment a-t-il fait dans sa tentative de trouver des équivalences pour tous ces mots de l'allemand, de l'alémanique, que Heidegger fait défiler en tant que témoins d'un penser, d'un dire ? Vu le résultat, on peut dire que Lacan réussit, et c'est beaucoup, à restituer non pas le texte de Heidegger, mais à donner des indications sur ce qui court dans ce texte, son allure. Et il y a de belles trouvailles.

Par exemple, quand *die lesende Lege* – traduisant ὁ Λόγος – est traduit par Lacan : *le lais où se lit ce qui s'élit*. C'est risqué sans être extravagant, et ce qui est toujours bien, ça encourage le lecteur à consulter les dictionnaires. Je pourrais citer d'autres exemples de cette

---

Aufsätze, Neske, Pfullingen, 1990, trad. par Jacques Lacan, dans *La psychanalyse*, n° 1, Paris, PUF, 1956. Nous le citerons dans la suite par simple indication de la page dans le texte.

qualité dans la traduction de Lacan. Mais pour aller au vif, je retiens un terme très prisé par Heidegger et qu'il serre jusqu'au bout, le terme de *Geschick*. Avant de lire un passage du texte allemand et sa traduction, je dois rappeler le point de départ du texte.

Logos part d'une parole d'Héraclite, le fragment 50, où est ajoutée une traduction de Snell qui est traduite par Lacan comme suit :

> *Si ce que vous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens, / Il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un et Toutes Choses* (59).

Snell, donc, traduit Λόγος par *Sinn*, sens. Pour Heidegger et son entende d'avec la langue, et remarquez la fin, la chute de la phrase :

« ὁ Λόγος *ist : die Lesende Lege und nur dieses.* » (20)

Traduction :

« ὁ Λόγος *est : le lais où se lit ce qui s'élit, et n'est que cela.* » (68)

Et n'est que cela... Je ne veux pas donner une lecture du texte et de ce qui court dans ce texte. Celui-ci n'est présenté ici que sous un seul aspect qui est de faire entrevoir ce que Lacan, en tant que traducteur, a devant lui et ce qu'il en a fait.

Lacan, confronté à ce texte de *Logos*, a à rendre le trajet de mots et locutions qui part du Λόγος grec, qui, selon Heidegger, est un *lesen*, lire, qui est un *sagen*, dire dans l'Ἀλήθεια, dans la *Unverborgenheit*, le dévoilement du Ἓν Πάντα, du « l'Un est Toutes Choses », comme Lacan traduit Snell. Lacan n'est pas très gentil envers Snell en produisant ce « l'Un est Toutes Choses » à la place du « *Eins ist alles* » de celui-ci. C'est un *joke*, une indication aussi, peut-être, *ex negativo*, d'une dimension, qui fait défaut dans Heidegger, qui, à l'adresse de Snell, ne remarque que :

> Parmi les traductions qui, à tout prendre, s'accordent, l'une est ainsi conçue. (59)

Heidegger, en quête de ce qui parle dans le dire d'Héraclite, produit :

> *Sagen ist gesammelt-sammelndes beisammen-vor-liegen-Lassen.* (205)

et Lacan traduit :

> Dire est ce qui se recueille de ce qu'il y a de distribuant dans le fait de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. (66)

Lue isolée et confrontée au dire de Heidegger, cette phrase dans la traduction de Lacan se lit comme un délire de traduction. Pourtant, Lacan, à un certain degré, suit le texte allemand, se met en quête de

ses mots, tout en développant la traduction. Il faudrait la lire comme traduction intégrale. Mais, est-ce que la traduction de Lacan donne l'intégrale du texte heideggerien ?

« Il est sage aussi de dire... » Ce sage, *weise* dans la traduction de Snell, σοφόν en grec, est transporté par le texte de Heidegger en tant que *geschicklich*, et c'est là, au mot *geschicklich* que se produit une avalanche de mots, que je vais lire, au moins en quelques lignes, pour marquer le point, où la traduction de Lacan est en échec.

Lacan :

> Ainsi σοφόν veut dire cela qui peut se soutenir dans ce qui lui a été assigné, y trouver son lot, s'y vouer (prendre la route pour cela). C'est par sa destination que ce maintien est commandé. Nous employons encore idiotiquement, si nous voulons dire que quelqu'un est particulièrement habile en une chose, ces tournures : qu'il a la grâce pour cela, qu'il y met son cachet. C'est là plutôt que nous touchons à la signification propre de σοφόν que nous traduirons par « mandaté ». Mais « mandaté » est d'avance plus que « commandé ». Quand le fait d'ouïr proprement en tant que ὁμολογεῖν *est*, alors vient à l'événement ce qui tient du mandaté, alors le λέγειν mortel trouve son lot dans le Logos. Alors il colle au lais où se lit ce qui s'élit. Alors le λέγειν se commande par la destination qui repose dans la répartition de ce qui se produit de distribuant à l'origine, c'est-à-dire dans ce que le lais où se lit ce qui s'élit a commandé. (70)

Heidegger :

> So bedeutet denn σοφόν dasjenige, was sich an das Zugewiesene halten, in es sich *schicken*, für es sich *schicken* (auf den Weg machen) kann. Als ein *schickliches* wird das Verhalten *geschickt*. Mundartlich gebrauchen wir noch, wenn wir sagen wollen, jemand sei in einer Sache besonders *geschickt*, die Wendung: er hat ein *Geschick* dafür und macht einen *Schick* daran. So treffen wir eher die eigentliche Bedeutung von σόφον, das wir durch »*geschick*lich« übersetzen. Aber »*geschick*lich« sagt im vornhinein mehr als »*geschickt*«. Wenn das eigentliche Hören als ὁμολογεῖν *ist*, dann ereignet sich *Geschick*-liches, dann *schickt* sich das sterbliche λέγειν in den Λόγος. Dann liegt ihm an der lesenden Lege. Dann *schickt* sich das λέγειν in das *Schick*liche, das in der Versammlung des anfänglich sammelnden Vorlegens beruht, d.h. in dem, was die lesende Lege *geschickt* hat. (209)

Voilà le chic de Heidegger. Quinze fois dans ce passage vous avez entendu craquer un mot, et si on prend le paragraphe entier, dans lequel Heidegger vient enfin à abattre son jeu, c'est encore une douzaine. Il est clair que la traduction ne peut que manquer ça, elle manque exac-

tement ce qui organise le texte, le mot *Geschick*. C'est là, le délire de Heidegger : moi, la langue (allemande), je parle. Le mot *Geschick* parle, il parle de soi-même, et cela prouve ce qui était à prouver, c'est que le Λογος se traduit par *lire* et *dire, lesen und sagen*. Tirelire du Λόγος. Mon grand-père, quand il offrait de son tabac à chiquer, le faisait en disant : « *Wüst aa an Schick* ? » (« Tu veux... ? ») Et c'est vrai, naturellement vrai, les mots, les mots sont du tabac à chiquer.

Mais dans les textes de Heidegger ces affaires de tabac, de chewing gum, comme disait Lacan, se font sans le moindre humour Il se fait autre chose, qui est observable, et qui consiste en quelque chose, qui s'exprime en allemand, quand on dit : *Jemanden auf etwas einschwören* (faire jurer quelqu'un sur quelque chose) Heidegger, par son texte, oblige le lecteur à ne jurer que sur les mots et les tournures de sa langue à lui. Non seulement il force l'allemand à parler et le force à parler le grec d'Héraclite, mais aussi il impose au lecteur un seul choix : ou bien tu suis le fil de mon texte à moi et tu entreras dans ce labyrinthe d'un allemand comme je le lis et l'écris, tu n'auras à jurer que par ma façon de lire et de dire – ou bien tu n'es en aucun lieu, parce que tu n'habites pas la langue. Il y a du vrai dans cette position, quoiqu'extrêmement perverti. Proférée par Heidegger, c'est un rêve ultime d'un philosophe : une langue sans sujets. C'est justement là, que les philosophes le suivent et se stérilisent.

Ce que Heidegger fait dans ce texte de *Logos* (et dans bien d'autres), est terroriste et m'amène depuis un temps à parler d'une forme très spécifique de l'agressivité : son extrême *Inländerfeindlichkeit*, xénophobie germano-germanique, idéal d'une *Sprachgemeinschaft* (communauté de langue) en tant que *Schicksalsgemeinschaft* (communauté de destins), qui exige le sacrifice du sujet parlant[2].

A plusieurs occasions j'essayais de parler à Lacan de cette agressivité qui se produit dans le texte heideggérien. Lacan était attentif, mais, en fin de compte, ne réagissait pas. Une seule fois il remarqua : « C'est sa femme ! »

Ma femme participa deux ou trois fois à ces entretiens, peut-être elle insista plus que moi. Mais nous avions l'impression que Lacan prenait

2. On pourra se reporter, à ce sujet, au commentaire d'Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 300-304, qui apporte au débat des éléments supplémentaires, dont Norbert Haas n'avait pas connaissance au moment où il nous a donné son article (NDLR).

ce que nous disions pour une argumentation, inadéquate aux dires de Heidegger, qu'il essayait de rendre dans ses écrits et par sa traduction. Ce que nous essayions de dire, portait aussi sur la politique que Heidegger, de son vivant, a fait avec les mots de « *Opfer* », sacrifice, « *Geschick* », etc. Il semble que cela n'intéressait pas Lacan. Quand même, il y a les échos de ces entretiens dans la préface que Lacan a écrite pour l'édition allemande de ses *Écrits*. On le lira un jour pour constater qu'il n'est pas facile de reconstruire ce rapport de Lacan à un « ami » avec guillemets.

II

Pour avancer dans mon sujet, voici une remarque de Lacan :

> Il est significatif que dans Freud le désir ne se produit jamais que du nom de *Wunsch*, wish, c'est le souhait. Il n'y a de souhait qu'énoncé. Le désir n'est présent que sous la demande.

Est-ce vrai, qu'il n'y ait désir, ni le mot ni la chose, dans les textes de Freud ?

Dans un temps, où j'étais plus courageux à généraliser, j'ai écrit quelques lignes dans une petite revue strasbourgeoise, *Poinçon*, qu'on a trouvé bon de réimprimer dans cette excellente *La Transa*, dont le souvenir demeure. Cette dernière, *La Transa*, qui posait avec force les problèmes de traduction, aurait voulu faire un petit lien franco-allemand entre certains traducteurs pour la traduction de Freud. On était très attentif à cette entreprise, au moins à Berlin, dans le groupe des traducteurs de Lacan. Malheureusement, pour moi, c'était trop exigeant[3].

Voici un extrait de ces lignes, parues dans *La Transa* sous le titre *Le rêve diffère, différeud...*, où je pars d'une citation de Lacan :

> La langue à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. [...] Le rêve diffère, *différeud*, de différencier de façon non manifeste certes, et tout à fait énigmatique – il suffit de voir la peine que Freud se donne – ce qu'il faut bien appeler une demande et un désir. Le rêve demande

3. Un critique de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, s'occupant des querelles autour de Freud en français, nous a fait cet éloge impayable : « Quant aux méprises et excès de l'édition française de Freud, il faut dire, que ceux-ci auraient pu être évités, si on avait étudié les traductions allemandes de Lacan. »

des choses, mais là encore, la langue allemande ne sert pas Freud, car il ne trouve pas d'autre moyen de la désigner que de l'appeler un *souhait*, *Wunsch*, qui est en somme entre demande et désir.

Si l'on voulait une formule pour ce qu'a à effectuer la traduction de Lacan en allemand, ce serait celle-ci : la traduction doit laisser reconnaissable quelle peine Lacan se donne pour montrer quelle peine Freud se donne. Par exemple : la peine de Freud dans le travail sur le rêve, qui est un travail à partir de et avec des mots et dans lequel se produit ce que Lacan élabore à partir de l'écrit de la *Traumdeutung* : la différence entre désir (rendu en allemand par *Begehren*) et demande (en allemand *Anspruch*). Lacan montre cela et il le montre en ce qu'il suit rigoureusement la construction du texte freudien.
Lorsque Lacan lit Freud, il n'introduit pas des différences qui seraient extérieures au texte freudien. Il lit plutôt très précisément là où la demande de Freud, c'est-à-dire la demande de son texte, produit une qualité en deçà d'elle-même pour la désignation de laquelle le mot manque peut-être à Freud, mais pour l'existence de laquelle le manque du mot est justement condition. En deçà dudit du texte freudien se produit quelque chose et ce quelque chose est ce pour quoi Lacan a le mot *désir*.
On peut donc dire que Lacan montre comment le désir se constitue dans le texte de Freud, et dans le cas de la *Traumdeutung* il le montre à travers ceci qu'il apprend à lire *le rêve du texte freudien sur le rêve*. Ce rêve, lu à travers Lacan, du côté de la demande, signifierait : *Der Traum ist eine Wunscherfüllung* (le rêve est un accomplissement de désir/souhait), et cette demande, souvent vérifiée et confirmée par Freud comme on sait, met en œuvre une production dont le point de fuite est à nommer : « *Der Traum ist der Versuch einer Wunscherfüllung* (le rêve est la tentative d'un accomplissement de désir/souhait) », comme il sera indiqué dans les *Nouvelle conférences de psychanalyse* en 1933. C'est un travail de plus de trente ans que montre la modification de la phrase de la *Traumdeutung*, mais son lieu est l'emplacement vide que le mot *Wunsch* creuse en tant que demande dans le texte de la *Traumdeutung*, comme un en deçà de lui-même. Lacan a « vu » ceci dans le texte freudien et il n'eut besoin pour cela « que » de placer le mot *désir* (dont il a du reste trouvé la correspondance en allemand, *cf. Écrits*, p. 690, p. 802) où il cite Hegel. Le « désir » de Lacan se trouve donc dans le texte de Freud, sinon explicité, du moins dans le mouvement du texte : différeudisé. (La remarque, selon laquelle la langue allemande ne sert pas Freud mériterait une précision. Pour la différence désignée, mais aussi pour maintes autres différences il y aurait à montrer l'étrange fait que l'allemand ne sert peut-être pas toujours Freud, mais néanmoins Lacan qui démontre un sens remarquable pour les réserves du texte freudien.)

> Il est significatif que dans Freud le désir ne se produise jamais que du nom de *Wunsch*. *Wunsch*, wish, c'est le souhait. Il n'y a de souhait qu'énoncé. Le désir n'est présent que sous la demande. (*Scilicet* 1, p. 56)
>
> Il est donc clair, que la traduction allemande de la phrase de Lacan « le rêve est la réalisation d'un désir », que l'on peut concevoir comme un produit de différeudenciation du *Der Traum ist (der Versuch) eine(r) Wunscherfüllung*, doit être rendu par *Der Traum ist die Realisierung eines Begehrens* et que cette phrase ne doit pas fuser comme un pétard mouillé dans la traduction en retour en *Der Traum ist eine Wunscherfüllung* (*cf. Écrits*, p 620).
>
> Reste la question de savoir si par les lectures de Lacan le texte freudien est parvenu à son total déplissage et ainsi à une sorte de repos, qu'il n'a justement pas dans sa demande et dans la qualité du désir. On sait qu'il y a des gens qui parlent d'une conclusion de la psychanalyse par Lacan, ou qui du moins ont cessé de dire quelles sont pour eux les énigmes du texte freudien[4].

Désir, dans Lacan, n'est pas *Wunsch*, dans Freud, c'est évident. Pourtant, Lacan doit avoir lu, dans la première édition de l'*Esquisse*, qui date de 1950, et dans laquelle il lisait depuis ses premiers séminaires, comme on sait, un joli mot allemand qui est très proche du mot désir : le mot *Begier*. En ce qui concerne la « recherche d'équivalences » Lacan en tant que lecteur de Freud aura dû être ahuri de trouver un tel mot, presque du français, dans l'allemand de Freud. Il y a un seul défaut, *Begier* ne connaît pas de pluriel. Pour le reste, cela convient.

Le mot *Begier* se trouve deux fois dans le texte de l'*Esquisse*, et la deuxième fois dans un passage, où il est traité de l'*Entstehung*, naissance, formation première du *Ich*, celui-ci étant, d'une part, assujetti aux exigences inexorables du *Lustprinzip* et d'autre part confronté à la nécessité de trouver, par le moyen de la *innere Veränderung* (changement, modification interne), la voie vers la *spezifische Aktion* (action spécifique). Celle-ci, très précaire, est obligée d'accomplir, de remplir les conditions de la *Wahrnehmung* (perception) et obligée de ne pas trop investir la *Wunschvorstellung* (représentation du *Wunsch*), parce qu'un trop d'investissement serait hallucination, déception hallucinatoire. C'est un trop, parce qu'il y a toujours de l'hallucination dans le fonctionnement de l'appareil. Ce premier *Ich*, qui a à se constituer dans cette pince, qui est pris entre les deux feux de la *Lust* et de la *Not des*

4. *La Transa*, n° 1, p. 6 à 8, janvier 1983.

Lebens, c'est ce que Freud appellera plus tard le *Lust-Ich*. Je le cite maintenant dans ce passage :

> *Im Wiederholungszustand der Begier, in der* Erwartung *findet die Erziehung und Entwicklung dieses anfänglichen Ich statt*[5]. C'est dans l'état répétitif du désir, dans l'*attente* [Ce mot est souligné par Freud] que se fait l'éducation et le développement de ce *Ich* primordial.

Tel est le texte que Lacan avait sous les yeux. Ce que Lacan ne pouvait pas lire, c'est un petit mot que Ernst Kris avait corrigé dans cette phrase, ceci sans le dire, un mot écrit par Freud : *Entziehung*. Celui-ci est remplacé par le mot *Erziehung*. Pour être précis, dans le manuscrit de Freud se trouve l'abréviation *Entziehg*, comme il le fait souvent, abrégeant la désinence. Pour Kris l'écrit de Freud est un simple *lapsus calami*, erreur.

Mais retournons à ce qui est écrit, non pas par Kris, mais dans le manuscrit de Freud. « Dans l'état répétitif du désir, dans l'*attente* » : la *Entziehung* et *Entwicklung*, la privation, le dérobement et le développement de ce *Ich* primordial, du *Lust-Ich*. La question de savoir si cette formulation, très freudienne d'ailleurs dans sa force dialectique par implication est une erreur ou pas, importe peu. Compte, que c'est écrit. Freud, s'il avait relu son manuscrit, aurait-il corrigé ? Je n'en sais absolument rien. Il aurait souri, je pense. Car, en fait, le développement du *Lust-Ich* se fait par privation, privation de ce *Ich*, de soi-même, mieux : en soi-même. On voit de quoi il est parlé encore dans cette phrase, il est parlé de ce que Lacan a su relever dans le texte de l'*Esquisse* : le cri. Impossible à Lacan de la « prendre sur sa fourchette » ici, où dans le texte édité il n'y a que Kris là où il y a du cri dans l'écrit de Freud.

Dans le séminaire *Encore*, séance « Du Baroque », on lit :

> Ce n'est pas ça – voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue.

C'est une formule freudienne, mais elle est un peu restreinte. Ce que Lacan cerne ici a bien rapport avec ce dont il est parlé dans l'*Esquisse*, mais le *ce n'est pas ça* dans sa formulation diffère de ce qui est cerné comme cri dans le texte de Freud. Le cri dans le texte de Freud et celui

5. Sigmund Freud, *Gesammelte Werke, Nachtragsband*, Frankfurt am Main, Fischer, 1987, p. 460.

du texte freudien n'est pas le même que le cri dans le texte de Lacan. Le texte de Freud, aussi, certes, avec l'aide des lectures de Lacan, diffère, différeud de soi-même, sur soi-même, et il s'y produit une différence, qui resterait à lire.

C'est pas tellement compliqué, pour le début. Selon l'écrit de Freud le cri se produit dans un état, qu'il caractérise comme *attente*. Dans cet état le sujet se voit privé de ce qu'il attend de trouver. Ensuite se produit, par développement et éducation, ce qu'on peut nommer distinction. Mais avec le cri, y a-t-il distinction ? Est-ce que le cri articule la distinction de la jouissance obtenue de la jouissance attendue ? Le cri, est-il une articulation ?

Depuis 1987, nous avons, dans un *Nachtragsband* des *Gesammelte Werke*, la transcription prétendue définitive de l'*Esquisse*, faite par Ingeborg Meyer-Palmedo. Le tome est dirigé par Ilse Grubrich-Simitis. C'est à cette nouvelle édition que je dois la connaissance du mot écrit de *Entziehung*, mais on le cherchera en vain dans le texte. Dans le paragraphe, où devrait se trouver le mot – et qui d'ailleurs commence par

> *So sind wir ganz unerwartet vor das dunkelste Problem gelangt, die Entstehung des »Ich*[6]*«*. Nous voilà arrivés, d'une façon tout à fait inattendue, au problème le plus sombre qui est la naissance du « *Ich* ».

Freud parle de son *attente* à lui !) le mot ne s'y trouve pas.

En revanche, on trouve pas mal d'interventions de la main des rédacteurs : sept parenthèses, dont six qui sont des références à d'autres pages à l'usage du Dauphin, fort inutiles (par Ilse Grubrich-Simitis), et une de Kris, comme l'essai de compléter une phrase, qui n'a aucun besoin d'être complétée.

Pour le mot *Entziehung*, on trouve ce que Freud a écrit et que Kris a passé sous silence, dans une note en bas de page, que je veux citer pour qu'on ait le ton de cette édition définitive.

> Dans le manuscrit, dit Grubrich-Simitis là, il est dit, il semble bien par erreur, « *Entziehg* ». Dans les « *Anfänge* » [c'est-à-dire l'édition de 1950] cela a été corrigé d'une manière tout à fait convaincante, par *Erziehung*, ce que nous conservons ici. *Cf.* l'utilisation du mot « *Erziehungs-mittel* » [moyen d'éducation] à la page suivante[7].

6. Sigmund Freud, *Gesammelte Werke, loc. cit.*, p. 459.
7. *Ibid.*, p. 460 note.

Voilà comme on éduque Freud, en 1950 et en 1987, en dérobant à son texte ce qu'il y a d'écrit, ce qu'il y a de cri.

Il y a une formulation du cri, qu'on pourrait dire développée, dans *Au-delà du principe de plaisir*, proche de celle que Lacan a donnée, mais différente. Freud y parle de la « *Differenz zwischen der gefundenen und der geforderten Befriedigungslust*[8] », de la « différence entre la *Befriedigungslust* trouvée et celle exigée » (*Befriedigung*, satisfaction, mieux : apaisement et *Lust* – en un mot).

Autant de composants dans la formulation de Freud que dans celle de Lacan : trois. Mais où l'une parle de distinction – et ceci serait, selon les indications que Freud donne dans l'*Esquisse*, préformation du jugement – l'autre parle de différence. Différence entre la *Befriedigunslust* trouvée et la *Befriedigungslust* exigée. Je ne sais pas quelle serait la bonne traduction pour ce mot *Befriedigungslust* composé d'« apaisement » et de « plaisir », parce qu'on ne sait pas bien lequel de ces deux composants du mot sert de déterminatif. S'agit-il de la satisfaction en tant que celle-ci comporte du plaisir, ou s'agit-il du plaisir en tant que celui-ci tend vers son apaisement ? C'est une possibilité de l'allemand dont use souvent Freud (*cf. Vorstellungs Repräsentanz*).

> *Oh Mensch! Gieb acht! / Was spricht die tiefe Mitternacht? »Ich schlief, Ich schlief.« MDCCCC /... /...*

Il y a quelque temps, j'ai trouvé, à la Bibliothèque nationale, une carte postale, datée du 17 août 1948 et écrite par Lacan et Sylvia Maklès (divorcée de Bataille depuis deux ans, pas encore mariée avec Lacan) à « Monsieur et Madame Georges Bataille ». Cette carte postale, écrite à Sils Maria, montre le tombeau de Nietzsche, où se trouvent inscrites les lignes citées. Verso, de la main de Sylvia : « J'ai même fait la traduction – » et, de la main de Lacan, un petit poème : « Plus une note philologique / Sur le poème, considéré / comme gâteau à la crème ».

die tiefe Mitternacht... Dans la *Befriedigungslust* de Freud il y a différence entre ce qui, en elle, est trouvé et ce qui, en elle, reste en tant qu'exigé. La *Befriedigungslust* diffère d'avec soi-même, sur soi-même.

Il y a aussi une différence dans ce « trouvé », *gefunden*, mot, qui dans Freud signale toujours une tension. Car, s'il s'agit de ce « trouvé » qui ne reste qu'en tant que perdu, l'exigence seule peut lui correspondre, exigence adressée à quelqu'un et exigence de quelqu'un. La

8. Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, Band XIII, p. 447.

distinction faite entre la jouissance obtenue et la jouissance attendue, dont parle Lacan, porterait sur *l'actualisation*, toujours renouvelée, *de cette différence*. Il s'agit d'un procès, de quelque chose, qui, selon Freud, se produit dans l'attente, *à l'état de Begier*. Il n'y a distinction qu'à mesure du développement du *Ich* primordial, qui par ce développement même se voit privé. Là où il est parlé, dans la citation de Lacan, de l'actualisation d'une différence, le texte de Freud cerne *l'acte de différence* en tant que tel.

Le cri témoigne de cet acte, mais il n'articule pas ce qui est distingué. Le cri n'est pas une articulation, il est en deçà, un article, peut-être, plutôt moins, dans l'attente de son sujet.

Pourquoi ces deux confrontations, Lacan devant un texte de Heidegger, Lacan devant et avec un texte de Freud ? Il y a une différence à marquer, qui, pour moi, est décisive. Toute explication de texte ayant affaire avec un écrit de Heidegger, est forcée de parler la langue de celui-ci. Pour l'écrit de Freud, cela n'est absolument pas le cas. Ce que Lacan a fait le prouve. Et quant à l'écrit de Lacan ?

Un autre ton, pour finir.

III

J'ai regretté que Lacan, remarquant que son allemand ne serait pas suffisant, n'ait pas accepté mon invitation à un symposium, qui, sous le titre *Lacan lesen*, a eu lieu en avril 1978 à Berlin. C'était le premier congrès dans un pays de langue allemande avec Lacan dans le titre, et ce qu'on peut trouver rassemblé de ces journées à Berlin dans un numéro spécial de la revue *Der Wunderblock* laisse entrevoir que c'était pas si mal. Je fus touché de retrouver, dans l'*Album Jacques Lacan*, ce numéro de notre revue sur le bureau de Lacan[9].

J'avais souhaité que Lacan participât à ce congrès. Plus d'une fois lors de nos rencontres, il m'avait parlé de son école qu'il qualifiait de pétrifiée. Peut-être n'avais-je pas trouvé le ton pour lui dire qu'à Berlin quelque chose était en train de se passer, dont des effets que Lucien Israël, après le symposium, a qualifié de rajeunissants. *Anyway*. Lacan ne voulait pas.

9. Judith Miller, *Visages de mon père*, Paris, Seuil, 1991, p. 145.

En échange, il me proposait d'inviter quelqu'un, qui, « à sa place », comme il disait, pourrait participer et lui rendre compte après. Je rendis visite alors à la personne désignée pour lui communiquer ce que Lacan avait proposé. Mais, c'était certainement aussi à cause de ma déception, ce lieutenant m'ennuyait. Il m'ennuyait par un récit de ses lectures de certains auteurs allemands[10]. Bref, c'était maintenant moi, qui ne voulais pas.

Le temps passait, on préparait le symposium, lorsqu'un jour je reçus une lettre de Lacan, datée du 14 mars 1978.

« Il m'est inconcevable », m'écrivait-il, « que vous n'ayez pas payé le voyage de [...], étant donné que tous les autres participants à ce congrès ont leur *voyage* payé. J'en suis très fâché. Votre Lacan. » Et en marge de la feuille : « J'ai appelé votre femme qui bien entendu n'a pu communiquer avec vous. »

La fondation Volkswagenwerk a payé. Seulement, ce que Lacan avait écrit en marge m'était une énigme. Ma femme, c'était facile à vérifier, ne m'avait rien dit pour la simple raison, qu'elle n'avait reçu aucun appel. A qui, alors, Lacan avait-il parlé ?

Il fallut quelques jours pour reconstruire, qu'il devait s'agir d'Anna, une jeune étudiante polonaise, qui, dans ce temps, faisait le ménage chez nous, une fois par semaine. Ça nous étonnait quand même. Car Anna, elle est aujourd'hui historienne d'art et bien rangée, ne savait parler, à cette époque, qu'à peine trente mots d'allemand, et ceci avec un lourd accent.

– Oui, disait Anna questionnée, elle aurait parlé avec un monsieur français, mais ça n'aurait été rien d'important. Oui, ç'aurait été un nommé Lacan. (Elle avait possiblement vu le nom en nettoyant nos livres.) – Et combien de temps se seraient-ils parlé alors ? – Un quart d'heure à peu près. – Un quart d'heure ? – Un quart d'heure ou un peu plus, mais pas beaucoup plus.

C'était pas mal. Si on considère que Lacan pratiquait l'allemand parlé de façon assez maladroite, et si on considère les trente mots allemands polonais d'Anna. Bien sûr je voulais savoir de quoi on avait parlé. – Ah, c'était vraiment pas important, répétait Anna, et elle se montrait bien charmée.

---

10. Il serait peut-être intéressant de faire un jour la liste des auteurs, avec lesquels on croyait devoir entretenir, à Paris, ce jeune intello allemand pour qui je me trouvais être pris à l'époque. Au cas cité, c'était Ernst Jünger.

Lecture

Jean Allouch, *Freud, et puis Lacan**

Françoise Jandrot-Louka

L'IMPORTANCE d'un ouvrage ne se mesure pas à son épaisseur mais à son contenu. *Freud, et puis Lacan* de Jean Allouch, appartient à cette catégorie de petits livres dont chaque nouvelle lecture apporte sa récolte de trouvailles.

La dimension théorique et politique de cet écrit s'annonce d'entrée de jeu dans le titre qui articule d'une manière jusque là inédite et fructueuse Freud, et puis Lacan. Cette apparente banalité de l'articulation, *et puis*, recèle les questions épistémologiques et théoriques les plus brûlantes et les plus pointues de la situation actuelle de l'enseignement de Lacan.

En moins de 150 pages Jean Allouch entraîne le lecteur à le suivre pas à pas dans ses avancées théorico-épistémologiques de la dernière décennie. Empruntant à Descartes la construction de ses *Méditations* – petits textes introductifs écrits en italiques dans lesquels l'auteur s'adresse au lecteur au style indirect à la troisième personne, sorte d'invite à une lecture balisée, et paragraphes désignés par des titres –, ce livre de Jean Allouch, si sérieux dans sa visée retient l'attention du lecteur par le style littéraire de sa démonstration.

On pourrait lui attribuer ce que Descartes écrivait dans la première partie de son *Discours de la méthode* :

> [...] ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise[1].

* Paris, EPEL, 1993.

1. Descartes, *Discours de la méthode, in Œuvres et Lettres,* Paris, Gallimard, Bibliothèque NRF de la Pléiade, 1953, p. 127.

Si nous ne devions conserver qu'un des points de cette démonstration, nous retiendrions ce « faire valoir en acte que la méthode est un exercice subjectif. » La méthode freudienne est un exercice subjectif, le présent ouvrage met en acte cette méthode ce qui implique de ne pas voir dans l'emprunt au style de Descartes une imitation, mais un fait de structure, il est partie intégrante de la méthode.

Dans une émission de télévision[2] consacrée au chef d'orchestre C. Celibidache, la fonction du « ça n'est pas ça » mise en jeu par Jean Allouch dans son livre se trouvait particulièrement bien illustrée. En effet C. Celibidache rappelait les raisons de l'impossibilité structurale de pouvoir apporter une réponse à la question : « comment interprétez-vous telle œuvre ? » Pour lui il ne peut y avoir de réponses théoriques à cette question, même si elles existent, car la musique n'est pas de l'ordre de la représentation, mais la mise en acte d'une lecture d'un texte dans des conditions particulières liées aux instruments, aux instrumentistes et au travail réalisé avec eux dans les répétitions et ponctuée de ce « ça n'est pas ça ». Ce que cherche C. Celibidache par sa méthode de direction d'orchestre ce n'est pas une interprétation théorique idéale de perfection, mais une interprétation dont il se fait lui le garant de l'authenticité.

La psychanalyse partage avec la littérature et chacun des arts, comme ici la musique, le « ça n'est pas ça », premier instant de voir l'évidence comme évidence, premier temps donc de son évidement. La psychanalyse comme l'art se distingue de la science. Il est plus que nécessaire de le rappeler aujourd'hui alors que la psychanalyse est entraînée dans la même glissade que la médecine à répondre comme science aux problèmes de notre fin de siècle.

Délibérément Jean Allouch n'inscrit pas sa réflexion sous cette rubrique trop floue et trop large de la psychanalyse. Le choix du *et puis* en fonction du connecteur logique entre Freud et Lacan engage d'une manière spécifique son abord. Ce n'est pas une contribution à l'épistémologie freudienne ou lacanienne qui est ici visée, mais un certain serrage de la singularité de statut du savoir analytique qui débouche sur une problématique inédite posée à l'épistémologie générale.

Depuis 1984 avec Thomas Kuhn auprès duquel Philippe Desan vient ici occuper une place importante, Jean Allouch pratique une lecture épistémologique des textes de Freud et de l'enseignement de Lacan. Ici ces avancées se présentent avec ce qui spécifie généralement les créa-

2. Arte, émission du mercredi soir 24 mars 1993.

tions artistiques, un côté vivant, aéré, authentique. Il reparcourt ses propres textes pour avancer d'un pas de plus dans sa lecture. Le maître d'œuvre Jean Allouch n'est pas ici en position d'architecte qui déconstruirait pour reconstruire l'enseignement de Lacan mais d'un chorégraphe maître de ballet. Il nous invite à le suivre, pas à pas, dans ses petits pas de côtés, pas en avant, pas en arrière, pas tournants sur un rythme tantôt à trois temps, tantôt à quatre temps qui exclut toute identification avec une marche militaire même si la portée politique de ce travail est ici indiscutable. Nous invitons donc le lecteur à s'engager dans cette lecture chorégraphique qui requiert plus qu'une bienveillance passive, s'il veut lui aussi, si ce n'est déjà fait, s'exercer à la méthode freudienne.

La problématique de l'ouvrage est clairement formulée dès l'introduction :

> ayant élu la séquence « Freud, et puis Lacan » comme la plus appropriée à mettre au jour la spécificité épistémique de la psychanalyse freudienne, montrer, sinon démontrer, que la solution que nous pouvons *aujourd'hui* apporter à ce problème certes convient, mais pas absolument, [...]. (p.13)

Le ça n'est pas ça opère aussi dans cet ouvrage.

Embrayeur de parole dans la cure analytique, l'*et puis*, ouvrira de nombreuses questions tout au long de ce livre. L'introduction en contient deux. Celle d'un premier parcours instaurateur du discours subjectivé de la méthode, inauguré par Machiavel. Une autre définit le psychanalyste comme le contraire d'un spécialiste. Quel spécialiste pourrait se reconnaître dans l'énoncé suivant : le progrès consiste dans le fait de ne plus savoir ce que l'on savait sans savoir qu'on le savait indûment ?

La psychanalyse n'a cessé de s'interroger sur son statut comme savoir. Les frayages de Freud et de Lacan par leur constant renouvellement des problèmes et des solutions illustrent les effets de cette interrogation.

S'appliquant à lui-même le « ça n'est pas ça » Jean Allouch reprend dans la première partie nommée « Manifeste » le texte publié en 1984 sous le titre *Freud déplacé*[3] qui fut comme il le précise dans la note 1 page 21 :

> l'aboutissement, en forme de coup de trompette, d'un certain nombre de travaux soit directement soit médiatement épistémologiques et où se trouvait problématisée l'articulation Lacan/Freud.

---

3. J. Allouch, « Freud déplacé », *Littoral*, n° 14 (Toulouse, Érès, novembre

Cette première partie occupe une place capitale, non par sa taille, une dizaine de pages, mais par sa fonction dans la construction du livre. Par une sorte de jeu de mise en abyme, elle se situe comme lieu à partir duquel Allouch aura eu à se déplacer d'avoir produit cette lecture du paradigme de Lacan, RSI, comme déplaçant Freud. La place de ce texte dans l'ouvrage souligne bien le statut si particulier du savoir en psychanalyse, car il ne peut être lu comme une erreur de jeunesse, erreur à corriger, mais comme un des temps nécessaire pour que de l'évidement de l'évidence advienne un déplacement du savoir.

Ce nouveau titre « Manifeste » souligne la dimension politique du contenu.

La deuxième partie intitulée « Latences » est composée de trois chapitres aux titres emblématiques : chapitre 1, « De la méthode freudienne avant toute chose freudienne », chapitre 2, « Balises lacaniennes en champ freudien » et chapitre 3 « RIS, et puis Σ ». On peut d'emblée remarquer la mise en jeu dans cette troisième partie du connecteur logique *et puis* avec ici les lettres de l'écriture algébrique de Lacan et non plus des noms propres. A suivre...

Le connecteur logique entre en scène avec le dégagement de la méthode freudienne. Venue via Breuer de Bertha Pappenheim, la méthode n'est pas la technique, n'en déplaise à ceux qui réduisent l'une à l'autre. La méthode désigne pour Freud (et Allouch en souligne l'importance), aussi bien la façon selon laquelle le médecin procède avec ses patients, que ce qui se trouve à l'œuvre dans la défense, le mot d'esprit ou encore la folie ; il y a de la méthode dans la folie. Comme l'une ne peut pas être l'autre, il y a disparité entre la méthode propre à l'objet et celle qui en permet l'abord. Freud n'écrira pas son projet de 1908 d'une *Allgemeine Methodik der Psychoanalyse*. Il ne donnera pas son nom à cette méthode qu'il a cependant mise en place. Les quelques-uns qui reprirent cette méthode à leur compte (Allouch ici ne cite pas de noms) se trouvent mis par Freud dans une position paradoxale exprimée en ces termes par l'auteur :

> les éléments constituants de la méthode sont eux-mêmes un savoir, en tout cas un savoir faire. Autrement dit, certains de ces éléments définitionnels de la méthode font eux-mêmes partie de ce savoir acquis que, par ailleurs, l'application de la méthode se doit de récuser. (p. 45)

Il y a donc distinction ici, entre ce temps de la méthode en Freud et la méthode freudienne. Allouch inscrit le passage de l'un à l'autre temps dans un itinéraire historique repéré ainsi :

> à notre plus grande surprise il apparaît que ce discours de la méthode freudienne reparcourt trait pour trait l'itinéraire au fil duquel s'est constitué, depuis Platon et Machiavel jusqu'à Descartes, un discours et une mise en œuvre de la méthode et qu'ainsi le discours de la méthode freudienne mérite pleinement d'être reconnu comme tel. (p. 46)

Trois traits spécifient cet itinéraire. Le premier porte sur l'exclusion du hasard. Comment en appeler à la méthode si la croyance en la Providence et en la Fortune continuent d'orienter les choix des destinées humaines ? Il y a une différence entre Freud et Lacan à l'endroit du hasard.

Le deuxième trait de la méthode est inauguré par Machiavel dans son *Prince*. Machiavel applique au cas historique un type particulier de questionnement, « par exemple et par comparaison ». La prise en compte du cas suppose un positionnement particulier à l'endroit du savoir. La mise à distance du savoir su s'assortit de sa localisation au cas, cas porteur d'un enseignement à accueillir. Machiavel et Freud se rencontrent au niveau de ces deux premiers traits de la mise en jeu du savoir dans le cas.

Le troisième trait porte sur la formalisation. Elle se centrera chez Freud sur le cas. Son invention d'une méthode d'accueil de traitement et d'investigation de ce qui est à l'époque désignée : maladie mentale, élève le cas à la fonction de paradigme. Malgré quelques tentatives de formalisation, dans l'*Esquisse* , les *Études sur l'hystérie* , le chapitre 7 de la *Traumdeutung*..., la méthode reste en Freud l'abord du cas. Il ne peut que faire valoir en acte que « la méthode est un exercice subjectif « , n'ayant pu lui-même produire une théorie explicite du sujet.

En s'étayant sur le livre de Ph. Desan, *Naissance de la méthode* (note p.39), Jean Allouch retrace les deux temps de la subjectivation de la méthode. Le premier temps avec Montaigne :

> Montaigne introduit le sujet dans la méthode sous la forme de ce moi-là, jamais imaginairement identifié ; l'identification est certes *en* l'autre, mais non pas *à* l'autre. (p. 59)

Le deuxième temps avec Descartes. Là, où le doute entraîne l'*aphanisis* du sujet chez Montaigne, il donne appui à son émergence chez Descartes.

Allouch établit des points de correspondance entre le discours de la méthode de Descartes et le discours de la méthode freudienne, sur le rejet du hasard, sur la dépendance de la vérité au regard de la méthode, sur l'historicisme, sur le caractère éminemment personnel de la dé-

marche et le fait que l'histoire de la méthode est une histoire singulière, sur le constructivisme et son caractère littéral. Le paradigme mathématique, la délimitation du champ, le caractère illuminatif et déductif de la méthode et le style romanesque de Descartes complètent ces correspondances entre Freud et Descartes. Par ce coup de projecteur sur ces correspondances Allouch apporte un éclairage nouveau sur la lecture par Lacan du sujet chez Freud. Le sujet chez Freud est le *Cogito* cartésien, mais Freud restera en deçà de sa théorisation.

Dans sa lecture de Freud, Lacan, par la mise en jeu effective des enseignements de Montaigne et de Descartes se trouvera en position d'inaugurer le discours freudien de la méthode.

L'histoire de l'innovation de la méthode subjective ici retracée établit une filiation entre La Ramée, Machiavel, Montaigne, Descartes, Freud et Lacan qui met en évidence une fonction, consubstantielle à la méthode, *la fonction secrétaire*.

Là encore, comme à l'endroit du hasard une divergence distingue les positions de Freud et de Lacan dans leur position de secrétaire. Après le *cas Aimée* Lacan s'est abstenu d'en publier d'autres.

La fonction secrétaire ici retenue comme spécifiant la pratique analytique donne sa véritable portée à « l'obligation de silence » dans l'analyse. « L'obligation de silence » ne relève pas du registre d'un code de déontologie. Le statut propre du savoir en jeu dans la psychanalyse rend caduc un tel recours à ce genre de discipline professionnelle puisque contrairement à la pratique médicale la réversibilité des positions d'analyste et d'analysant n'est pas exclue.

« La fonction secrétaire » présentée dans le livre de Jean Allouch contribue à l'élaboration d'une nouvelle théorie de l'effectuation de la cure analytique et en particulier de sa fin. On ne peut que regretter que cet important problème, bien que réabordé dans le dernier chapitre, ne donne pas lieu à de plus longs développements. Les trois phrases conclusives de ce chapitre exemplifient l'abrupt de l'avancée :

> Avoir repéré l'incidence de la fonction secrétaire dans la méthode freudienne confirme qu'il est dans la logique de chacune des applications de cette méthode d'avoir une fin. (p. 67)

Deux références à la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École* de Lacan apparaissent dans le chapitre suivant mais ne donnent lieu à aucune reprise de la question de la passe dans le développement de l'auteur.

La mise en place de la méthode conditionne celle d'un champ. Qu'est-ce qui définit un champ ? « L'éventail des problèmes qu'il admet comme pertinents. » (p. 69), répond Allouch. Voyons les problèmes subsumés dans cette autre phrase volontairement équivoque : « Freud traçait un champ que Lacan liait à son nom » (p. 71) et qui évoque la délicate question de la nomination ouverte par Lacan dans son enseignement. La nomination par Lacan du « champ freudien » est datée. Elle eut lieu le 15 janvier 1964 à la séance inaugurale du séminaire de l'Ecole normale supérieure, elle avait une portée politique. « Lacan fait valoir le champ freudien le jour même où il prend publiquement acte de son « excommunication » « (p. 71), écrit Jean Allouch.

La nomination freudienne se réitérera du *champ* à la *méthode,* à la *chose* et à l'*école*. Lacan ne cesse de questionner ce que *freudien* veut dire. Ce centrage opéré par Lacan sur ce qui nous vient de Freud plutôt que sur la psychanalyse permet, comme le montre Jean Allouch, la problématisation des questions les plus décisives, par exemple : y-a-t-il place dans ce champ freudien pour d'autres écoles, adlérienne, jungienne, kleinienne... ? Le champ freudien s'isole-t-il d'autres champs, adlérien, jungien... ? On peut convenir avec Jean Allouch du côté choquant de ces syntagmes « champ kleinien » ou « champ lacanien », mais regretter que son argumentation si rigoureuse par ailleurs se cantonne ici à l'appel à la connivence du lecteur.

La question est pourtant reprise à la fin de ce paragraphe et dans le paragraphe suivant sous la forme d'une interrogation sur l'existence d'un critère discriminant. Là encore la lecture épistémique d'Allouch lève les pièges de ces considérations disciplinaires : « trier le bon grain de l'ivraie », débattues dans certains cénacles. Il n'y a pas lieu de déplorer l'absence d'un tel critère qui tient à la structure même du frayage freudien,

> il y a [...] l'énonciation de Freud, sur laquelle l'on semble contraint de faire impasse dès que l'on donne à ses énoncés la portée d'un critère discriminant (p. 76)

Le paragraphe intitulé « Sur le *cogito* de l'élève », troisième de ce chapitre 2 (« Balises lacaniennes en champ freudien ») décrit un changement de position de l'élève qui « d'assis-s'tait » se dit invité à « l'ouvrir ». Ce changement s'écrit dans le texte par la reprise de la première personne abandonnée depuis l'introduction qui réapparaît tantôt comme dans cette phrase « nous ne pouvons plus désormais faire comme si nous n'étions pas mouillés en cette affaire ni donc dans sa présentation » (p. 81), à la première personne du pluriel, tantôt à la première personne

du singulier. Pour l'élève, prendre acte de la mort de Jacques Lacan implique de produire son enseignement dans la temporalité freudienne de l'après-coup : « explicitement dire que cet enseignement non pas « était » (problème d'histoire) mais « aura été » (problème de transmission). » (p. 85) Allouch se reconnaît dans la position d'élève de Lacan qui s'engage à transmettre l'enseignement du maître dans cette position paradoxale mais efficiente : transmettre ce dont il ne s'est pas emparé. Allouch explique ce paradoxe par une référence au droit successoral. Mais tout en admettant la pertinence de la remarque ne pourrait-on pas renvoyer l'auteur à une indication donnée page 31 de ce livre à propos de Lacan lisant Freud : « connaissance paranoïaque oblige » et qui caractériserait ici le rapport de l'élève au maître ?

A nouveau l'élève s'exprime à la première personne du singulier :

> Il n'est aucune phrase dont je puisse dire sans plus qu'elle recèle son enseignement, aucun énoncé que je puisse livrer tel l'objet de la Cène en disant : voici, ceci est la chair et le sang de l'enseignement de Lacan. (p. 87)

Bien heureusement, car sinon ce nom d'élève virerait à la mascarade sous les oripeaux du prêtre ! Ça s'est déjà vu !

Le dérapage religieux n'est pas le seul à guetter l'élève, le doute l'attend à chaque nouveau pas dans l'enseignement du maître. Que choisir ? Un seul remède :

> explicitement dire ce dont il *préjuge* qu'aura été l'enseignement de Lacan. Le voici désormais, par la grâce de ce « préjuger » (l'infinitif souligne l'acte), en position d'élève, autrement dit en train d'admettre Lacan comme son maître. (p. 87)

Cette option du « préjuger » ouvre sur un temps, le temps pour comprendre, véritable invite d'Allouch aux élèves qui accepteraient de débattre avec d'autres de leurs « préjugers » de lecture.

Trois dates, 1936, 1953, 1975 qualifiées de stratégiques pour la politique de la théorie de Lacan jouent le rôle de « Balises lacaniennes en champ freudien ». La présentation minutieuse des événements fait ressortir un des éléments clés de la politique de Lacan, sa prise en compte de l'écart entre la culture freudienne et ses avancées doctrinales.

Dès Marienbad, Lacan, averti des résistances de la culture freudienne à ses avancées théoriques, met en place une stratégie de publication. Ses propres versions de l'histoire ne sont pas à prendre au pied de la lettre, précise Jean Allouch. Il revient à l'élève de savoir lire par exem-

ple que la version du texte : *Le stade du miroir* donnée dans les *Écrits* ne vaut pas pour celle de 1936. Allouch relève trois différences entre le titre de 1936 et celui de 1949, seul élément aujourd'hui disponible qui permette cette étude comparative capitale.

La date du 8 juillet 1953 conserve pour Jean Allouch un statut particulier. Ce jour – là, Lacan présente pour la première réunion « scientifique » de la Société française de psychanalyse, son ternaire symbolique imaginaire réel. « Plusieurs éléments nous poussent même à situer la production de SIR ce jour-là comme étant l'événement majeur du frayage de Lacan » (p. 91) écrit Jean Allouch.

Événement majeur puisque ce sera,

> avec ce nouveau paradigme pour la psychanalyse que Lacan réenvisagera l'ensemble des problèmes techniques et de doctrine. (p. 97)

Avec la théorie de Kuhn, Allouch a, en 1984, nommé RSI « nouveau paradigme pour la psychanalyse. » En 1993 avec la consécution « Freud, et puis Lacan » il réalise une nouvelle lecture de ce paradigme. De cette relecture se dégage un double sens du mot paradigme utilisé en 1984, dont Allouch ne prendra la mesure qu'à la lecture après-coup du deuxième livre de Thomas S. Kuhn publié en 1990. Citons largement la conclusion de ce troisième paragraphe qui résume cette étonnante relation entre Kuhn et Allouch.

> « Freud, et puis Lacan », cette consécution apparaît comme épistémologiquement singulière car elle ne correspond à aucun des cas décrits par T. Kuhn mais, en revanche, s'avère isomorphe (à une inversion de signe près, on va le voir) au parcours propre à cet auteur. La distinction à laquelle Kuhn est parvenu de l'un à l'autre de ses deux grands livres correspond, elle, très exactement à la consécution Freud/Lacan, mais prise dans l'autre sens. Alors que T. Kuhn semblait mettre un bémol à une notion du paradigme jugée après-coup par lui trop dure, ceci en distinguant paradigme grammatical (le cas paradigmatique) et formule paradigmatique (la matrice formelle ordonnatrice d'une discipline dans un moment donné), voici qu'il nous apparaît que la consécution Freud/Lacan parcourut ce même trajet mais à l'envers (un « à l'envers » qui paraît bien être, logiquement, un « à l'endroit »), passant du cas paradigmatique à la matrice formelle susceptible de poser les problèmes et de définir l'éventail des solutions possibles d'une discipline ainsi advenue comme donnée. (p. 102)

Le chapitre 3, dernier du livre, intitulé : « RSI, et puis Σ », opère un bouclage avec la reprise au niveau du titre du « et puis » qui articule

ici le paradigme RSI et une lettre, Σ, mise en jeu par Lacan dans sa réécriture de la chaîne borroméenne à quatre. De nombreuses autres réitérations du « et puis » interviennent dans le développement du livre mais pas en place de titre. Si nous rapprochons la disparition ici des noms propres avec la phrase suivante extraite du chapitre précédent : « Qu'est-ce en effet qu'une discipline incapable de se dessaisir du nom de celui qui, en lui donnant sa première impulsion, en a défini le domaine ? « (p. 73), il semble légitime de prendre acte que cette écriture inédite produite par l'auteur signale la discipline à venir.

Le premier paragraphe intitulé « Remettre Lacan à sa place » reprend la problématique de la transmission et exprime le point de vue de l'élève à l'endroit du maître. Il incombe à l'élève d'occuper sa place et de cette place citer Lacan dans son texte.

Des morceaux choisis des séminaires des années 1970 et particulièrement de « L'inattendu tournant de 1975 » encadrés des « préjugers » d'Allouch emportent le lecteur dans « la complexe aventure théorique de Lacan avec S et Σ »

Annoncée dès l'introduction, l'originalité de la psychanalyse par rapport au schéma kuhnien binaire d'une science normale opposée au conflit de paradigme trouve son argumentation dans ce dernier chapitre. L'expression « troisième veine » désigne l'événement théorique intervenu en 1975 dans le frayage de Lacan. Alors que sa formalisation avec la borroméanisation du ternaire RSI semble offrir à la psychanalyse les conditions pour son fonctionnement comme « science normale », Lacan intervient sur sa thériaque et casse le symbolique en deux, en symbole et symptôme.

Le souci épistémologique d'Allouch lui permet de remarquer l'appui pris par Lacan

> non pas sur le texte freudien mais sur la pratique instaurée par la méthode freudienne. (p. 124)

Cette remarque est d'une grande importance car elle oriente toute l'écriture de ce livre. En effet jusqu'au dernier paragraphe qui en est l'exemplification : « Effectuer l'analyse par le discours du maître », la pratique analytique est à la question. Comme le *Discours de la méthode* ce livre ne propose ni conclusion, ni fin.

Sa dernière page, qui est aussi son dernier paragraphe introduit –, après avoir réfuté la position de certains lacaniens qui vouent la cure analytique à cette fin : « faire avec » son symptôme –, le discours du maître comme mode d'effectuation de l'analyse.

Terminons cette invite à la lecture qualifiée de chorégraphique – car qu'on le reconnaisse ou pas, elle fait valser nos préjugés – par une citation

> Le psychanalyser en tant qu'il se définirait comme l'acte de déjouer le symptôme par le sinthome (en tous les sens de ce terme « déjouer ») relèverait donc d'une certaine effectuation du discours du maître, une effectuation qui briserait le fantasme que ce discours accueille, à proprement parler, par en dessous (on lit, sous les deux barres, S barré poinçon petit a), une effectuation dont la chaîne borroméenne à quatre, RIS Σ, inscrirait, en même temps que les contraintes, la non-impossibilité. (p. 130)

Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein**

Dominique de Liège

JE N'AIME les exposés que lorsqu'ils se terminent. Celui-ci avait du mal à commencer, il s'adressait à des psychanalystes, et s'intitulerait « La folie Davoine ».

Je m'étais encore fait piéger : il s'agissait de présenter un livre, un livre que tout le monde avait lu, tout le monde, enfin, jusqu'à présent toute l'assemblée, le questionner et, voire, le critiquer alors que tout dans ce livre m'avait plu. Un « tout » qui aurait dû me paraître suspect. Je savais que je serais paralysée par ces gens, ces analystes et pas n'importe lesquels, ceux de l'école à laquelle je prétendais appartenir, qui m'observeraient dans le plus parfait silence. Je savais aussi que ce livre serait présenté ailleurs, dans d'autres groupes, puisque, n'est-ce-pas, la clinique des psychoses est à l'affiche de tous les colloques à présent (p. 133)...

Et puis il n'y en aurait pas un qui s'agiterait au fond de la salle, col de chemise ouvert, prêt à voler à ma rescousse. Tout cela me rendait muette. Le vide. Pas un petit trac ordinaire, non le vide, et peut-être à cause de l'enjeu de ce livre qui dit que, bon, quoi, que parfois les outils classiques de la psychanalyse, eh bien, ça ne marche pas...

Pourtant, je me souvenais... Je me souvenais d'un jour où j'avais déclenché le délire d'un patient en lui disant, sur le pas de la porte où il se bousculait pour sortir avec un autre qui entrait, en lui disant donc « Allez-y », ce qu'il avait reçu comme une invite de ma part à y aller, à se laisser aller dans le délire... J'étais devant la machine à café du dispensaire, je me souvenais d'une autre, reçue pendant le ravalement de la façade de mon immeuble, et qui n'avait pas eu de mal à se convaincre que, ici aussi elle était surveillée, en voyant les ouvriers passer devant la fenêtre sur les échafaudages en chantant « O sole

* Paris, EPEL, 1992.

mio », et qu'il avait fallu faire avec ça... Je me souvenais d'histoires de psychotiques...

– De psychotiques, ou de transferts psychotiques ? Tu devrais savoir que le transfert psychotique désigne un lien avec l'analyste, et non un diagnostic...

Un cher collègue venait de me rejoindre devant les expressos en gobelets de plastique et se mêlait de mes pensées, ce qui ne m'étonna pas, sortant de la lecture de ce livre...

– Tu vois, continua-t-il, je ne sais pas comment tu fonctionnes (ça c'est une expression qu'on aime bien dans le milieu...), mais moi j'ai toujours au moins trois niveaux et trois lieux de lecture en même temps. Les livres de travail-travail, ceux qu'on lit avec un crayon à la main et qui restent dans mon bureau. Les livres de fiction, un peu difficiles mais intéressants, ceux dans lesquels on peut prélever à l'occasion une citation, quelque chose à mettre en exergue, et que je lis dans le salon avec fond musical éventuellement. Et puis les livres faciles, les romans, les BD, tout ce qui encombre ma table de chevet. Eh bien, *La folie Wittgenstein* a perturbé mes niveaux de lecture. Dès que j'ai eu mis le nez dedans, le livre s'est baladé avec moi du bureau à la chambre etc., impossible de le classer, ni de le chasser d'ailleurs, c'est un tel bonheur de lecture, un tel bonheur d'écriture, mais une telle masse de travail aussi, de questions, de questions, oui, sur la position du psychanalyste et sur ce que disait Lacan, tu te souviens, du fait qu'il avait tout appris de ses patients...

Je ne pouvais plus l'arrêter.

Je me souvenais, bien sûr, je me souvenais, et d'autres souvenirs venaient...

Lui, poursuivait :

– Il y a dans ce livre une sorte de familiarité, de connivence avec le lecteur, de complicité parfois, dont il faut se méfier sans doute, mais on s'y retrouve, dans les pénates théoriques de Davoine et de comment elle s'en débrouille, dans sa boîte à outils, dans ses dérapages qui n'en sont peut-être pas d'ailleurs... C'est un peu comme dans les *Je me souviens* de Perec, tu sais, un mélange de souvenirs intimes –, comment sa tante fabriquait les petits gâteaux –, et d'événements qui appartiennent à tout le monde –, « Libérez Henri Martin »...

– L'éditeur n'a pas fait son boulot, il aurait dû, comme dans les *Je me souviens* de Perec, ajouter quelques pages blanches à la fin, pour que

chacun puisse y écrire ses propres élucubrations. C'est un livre qui provoque, qui provoque à écrire et qui provoque tout court...

– Qui piège aussi. Imagine-toi qu'à la première intervention du Philosophe (p. 25) j'ai cru qu'il était, lui, l'analyste de l'auteur, tu sais, quand il dit « c'est quand on délire le plus qu'on délire le moins, on ne fait que suivre le jeu du langage »...

– C'est toute la question de ces places qui ne sont pas stables dans les moments de transfert psychotique, et se trouvent occupées alternativement par l'analyste et le patient (p. 60). Gonflé, ça.

– Ouais, mais ça arrive.

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

– Écoute, seule la description doit prendre place. Il ne faut jamais se demander ce que ça veut dire (p. 62). Un jour, il y a longtemps, j'ai eu... comment dire ?, un moment Davoine ? Un patient psychotique me parlait de ces voix qu'il entendait et qui le persécutaient, qui le traitaient de nazi, il revenait sans cesse là-dessus, ces voix qui le traitaient de nazi ; à un moment, j'ai cessé de chercher à comprendre pour me mettre à écouter sa voix, sa voix à lui qui parlait, et à me demander comment était sa voix... à essayer de la décrire...

– Et alors, comment était-elle, cette voix ?

– Eh bien justement, « nasillarde »...

– Oui, c'est ça, le « nazi » entrait dans un autre jeu de langage, un jeu où le corps cette fois, la voix, étaient présents.

– Voilà justement une question à poser à l'auteur : ces rapports entre le corps et les jeux de langage.

– Mais je ne peux pas lui demander comment ça marche. Ce serait comme si ça n'avait pas marché, ce qui n'est pas le cas...

– Ben oui... ce qui, entre autres, fait la force de ce livre, c'est que l'auteur sait, malgré sa position de constante modestie, l'auteur sait qu'elle a raison, et même si constamment elle doute...

– Faudrait tout de même théoriser... Enfin, il est possible que ce ne soit pas, pour l'instant, théorisable. Ça passe, comme ça, ou ça ne passe pas...

– Parfois ça ne passe pas. Certains lecteurs sont gênés par cette forme de dialogue : on ne suit plus la pensée de l'auteur, disent-ils. D'autres ne se permettent pas d'entrer dans le livre sous prétexte qu'ils n'ont pas lu TOUT Wittgenstein...

– Tu sais, à part Coluche qu'a tout lu Freud...

– Il faut se permettre d'entrer dans ce langage soi-disant privé, mais privé de quoi ?, pas tellement privé puisque nous en faisons tous usage...
– D'où cette familiarité dangereuse du texte...
– « Dangereuse » ?
– Je voulais dire « séduisante ».
– « Angoissante » ?
– Non. Pas du tout. Il y a dans ce livre traversé par la mort... tu es d'accord avec ça, qu'il soit traversé par la mort ?
– La mort, la maladie, le suicide, l'internement....
– Donc, tu es d'accord... eh bien il y a dans ce livre un souffle de vie...
– Une pulsion de vie ?
– Si tu veux... Une pulsion de vie fantastique qui nous oblige à remettre en question notre travail quotidien. Ça ébranle sec la théorie, et la petite perceuse à forclusion ne suffit pas, pas plus que la machine à désosser le signifiant, d'autant qu'il y a des téléphones qui sonnent, des autobus à attendre, et que même les analystes attendent les autobus. Pulsion de vie qui balaye les bêtes questions de temps et d'espace, qui voyage, qui flâne un peu puis se dépêche pour arriver à quoi ? Rendre possible cet impossible à vivre du transfert psychotique.
– Ce fichu transfert psychotique... Imagine-toi qu'un jour, un patient, pour décrire ce lien entre lui et moi, me dit : « C'est comme le ver de terre amoureux d'une étoile. Mais la différence, c'est que je suis un ver luisant et vous une étoile filante. » Je racontais cela à mon contrôleur de l'époque qui me dit : « Chère, voilà une belle image du transfert psychotique... »
– Je ne te répondrai pas qu'un analyste ne doit travailler qu'avec les signifiants du langage, qu'il ne peut que se faire mystifier par les images (p. 181)...
– Faut croire que non.

Nous en étions à notre troisième café. Le temps passait. Mais il reprit :
– Cet « impossible à vivre » est traité dans ce livre par le bonheur d'écrire, au sens où écrire serait se débarrasser de quelque chose. Pour l'auteur, là, c'est bien passé.
– Comme une pratique paradoxale de l'écriture, où il s'agirait de parer à une perte avec une autre perte, comme dans le *give-away* des Indiens... Tu sais que j'ai déjà vu ça, chez nous, en France, à notre épo-

que. Une jeune veuve d'un jeune mari mort trop jeune dans des circonstances dramatiques...
– Quoi ? Lesquelles ?
– Non, je ne veux pas trop parler de ça, tu sais, de clinique...
– Alors là, c'est loupé... Si tu leur racontes tout ce que tu m'as dit, à tes analystes lacaniens, tes ayatollahs de la transcription, tes terroristes de la topologie, alors ne t'étonne pas...
– Mais enfin tout de même, ce sont eux qui ont publié ce livre !
– C'est bien ça qui me surprend : eux, qui répugnent à évoquer un tout petit bout de cas, qui approchent la clinique par des voies si sophistiquées... Ils ont vraiment aimé ce livre ?
Je pris le reproche pour moi et eus envie de faire – un peu – la gueule... Mais il me relança :
– Et ta veuve ?
– Qu'importe...
Je regrettais le *give-away* : car je ne pourrais pas passer mon tour et dire *all my relatives*... De plus, mon voisin ne me passerait pas de pipe dont j'aurais pu, pour me remettre, tirer une petite bouffée...

Mon interlocuteur chercha à me relancer autrement :
– Je ne sais pas comment ça marche, ce bouquin Davoine, mais ça m'évoque quelque chose que disait le regretté Antoine Blondin « je ne suis pas un écrivain qui boit, je suis un buveur qui écrit »... Alors je ne sais pas comment arranger ça... je me méfie des analogies, mais tout de même, Otto Will le dit lui aussi « je ne suis pas un écrivain »... que pourrait-on dire ?, « je ne suis pas un écrivain... qui analyse, mais un analyste qui écrit... ? » On devrait interdire d'écrire à certains psychanalystes... Tellement de livres chiants...
– Je ne peux pas leur dire ça.
Il devança mes réticences :
– Tu crois qu'elle s'en soucie, elle, Davoine, de ne pas se faire que des amis ? C'est à ce risque-là qu'elle parle... Même s'il y a des facilités...
– Des facilités ? Par exemple ?
– Ah... (soupir)... L'histoire d'Anselme enceint, c'est du Godard. C'est Anna Karina dans *Pierrot le fou* qui répond à Belmondo justement le contraire. « Vous êtes infâme », lui dit-il, et elle répond « Non, je suis une femme ».
– Tu vois bien qu'il n'y a pas de langage privé !
– Tiens, à propos de cinéma, j'ai bien aimé la présentation du héros après le rodéo du premier chapitre. C'est comme dans les films de *James*

Bond où, après la première scène de castagne, quelqu'un demande au héros quel est son nom : « My name is Bond, James Bond ». Ce que tout le monde savait, la connivence... A la fin du premier chapitre, Paul demande : ...« tu le connais ? Sais-tu son nom ? » et elle : « Wittgenstein, Ludwig Wittgenstein. »
– Pour associer, tu associes...
– C'est un des effets de ce livre. Je pourrais te dire que Wittgenstein a dit en 1948 à Drury que l'œuvre de Freud était morte avec lui...
– Il ne pensait pas aux fantômes...
– ... et que personne aujourd'hui ne pouvait faire de la psychanalyse de la façon dont Freud le faisait... Je pourrais te réciter Bouveresse, te recopier Assoun... Mais...
– Tu ne m'as pas dit l'essentiel.
– Un autre jour, peut-être.
Il était l'heure de nous quitter.

Le plus parfait silence s'installa.

Enfin quelqu'un prit la parole, voix grave dans les premiers rangs, soupir qui exhala d'un ton ennuyé :
– *Et qu'en est-il de votre désir d'analyser des psychotiques ?*

C'était reparti pour un tour.

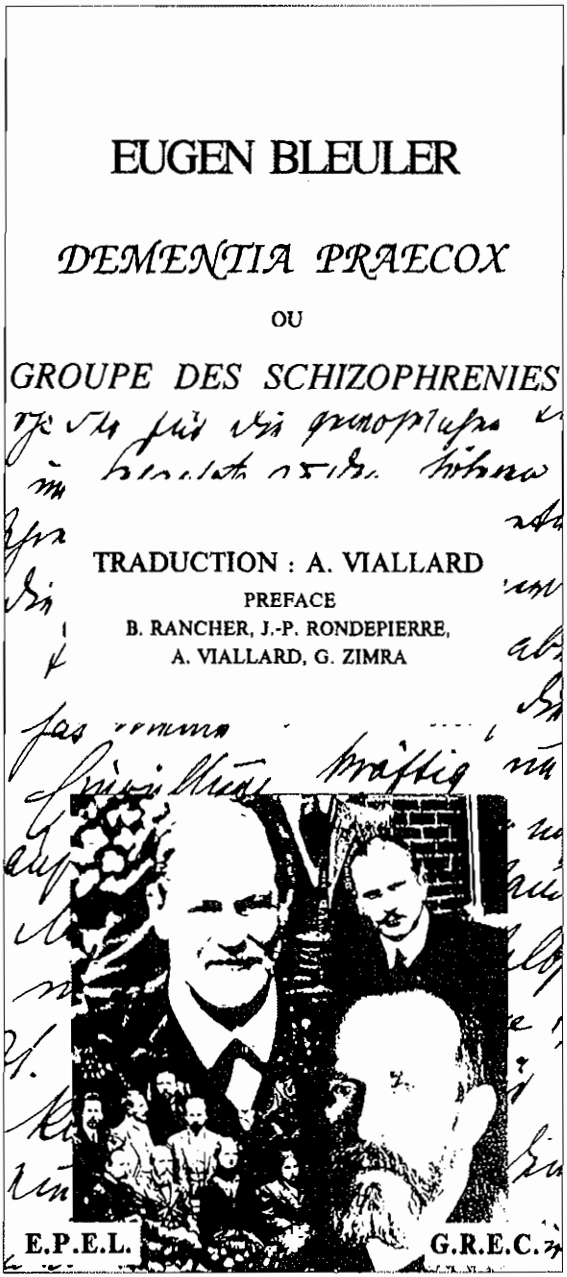
Document

Des principes de Hughlings Jackson à la psychopathologie d'Eugen Bleuler[1]

Henri Ey

IL Y A 20 ANS, ici même, E. Bleuler concluait ainsi son rapport : « La schizophrénie n'est pas un concept purement théorique et illusoire, il contient au contraire bon nombre de points de vue utiles à notre science ». Pour nous, il contient, ce concept, non pas une « entité » clinique, mais une forme typique de la désintégration des fonctions psychiques, et le mérite de Bleuler n'est peut-être pas tellement d'avoir renouvelé le contenu concret de la notion kraepelinienne de « démence précoce », que d'avoir réalisé une révolution dans toute la psychiatrie. Il l'a dotée, utilisant les études de Freud et Jung sur les névroses, d'une nouvelle dimension : *la profondeur*. Il l'a engagée dans une perspective nouvelle en l'orientant vers la considération du système de forces sous-jacentes à la maladie, libérées par elle. Il a ainsi trouvé la source à laquelle non seulement « la schizophrénie » mais toutes les psychoses puisent leur existence phénoménologique, la commune racine nourricière du délire et du rêve. Une telle conception en heurtant de front la psychiatrie morcelée, vidée, stérilisée par une psychologie et une psychiatrie « planes » d'inspiration mécaniciste, a été chez nous l'objet d'une incompréhension stupéfiante, de contresens naïfs et parfois d'une méconnaissance quasi totale. Ici, si près du lieu même de son génie, je voudrais montrer comment la pensée du maître de la psychiatrie moderne a rencontré, probablement à son insu, le puissant mouvement doctrinal dont l'œuvre d'Hughlings Jackson représente le moment sinon inaugural, tout au moins décisif.

1. Communication faite au congrès des médecins aliénistes et neurologistes (Genève-Lausanne, 22-27 juillet 1946). Que Madame Renée Ey soit ici remerciée de nous avoir autorisés à publier ce texte.



En 1925, j'entrepris la traduction de ce fameux ouvrage. C'est ainsi que j'ai appris la psychiatrie. Là et dans les discussions qui, à propos de cette initiation, commencèrent déjà à m'opposer et à me lier à mon maître Paul Guiraud. Nous avons publié ensemble en 1926 un petit travail sur la conception de Bleuler jusque-là peu connue ou mal connue en France. De son côté Eugène Minkowski dans une série d'articles et dans sa thèse (1926) fit connaître son interprétation de la notion de schizophrénie de Bleuler.

Il existe une traduction de l'ouvrage en langue anglaise par Zinkin, Edition International University Press, New York, 1950.

Comme il y a peu de chance que ce chef-d'œuvre de la psychiatrie contemporaine soit jamais traduit en français, je me décide à refaire à l'usage des élèves du Cercle d'études psychiatriques le résumé que j'avais fait en 1926 et que j'avais fait ronéotyper en 1945 (avec la collaboration de S. Follin).

Henri Ey

Les principes d'Hughlings Jackson

Un système théorique inspiré de Jackson[2] peut se présenter sous forme de quatre thèses essentielles dont l'articulation et la vérification n'ont rien à voir avec cette sorte d'image d'Épinal sous la forme de laquelle certains esprits simplistes se plaisent à se les représenter.

La double condition négative et positive du tableau clinique (thèse antimécaniciste)

Pour Jackson, la maladie ne crée pas directement les symptômes.

Elle produit seulement une perturbation ou une abolition des fonctions qui constitue l'aspect négatif du tableau clinique. L'aspect positif, manifeste, des phénomènes morbides, est représenté par l'activité fonctionnelle subsistante et libérée :

> Tous les symptômes mentaux positifs complexes (illusion, hallucination, délire, conduite extravagante, etc.) sont le résultat de l'activité des éléments nerveux non affectés par le processus pathologique. Les idées les plus absurdes et les actions les plus extravagantes sont des survivances des états mieux adaptés. Les illusions, etc. d'un aliéné sont le résultat de l'activité de ce qui reste en lui, de ce que la maladie a épargné, de tout ce qui est encore à lui. Les illusions, etc. sont son esprit.

Autrement dit, la psychiatrie dans ses expressions cliniques est faite de psychologie. Cette théorie de la formation de symptômes (pathoplastique) exclut donc la genèse mécanique de ceux-ci en interposant entre l'accident du processus pathologique et son expression clinique, la réaction de la vie psychique. C'est ce que nous avons proposé d'appeler la loi de *l'écart organo-clinique.*

L'organogenèse des psychoses (thèse antipsychogénétiste)

Pour Jackson, tout état de folie résulte d'une atteinte morbide directe ou indirecte au cerveau dans la mesure même où le tableau clinique dépend de la condition négative. En ce sens la psychoplastique, dirions-nous, implique une pathogénie : l'organogenèse.

---

2. *Cf.* les articles que J. Rouart et moi avons consacrés à l'exégèse de la pensée de Jackson appliquée à la psychiatrie dans *l'Encéphale* en 1936 et qui ont été édités sous forme d'une monographie que notre regretté maître Henri Claude avait bien voulu préfacer. (Éditions Doin, Paris, 1938).

Toute psychose est un aspect typique de dissolution et de régression (thèse antiplaniste)

Le psychisme ne peut pas se concevoir comme un agrégat de fonctions juxtaposées sur un « plan psychique ». C'est un ensemble de fonctions hiérarchisées ayant un développement dans le temps et tel qu'à chaque moment il implique une subordination dynamique des activités qui le constituent. La psychiatrie est constituée par le mouvement inverse de cette évolution : par une dissolution de la structure de l'appareil fonctionnel. Les psychoses sont des types de pensée régressive. La considération de la dissolution hypnique dont la condition négative est le sommeil et la réaction positive est le rêve, jointe à l'étude cruciale de la dissolution paroxystique de type épileptique, constituent les modèles théoriques d'une psychopathologie de ce genre.

Les « maladies mentales » ne sont pas des « entités » (thèse antinosographiste)

Jackson a bien précisé qu'

> en étudiant les folies en tant que dissolutions (nous ne les considérons pas), selon nos habitudes classiques, comme s'approchant de certaines espèces cliniques telles que mélancolie, P.G., etc.,

Cette indifférence à l'égard de la notion d'entités est exactement proportionnelle à l'intérêt qui s'attache à les regarder comme des formes de dissolutions variables selon la nature et l'action des agents étiologiques.

La psychopathologie d'Eugen Bleuler

Certes, E. Bleuler a été avant tout un clinicien, un grand clinicien. Mais il a fait œuvre par la force même des choses, de théoricien. Ce que nous étudions ici c'est précisément sa doctrine. Elle se trouve à notre sens vivante et définitive dans son étude merveilleusement concrète de 1911 (*Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, traité d'Aschaffenburg). Ses études ultérieures : *Naturgeschichte der Seele*, 1ère édition 1921, 2e édition 1932 – *Die psychoïde als Prinzip der organischen Entwiklung*, 1925 – *Mechanismus. Vitalismus. Mnemismus*, 1931 – destinées à constituer un corps de doctrine psychophysiologique par un paradoxe qu'expliquent probablement les dons d'un esprit mieux fait pour l'appréhension des problèmes cliniques que pour les spéculations philosophiques, ces études profondes et intéressantes estompent

peut-être plus qu'elles ne systématisent sa conception de psychopathologie générale. Aussi est-ce à l'œuvre monumentale de sa vie, celle de 1911, que nous nous réfèrerons spécialement pour tenter de fixer schématiquement une position doctrinale qui, on va le voir, se modèle très exactement sur la théorie générale de Jackson.

Théorie des symptômes primaires et secondaires[3]

Les symptômes primaires sont les manifestations nécessaires du processus pathologique. Ce sont des troubles qui altèrent l'activité associative des fonctions psychiques. Ce sont des effets directs et immédiats du processus. Ils se renforcent dans les phases aiguës de la maladie. Ils ne sont pas très apparents cependant dans le tableau clinique. Celui-ci est fait pour la plus grande part de signes secondaires qui « représentent en effet presque toute la symptomatologie ». Ils sont « secondaires » par leur subordination à l'activité psychique. Sous la condition d'une rupture entre les liens associatifs assurée par les fonctions de synthèse, il se produit une dislocation de la vie psychique (*Spaltung*).

C'est à ce double trouble primitif et secondaire, précise-t-il, que s'applique le terme de schizophrénie. La *Spaltung* représente une désorganisation psychique autour des complexes affectifs, de telle sorte que le symbolisme, la confusion des concepts, la fragmentation du psychisme en délires, hallucinations, réactions psychomotrices anormales, tous les aspects de la pensée « autistique » ne dépendent qu'au deuxième degré de la dissociation première... Ils sont l'effet au contraire de l'activité sous-jacente de l'esprit, c'est-à-dire des instances instinctivo-complexuelles qui donnent, comme Freud l'a montré, un sens aux symptômes. Cette distinction des troubles primaires et secondaires n'est-elle pas celle des troubles négatifs et positifs de Jackson ? N'est-elle pas la déduction rigoureuse de la théorie de la formation du symptôme selon Jackson[4] ? On peut même se demander comment personne, à notre connaissance, n'a encore fait le rapprochement. Notons que la théorie de l'écart organo-clinique corollaire du système de Jackson se trouve expressément indiquée lorsque E. Bleuler écrit : « Il n'y a pas de parallélisme nécessaire entre le « processus morbide et la symptomatologie » (p. 375).

3. *Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, spécialement p. 285 à 290.
4. Nous renvoyons à la note 7 de notre travail fait en collaboration avec Rouart qui répond à cette question.

Nature organique du processus morbide

Certaines hésitations de sa pensée, certaines contradictions, certaines retouches sont peut-être responsables du contresens commis par beaucoup d'auteurs au sujet de la genèse organique du processus telle que Bleuler l'a conçue[5]. Il a nettement précisé que

> si l'on pouvait imaginer que toute la symptomatologie est conditionnée psychiquement et pourrait se développer sur de simples oscillations de l'état normal, il y a cependant un état cérébral que révèlent les troubles primaires. D'ailleurs une anamnèse suffisante montre qu'un état cérébral préexistait aux traumatismes psychiques. Le relâchement associatif est tel que l'on n'en trouve l'équivalent chez les normaux ou les névrosés que dans le rêve et jamais par une seule influence affective. Une conception qui admet un trouble anatomique ou chimique dans le cerveau par poussées se trouve justifiée sans restrictions dans les faits (p. 374).

Écoutons encore l'écho de ce que 15 ans plus tard à ce congrès, en 1926, il proclamait :

> L'origine organique de la schizophrénie se laisse aujourd'hui démontrer avec toute l'évidence voulue. Du point de vue clinique il est à retenir que la majorité des accès aigus se produisent sans aucun motif psychique apparent et que toute l'évolution chronique vers la démence est également indépendante de la situation psychique.

Cette répudiation formelle de la psychogenèse de la psychose n'est-elle pas identique à la thèse antipsychogénétique jacksonienne ?

L'aspect régressif de la psychose

Que Bleuler soit profondément éloigné d'une psychologie « plane » sans perspective évolutive, cela est évident à la lecture de ses derniers ouvrages. Dans sa recherche opiniâtre et parfois dramatique d'une position entre le mécanisme et le vitalisme, qu'il définit du terme emprunté à Semon et Hering de « mnémisme[6] », ne le voyons-nous pas s'efforcer de suivre le développement des fonctions du système nerveux depuis l'organisation « psychoïde » primitive jusqu'à l'établissement des

5. *Cf.* spécialement *in Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, p. 373-374.

6. Le terme de mnémisme a pu faire croire, plus peut-être qu'une véritable compréhension de la pensée de Bleuler ne le comportait, qu'il s'était définitivement rallié à une psychologie associationniste.

fonctions psychiques supérieures (dans un effort d'ailleurs parallèle à celui poursuivi par E. Kretschmer tout au long de sa *Psychologie médicale*) et dresser cette architecture des fonctions inscrites dans le développement de l'organisme, trait caractéristique de toute psychologie génétique ? A cet égard, il serait même si proche de la psychologie de Jackson que, comme lui, il n'échapperait peut-être pas au reproche d'un associationnisme périmé pour ne pas avoir « déployé » suffisamment le système énergétique de sa hiérarchie et la tenir trop étroitement solidaire de l'activité réflexe. Dès lors, évolutionniste dans sa conception des fonctions neuro-psychiques, il ne pouvait penser la psychose autrement que comme une régression. Et c'est en effet à l'identité de la pensée schizophrénique et de la pensée de rêve qu'il aboutit[7], conception essentiellement jacksonienne et si naturellement impliquée dans le système bleulérien que plus tard au cours de l'approfondissement de la structure schizophrénique par l'école phénoménologique, Carl Schneider écrira par exemple un gros livre sur l'identité de la pensée schizophrénique et de la pensée hypnagogique... Cette identité de vue qui lie Bleuler à Jackson est fondamentale car, répétons-le, la réfraction du problème général des psychoses dans le problème du sommeil et du rêve est non une contingence, mais la clé du système jacksonien.

Position antinosographiste

C'est là encore un aspect mal connu de la théorie de Bleuler. Le fait qu'il emploie schizophrénie au singulier a été par lui expressément garanti contre toute interprétation tendancieuse dans ce sens quand il a écrit :

> J'emploie pour la commodité le mot au singulier bien que le groupe comprenne vraisemblablement plusieurs maladies[8].

Mais il a eu soin de préciser davantage encore sa pensée. Entre le titre même de son ouvrage de 1911 *Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien* et sa déclaration à notre congrès en 1926 :

> Les tableaux des maladies que nous envisageons comme schizophréniques ont des caractères communs qui les distinguent de toutes les autres psychoses au point de vue symptomatico-clinique, anatomique et hérédo-

7. *Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, p. 356 à 358.
8. *Ibid.*, p. 50.

biologique. Si l'on veut appeler « maladie » cette sorte d'unité nosologique ou non, c'est une affaire de goût...

Comment ne pas saisir, même à travers quelques apparentes fluctuations, la constance d'une pensée qui s'est profondément refusée, me semble-t-il, à voir dans la « schizophrénie » la « maladie » que l'école allemande est allée jusqu'à définir comme un « gène » ? L'extension fatalement progressive d'ailleurs du concept à l'ensemble – ou presque – des psychoses aurait sans doute suffi à montrer son inaptitude éclatante à en définir seulement une espèce... Il me paraît plus juste d'admettre quand on s'est familiarisé avec les ouvrages de Bleuler, qu'il a conçu ce « groupe des schizophrénies » comme une « forme typique de réaction » de l'esprit malade à un processus, concept analogue à celui de « niveau typique de dissolution ».

Les thèses doctrinales que nous pouvons tirer des principes de Jackson se trouvent donc être identiques à celles qui animent profondément le système de Bleuler. S'agit-il pour nous de montrer que Bleuler (fût-ce sans le savoir) a été « jacksonien » ? Cette filiation n'ajouterait ni ne retrancherait rien au génie propre du maître de Zurich. Aussi bien l'intérêt d'un tel rapprochement n'est pas là. Il est bien plutôt dans la mise en évidence d'une profonde concordance de pensée d'un certain nombre de grands théoriciens de la psychiatrie qui, comme Moreau (de Tours)[9], Hughlings Jackson, E. Bleuler et Pierre Janet[10] en partant d'observations, d'époques et de points de vue différents, se rejoignent et se complètent. De cette convergence, nous pouvons, nous devons profiter. N'est-ce pas la mission même des savants que de léguer un héritage ? N'est-ce pas l'exacte discipline exigée de chacun de nous que de ne progresser qu'à la lumière du flambeau qu'ils nous ont transmis ? C'est dans cet esprit que dans l'élaboration et le développement d'une doctrine organo-dynamiste de la psychiatrie capable de nous servir d'instrument de recherches, c'est-à-dire d'assurer la fonction d'une hypothèse scientifique, nous ne cessons de nous souder à ceux qui dans leurs œuvres monumentales en ont été les vrais pionniers. Ceux-là doivent nous servir de guides, puisque aussi bien la science est à travers les générations et les pays une démarche en commun, une histoire...

9. Nous avons présenté avec H. Mignot une étude sur la psychopathologie de Moreau, de Tours, en 1941, à la société médico-psychologique. Les circonstances ne nous ont pas permis encore la publication.
10. Nous avons publié dans le volume des « Mélanges » offert à Pierre Janet en 1939 une étude en tous points comparable à celle-ci pour montrer l'identité doctrinale de la conception de Jackson et de celle de Janet.

Résumés

Jean-Marie Fritz. – « Mise en écriture et mise en scène de la folie au Moyen Age »

Alors que les trois grandes disciplines universitaires médiévales (**médecine**, **droit**, **théologie**, disqualifient d'emblée tout discours du fou, la **littérature**, et plus particulièrement le théâtre, s'attache à **mettre en scène le fou** et à lui confier la parole. Ainsi dans le *Jeu de la Feuillée*, écrit par le poète arrageois Adam de la Halle à la fin du XIIIe siècle, le fou (ou *dervé*) prend la parole pour se jouer de la pertinence des discours que le moine, le médecin ou le père tiennent sur lui et sur sa folie. Au même moment et dans cette même aire géographique apparaît un genre poétique nouveau, la *fatrasie*, tentative éphémère de **mise en écriture de la folie**.

Dominique de Liège. – « On n'est jamais assez bon avec Queneau »

En 1930, Raymond Queneau entreprend une recherche sur « **les fous littéraires** » qui aboutira à l'**écriture** d'une *Encyclopédie des sciences inexactes*. Ce manuscrit, refusé par Gallimard et par Denoël, fut intégré par Queneau dans une œuvre de **fiction** *Les enfants du Limon*. Dans le roman se mêle l'histoire de la famille Limon et l'étude de cette notion bâtarde de « fou littéraire ». Queneau en propose une première approche : « Quiconque a eu des **disciples** ne saurait être considéré comme **un fou littéraire** : celui-ci doit être resté un inconnu – par définition. »

Jean Paira-Pemberton. – « John Clare : nom et renom »

Le poète **John Clare** naquit en 1793 dans le comté de Northampton. Il mourut quelque soixante-dix ans plus tard à l'asile de la ville après y avoir passé un grand tiers de sa vie. Quelle urgence poussa cet homme, car il mit un acharnement pathétique et admirable à la fois à écrire certes, mais aussi à se faire connaître, à se faire publier ? Si la soumission à la langue que suppose l'**écriture** a pu lui servir de loi et de re-père, il semble y avoir cherché avant tout le nom et le **renom**. La confusion le gagna au fur et à mesure qu'échouait ce double désir : se faire un **nom** et être ainsi **re-nommé**.

Laurent Cornaz. – « Du délire à lire »

Si la psychose parvient parfois à produire une œuvre littéraire ou philosophique, qu'en est-il des effets de la **lecture** de tels textes ? Prenant l'exemple de la réception de l'**Émile**, l'ouvrage de Rousseau unanimement considéré comme fondateur de l'**éducation** moderne, l'auteur analyse les sens et contresens auxquels ont donné lieu sa lecture, en 1801, par un des premiers éducateurs modernes : Heinrich Pestalozzi, en 1912 par un pionnier de l'Éducation nouvelle : Édouard Claparède et aujourd'hui par un chercheur en sciences de l'éducation : Francis Imbert. Cet examen met en évidence le réel de la **transmission** – le non rapport de la lettre au sens – et, par conséquent, la nécessaire « duperie » de la position de lecteur.

Erik Porge. – « Jean-Jacques Rousseau : rêver l'oubli. La démémoration »

Michel Foucault, dans son application à **Rousseau** de la dialectique de la **folie** et de l'**œuvre**, cherche à sortir du psychologisme. Le chemin qu'il emprunte est suivi ici pour reconnaître la problématique du **sujet divisé** particulièrement explicite dans le

surprenant *Rousseau juge de Jean-Jacques*. D'autre part l'étude du rapport de Rousseau à l'**écriture** et à la publication conduit à cerner chez lui un mode spécial de commémoration par l'écriture du souvenir d'un oubli : **démémoration**.

Jean Lechner. – « Le fléau des farfadets »

Les farfadets, publié en 1821, est l'unique ouvrage de **Berbiguier** de Terre-Neuve du Thym qui y fait le bilan de vingt-cinq années de délire, en trois volumes et 1 366 pages. Des **éléments biographiques** retrouvés dans les archives de sa ville natale, Carpentras, ainsi que l'étude des circonstances de **déclenchement de la psychose** permettent de questionner le rapport de Berbiguier à son patronyme.

Jean Allouch. – « Mille et plus lettres en souffrance sur la couche de Jacques Lacan ? »

Mille et plus **lettres** furent envoyées à l'adresse de Jacques Lacan, 5, rue de Lille, en réponse à sa « lettre de **dissolution** » du 5 janvier 1980. L'hypothèse est faite que nombre de ces lettres ne furent ni des lettres ouvertes, ni des lettres fermées, mais « **entrebâillées** », soit visant à ce qu'un autre public que le destinataire fût mis dans le coup. Une proposition s'en déduit, une offre aux envoyeurs concernés, que ces lettres soient « **débloquées** », deviennent ouvertes, déposées en nombre dans une brochure à venir.

Norbert Haas. – « L'allemand de Lacan ou "désir" dans un texte de Freud »

Dans le cas de sa traduction de « ***Logos*** » en 1956, Lacan, malgré des trouvailles comme « le lais ou se lit ce qui s'élit », achoppe sur l'**allemand** de Heidegger. Avec la **langue** de Freud, les questions de traduction pour Lacan se posent différemment : on a affaire au **désir**. Dans ce fil sont présentées les conséquences sur le texte freudien d'une correction portée par Kris sur le mot ***Entziehung*** (privation) remplacé par ***Erziehung*** (éducation).

Resúmenes
traducidos por Rodrigo Toscano

Jean-Marie Fritz. – « Escritura y escenificación de la locura en la Edad Media »

Cuando las tres grandes disciplinas universitarias medievales (**Medicina**, **Derecho**, **Teología**) descalifican, de entrada, todo discurso del loco, la **literatura**, y particularmente el teatro, se aplica **a escenificar al loco** y a confiarle la palabra. Así, en el *Jeu de le Feuillée*, escrito por el poeta de la ciudad de Arras, Adam de la Halle a finales del siglo XIII, el loco (o *dervé*) toma la palabra para burlarse de la pertinencia de los discursos que el monje, el médico o el padre tienen de él y de su locura. En el mismo momento y en esta misma área geográfica aparece un nuevo género poético, la *fatrasie*, tentativa efímera de **puesta por escrito de la locura**.

Dominique de Liège. – « No se es nunca lo suficientemente bueno con Queneau ».

En 1930 Raymond Queneau inicia una investigación sobre « **los locos literarios** » que desembocará en la **escritura** de una *Enciclopedia de las ciencias inexactas*. Ese manuscrito rechazado por Gallimard y por Denoël fue integrado por Queneau en una obra de **ficción** *Los hijos del Limon*. En la novela se mezclan la historia de la familia

Limon y la investigación de esta noción bastarda de « loco literario ». Queneau propone de ello una primera aproximación : « Cualquiera que haya tenido **discípulos** no podría considerarse como un **loco literario** : éste debe, por definición, permanecer desconocido.

Jean Paira-Pemberton. – « John Clare : nombre y renombre »

El poeta **John Clare** nacía en 1793 en el condado de Northampton. Moría unos setenta años más tarde en el asilo de la ciudad, después de haber pasado allí un buen tercio de su vida. ¿Qué urgencia tenía este hombre de un encarnizamiento patético y admirable a la vez de escribir ciertamente, pero también de darse a conocer : de hacerse publicar? Si la sumisión a la lengua que supone la **escritura** pudo servirle de ley y de indicador (repère), parece que buscó ante todo el nombre y el **renombre**. La confusión le va ganando a medida que fracasaba ese doble deseo : hacerse un **nombre** y ser así **re-nombrado**.

Laurent Cornaz. – « Del delirio de leer »

Si la psicosis llega a veces a producir una obra literaria o filosófica, ¿qué hay de los efectos de la **lectura** de tales textos? Tomando el ejemplo de la recepción del **Emilio**, la obra de Rousseau : considerado unánimemente como fundador de la **educación** moderna, el autor analiza los sentidos y contrasentidos a los cuales dio lugar su lectura, en 1801, por uno de los primeros educadores modernos : Heinrich Pestalozzi ; en 1912 por un pionero de la Nueva Educación : Edouard Claparède y actualmente por un investigador en ciencias de la educación : Francis Imbert. Este exámen pone en evidencia lo real de la **transmisión** – la no relación de la letra al sentido – y, como consecuencia, la necesaria « ingenuidad » de la posición de lector.

Erik Porge. – « Jean-Jacques Rousseau : soñar el olvido. La desmemoración »

Michel Foucault, en su aplicación a **Rousseau** de la dialéctica de la **locura** y de la **obra**, busca cómo salir del psicologismo. Seguimos aquí el camino que él toma para reconocer la problemática del **sujeto dividido** particularmente explicita en el sorprendente *Rousseau juez de Jean-Jacques*. Por otro lado la investigación de la relación de Rousseau a la **escritura** y a la publicación conduce a cernir en él un modo especial de conmemoración por la escritura del recuerdo de un olvido : **desmemoración**.

Jean Lechner. – « La plaga de los farfadets »

Los farfadets publicado en 1821, est la única obra de **Berbiguier** de Terre-Neuve du Thym (Berbiguier de Tierra Nueva del Tomillo) en donde hace un recenso de veinticinco años de delirio en tres volúmenes, 1 366 páginas. Los **elementos biográficos** encontrados en los archivos de su ciudad natal Carpentras, así que la investigación de las circunstancias del **desencadenamiento de la psicosis**, permiten questionar la relación de Berbiguier a su **patronímico**.

Jean Allouch. – « ¿Mil y más cartas en espera sobre la cama de Jacques Lacan? »

Mil y más **cartas**, fueron enviadas a la dirección de Jacques Lacan, 5, rue de Lille, como respuesta a su « carta de **disolución** » del 5 de enero de 1980. Se plantea la hipótesis de que muchas de esas cartas no fueron ni cartas abiertas, ni cartas cerradas, sino « **entreabiertas** », es decir buscando a que otro público y no el destinatario se implicara en el asunto. Se deduce una proposición, un invite a los remitentes implicados : que esas cartas sean **desbloqueadas** y sean abiertas, despositadas numerosas en un fascículo futuro.

Norbert Haas. – « El alemán de Lacan o "deseo" en un texto de Freud »

En el caso de su traducción de « ***Logos*** » en 1956, Lacan, a pesar de los hallazgos como « las trazas donde se lee lo que se elide » (« le lais où se lit ce qui s'élit ») se da de toper con **el alemán** de Heidegger. Con la **lengua** de Freud, las cuestiones de traducción se plantean para Lacan de modo diferente : es asunto de **deseo**. Siguiendo este hilo son presentadas las consecuencias sobre el texto freudiano de una corrección hecha por Kris sobre la palabra **Entziehung** (privación) remplazada por **Erziehung** (educación).

Abstracts
translated by Catherine Béziat

Jean-Marie Fritz – "The putting in writing and dramatization of madness in the Middle Ages"

While the three main university branches of medieval knowledge (**medicine, law** and **theology**) flatly disqualified the contents of mad speech, **literature** and particularly the theatre took pains **to put the madman on the stage** and let him speak. At the end of the XIIIth century, *le Jeu de la Feuillé* by Arras-born poet Adam de la Halle features a madman, or "*dervé*", who openly mocks the relevance of what the monk, the doctor and the father say of him and of madness in general. At the same time, and in the same corner of the world, a new poetic form was explored, known as *fatrasie* (the writing of *fatras*, or nonsense). This represented a short-lived attempt at **putting madness in writing**.

Dominique de Liège. – "No one is ever good enough with Queneau"

In 1930, **Raymond Queneau** began to do research on **mad writers**, which ultimately lead to his **work** *Encyclopédie des sciences inexactes*. This manuscript was refused first by Gallimard, then by Denoël, and was later incorporated by Queneau into a work of **fiction**, *Les enfants du Limon*. The novel combines the story of the Limon family and a study of the hybrid notion of the mad writer. Queneau's approach is as follows: anyone who has had **disciples** cannot be considered **a mad writer** since mad writers are by definition unknown.

Jean Paira-Pemberton. – "John Clare: Name and Fame"

The poet **John Clare** was born (Northamptonshire) in 1793. He died some seventy years later in Northampton Asylum, after spending a good third of this life there. What force impelled this man? For he set out, with a pertinacity at once pathetic and admirable, not only **to write** but to achieve recognition, to be published. And if the submission to the exigencies of language which the act of writing supposes, may indeed have functioned as law and landmark, he seems above all to have pursued name and **fame**. Gradually confusion gains with his double failure to make himself a **name** and win a reputation or **good** name.

Laurent Cornaz. – "Delirium in reading"

While psychosis can sometimes produce a body of literary or philosophical works, what are the results of the **reading** of such works? The author takes the example of

Rousseau's **Emile** and how it was received by readers. Emile is widely hailed as the basis of modern **education**. The author analyzes the meanings and misinterpretations that this work gave rise to in the minds of readers like Heinrich Pestalozzi one of the first modern educators in 1801, Edouard Claparède a pioneer of new education in 1912 and Francis Imbert a contemporary education science researcher. This analysis shows the real content of **what is transmitted** – the non-relation of word and meaning – and, consequently, the deception which is a necessary consequence of the position of reader.

Erik Porge. – "Jean-Jacques Rousseau and the dream of forgetting: dememoration"

In an attempt to move beyond psychologism, Michel Foucault applies the dialectics of **madness** and **creation** to **Rousseau**. This essay examines the path followed by Foucault and tries to identify the problematic of the divided subject which is particularly explicit in Foucault's unexpected *Rousseau Juge de Jean-Jacques*. Moreover, the study of Rousseau's relationship to writing and to publication reveals an unusual mode of commemoration which consists in writing about the memory of something forgotten, or what we call here **dememoration**.

Jean Lechner. – "The scourge of the elves"

Les Farfadets (The Elves), is the only work of **Berbiguier** de Terre Neuve du Thym. Published in 1821, it is a 3-volume, 1366-page account of twenty five years of madness. Information on the author discovered in the archives of his home town Carpentras and a study of the circumstances surrounding the **beginning of his psychosis**, raise the question of Berbiguier's relation to his **patronymic**.

Jean Allouch. – "One thousand and more letters awaiting attention on Jacques Lacan's couch"

One thousand and more **letters** were sent to Jacques Lacan's address, 5, rue de Lille, in answer to his **letter of dissolution** dated January 5, 1980. Our hypothesis is that several of these letters were neither fully personal nor fully open but **somewhere in between**, and that their aim was to inform an audience other than the recipient of what was going on. We therefore have a proposition to make to the senders concerned: that the letters be "**unlocked**", that they be opened and deposited in large numbers in an upcoming compilation.

Norbert Haas. – "Lacan's German or 'desire' in a text by Freud"

In translating Heidegger's "***Logos***" in 1956, despite several finds such as *le lais où se lit ce qui s'élit*, Lacan stumbles on Heidegger's **German**. When working in the **language** of Freud, translation questions take on a new dimension: that of **desire**. Similarly, we discuss the consequences of a correction on Freud's text by Kris regarding the word **Entziehung** (privation) replaced by **Erziehung** (education).

Littoral a publié

Blasons de la phobie

n° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves.* Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge.* Le lieu-dit, *G. Le Gaufey.* Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen.* Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch.* La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien.* A propos de deux portraits de saint Jérôme lisant, *J. Hébrard.* Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard. Traduction* : La lettre 52 de S. Freud à W. Fließ.

La main du rêve

n° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart.* Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus.* Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard.* Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan.* Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit, D. Arnoux.* Quand... «la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse», *F. Biégelmann-Barroux.* La vérité parle, le savoir écrit II, *P. Julien.* Le regard suspendu, *D. Chauvelot.* L'invention de la lettre, *D.-G. Laporte.* Freud avec Börne, *J. Fourton. Traductions* : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud.* Note sur la préhistoire de la technique psychanalytique, *S. Freud.* L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Börne.*

L'assertitude paranoïaque

n° 3/4 février 1982 (épuisé)

Le «règne de la parole» de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef.* Sur la théorie médiévale de la *suppositio, A. de Libera.* Abord de l'hallucination, *E. Porge.* Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi.* Du discord paranoïaque, *J. Allouch.* La folie à deux, *Dossier.* Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont.* Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey.* Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini.* Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons.* «Des trésors aveuglants d'authenticité», *C. Amiranlt.*

Abords topologiques

n° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.-C. Terrasson.* Note sur la Trinité, *P. Julien.* De l'écriture nodale, *E. Porge.* Séances mathématiques, *P. Soury.* Lire autrement que quiconque, *M. Viltard.* Du discord paranoïaque II, *J. Allouch.* L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.-H. Pradelles de Latour.* Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder.* La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdiau.* Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier.* G. Ifrah : «Histoire universelle des chiffres», *L. Bazin.* P.-L. Assoun : «Introduction à l'épistémologie freudienne», *G. Le Gaufey.*

Intension et extension de la psychanalyse

n° 6 octobre 1982

Kant avec Sade ?, *T. Marchaisse.* Du discord paranoïaque III, *J. Allouch.* Remarques sur *Das Ding* dans l'«Esquisse», *J.-P. Dreyfuss.* Séances mathématiques II, *P. Soury.* J.-M. Olivier : «Lautréamont le texte du vampire», *R. Brossart.* Didi Huberman : «L'invention de l'hystérie».

L'instance de la lettre

n° 7/8 février 1983

La «conjecture de Lacan» sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoïanoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.-H. Pradelles de Latour*. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La *vis* de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.-M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdiau*.

La discursivité

n° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur *? M. Foucault*. Les trois petits points du «retour à...», *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libera, F. Nef*. La feinte mystique, *G. Le Gaufey*. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza-contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La sensure

n° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.-H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à Fossier, *J.-Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.-M. Ringenbach*.

Du père

n° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome ?, *M.-M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ?, *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.-J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.-L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.-F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, *issit* le père, *J. Bril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.-H. Pradelles de Latour*. D'où nous revient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit que non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.-P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.-M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.-J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. «Jean-Jacques, aime ton pays», *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel – père symbolique – père réel, *A. Didier-Weill*. Mémoire(s), *C. Simatos*.

Traduction de Freud, transcription de Lacan

n° 13 juin 1984

Über der Gegensinn der Urworte. Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Écrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lec-

teur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hébrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

Freud Lacan : quelle articulation ?

n° 14 novembre 1984 (réimpression 1992)

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.-L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.-Y. Pouilloux*. Amae sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet *(a)*, *A.-M. Ringenbach*.

L'hainamoration de transfert

n° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientiste : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. So what ?, *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la «liquidation» du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan ... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hassoun*. Le dés(a)ïr, *G. Le Gaufey*. Dé-supposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.-C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit ?, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allogène, *J.-L. Sous*. «Mésalliance» et amour de transfert, *C. Toutin*.

Action du public dans la psychanalyse

n° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du Beau, *C. Simatos*. La grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Note complémentaire à l'établissement du séminaire de Jacques Lacan, *G. Taillandier*.Du plan projectif au cross-cap, *J.-P. Georgin*.

L'enfant et le psychanalyste

n° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brossart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier* (III). Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

n° 19/20 avril 1986

Réminiscences sans rappel, *L. Bataille*. L'imbroglio de la faute, *E. Porge*. Le savoir occulte, *H. Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *J. Allouch*. En passe de savoir, *C. Simatos*. Une mémoire sans histoire, *G. Zimra*. Au commencement était

l'hypnose : certitude et objection, *I. Diamantis*. La sorcellerie et le savoir, *C.-H. Pradelles de Latour*. Savoir clinique et clinique du savoir, *P. Alerini*. Il sait que (je sais qu'(il sait que (je sais))), *A. Didier-Weill*. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., *J.-P. Abribat*. – ( ), *S. Hajlblum*. «Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot», *F. Wilder*. Le savoir, il s'invente, *M.-M. Chatel*. Qui sait ?, *G. Le Gaufey*. La parole envolée de Jacques Lacan, *D. Arnoux*. De la chose, *P. Padovani*. *The grounds are excellent*, *J. Allouch*. Le contenu fatal, *C. Bouazis*.

Identité psychotique

n° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, *P. Julien*. Revers de rêve : un acting-out, *G. Zimra*. Avatars du corps et de son enveloppe, *A.-M. Ringenbach*. L'illusion des «Sosies», *J. Capgras et J. Reboul-Lachaux*. Endosser son corps, *E. Porge*. Il y a un transfert psychotique, *J. Allouch*. L'incorruptible Palio, *M.-M. Chatel* et *A. Lessana*. La seconde mort chez saint Augustin, *J.-M. Lamarre*. Point de vue sur l'identification, *M. Viltard*. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, *C.-H. Pradelles de Latour*.

De *S.I.R.*

n° 22 avril 1987

Introduction, *J. Allouch*. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ?, *J.-P. Dreyfuss*. Qu'il n'y a pas de psychogenèse, *B. Casanova*. Une esthétique non transcendantale, *J.-P. Abribat*. Une présence sans qualités, *G. Le Gaufey*. De l'objection comme construction d'objet, *I. Diamantis*. Le fantasme, un nouage h(a)té, *E. Porge*. *Tres faciunt insaniam*, *J. Allouch*. Chiffonner le mot, *M. Viltard*. Entretien sur *La bataille de cent ans*, *E. Roudinesco*. La littérature lacanienne en Argentine, *S. Glasman*, *L. Gusman*, *J. Jinkins*, *M. Levin et J.-B. Ritvo*. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), *G. Taillandier*. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, *J. Allouch*.

La déclaration de sexe

n° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, *J. Allouch*. Entre l'homme et la femme il y a l'*a*-mur, *P. Julien*. De l'albur, *R. Toscano*. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, *G. Le Gaufey*. Masculin et féminin, *W. Fließ*. Pour une lecture de Louis Wolfson, *A. Fontaine*. Crux Logicorum, *M. Grangeon*. La prise «en passant» de *La lettre volée*, *R. Brossart*. Chronique du séminaire de J. Lacan (V), *G. Taillandier*. Sur la compatibilité de la bande de Mœbius et du tore, *A.-M. Ringenbach*. L'art de l'enveloppement au Japon.

Il court il court, le sujet

n° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, *J.-M. Beyssade*. Mais quoi, ce sont des fous, *B. Casanova*. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, *P. Julien*. Une forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, *E. Porge*. Penser/Classer : le sujet, *M. Cresta*. Du littoral au littéral, *M.-C. Boons*. Pli et repli, *G. Le Gaufey*. La drôlerie du réel, *J.-P. Abribat*. De la souplesse des revenants-en-corps, *M. Viltard*. Questionner la dénégation, *K. Movallali*.

Clinique du psychanalyste

n° 26 novembre 1988

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Vélasquez dans *Les Ménines*, *E. Porge*. De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?, *C. Dorner*. Y a-t-il une clinique du singulier ?, *G.-H. Melenotte*. Perturbation dans pernépsy, *J. Allouch*. De l'efficience de l'acte : causalité mentale ou loterie, *A. Soulez*. Chronique du séminaire de J. Lacan (VI), *G. Taillandier*. Changer de point de vue, *A.-M. Ringen-*

bach, *M. Viltard*. La psychologie du moi et les psychoses : Paul Federn, *A. Fontaine*. Nouveaux fondements pour la psychanalyse : J. Laplanche, *J.-P. Abribat*.

Exercices du désir

n° 27/28 avril 1989

L'exercice de *La chose freudienne*, *M. Viltard*. A propos de l'histoire médicale des passions, *J. Pigeaud*. Cicéron, Kant, Freud : trois réponses à la folie des passions, *P. Julien*. Le traitement moral de la folie et ses avatars, *G. Lanteri-Laura*. Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jacques Lacan, *J. Allouch*. Se disposer à choisir selon le désir, *F. Courel*. «Soi-même» dans le narcissisme et la mélancolie, *C. Toutin-Thélier*. Le regard conjuré, *C.-H. Pradelles de Latour*. Des passions à responsabilité limitée..., *G. Zimra*. Historique du cas de Marguerite, *J. Allouch*, *D. Arnoux*. Le corps, *textes de Jacques Lacan*, *L. de la Robertie*. Lacan «corrigé et augmenté»... en espagnol, *M. Pasternac*. La genèse de l'homme, *L. Bolk*. Jacques Lacan : un étudiant curieux, *P. Verret*. Du caractère matérialiste de la psychanalyse, *J. Audard*. Du jardin d'Épicure aux «Jardiniers de la folie», *J.-P. Abribat*. La formation des psychanalystes selon A. Green, *M. Safouan*.

L'assentiment à la psychanalyse

n° 29 novembre 1989

Sujet inconscient et sujet de l'assentiment, *P.-L. Assoun*. Le rêve à l'épreuve du griffonnage, *J. Allouch*. Comme quelqu'un qui dit : non, *D. Arnoux*. Refus et assentiments en psychanalyse, *P. Julien*. Philosophie et psychanalyse, *A. Badiou*. Être le premier venu, *G. Le Gaufey*. Freud et Tausk, *A. Fontaine*. Au-dessus de l'horizon il n'y a pas le ciel, *J.-P. Georgin et E. Porge*.

Nouvelle série *Revue du* Littoral

La frérocité

n° 30 octobre 1990

Pour introduire à la frérocité, *M.-M. Chatel*. Un écran à l'envie, *E. Porge*. Frère semblant, *J. Attal*. Les germains patri- et matrilinéaires : une comparaison, *C.-H. Pradelles de Latour*. Quelques difficultés de l'intrusion du vivant dans l'image, *A.-M. Ringenbach*. L'autopunition : une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora, *M. Viltard*. La métamorphose d'une sœur, *R. Galvagno*. »*Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*«. Albrecht Hirschmüller, *G.-H. Melenotte*. Quelques données biographiques sur Dora, *M. Viltard*. Science du sujet, science du réel. Lacan à partir d'Hintikka, et Wittgenstein, *A. Soulez*. Commentaire de deux dessins du séminaire du 15 février 1977, *A.-M. Ringenbach*. L'espace du regard en peinture, *J. Lis*.

La connaissance paranoïaque

n° 31-32 avril 1991

La langue du voyant, *C. Zissmann*. Interprétation et illumination, *J. Allouch*. Freud, Fließ et sa belle paranoïa, *E. Porge*. L'union sacrée de la droite et de la gauche, *S. Aouillé*. Ducasse, Duchamp, Dali..., *R. Brossart*. Hérésies, *L. Favard*. Du bon usage des antécédents..., *J.-P. Abribat*. De la frérocité du pacte, *G. Le Gaufey*. SIGmund et Julius Freud, *O. Millot*. See-saw, *P. Mieli*. *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, J. Allouch, *M. Viltard*, *M. Ayme*, *J. Oury*, *T. Trémine*. Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ, *E. Porge*.

Lettres silencieuses

n° 33 novembre 1991

Un graphème indécryptable de Georges Perec, *G.-H. Melenotte*. Beckett : une tache

sur le silence, *D. de Liège*. Une théologie de l'histoire inversée chez Maurice Blanchot, *P. Krejbich*. Qui est l'auteur de *Corrections* de Thomas Bernhard ?, *F. Jandrot-Louka*. Transmission orale, consigne écrite, *J. Paira-Pemberton*. Femmes et sciences : un dialogue, *M.-C. Boons-Grafé*. Sexe, famille et loi, *M. Safouan*. *L'œil du silence*, Maria Tasinato, *J. Allouch*. *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Charles-Henry Pradelles de Latour, *M. Abélès*. *La vocation de l'écrivain*, Catherine Millot, *R. Brossart*. aimée par Joë Bousquet, *D. Arnoux*.

La part du secrétaire

n°34-35 avril 1992

La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVIe et XVIIe siècles, *M. Blanc-Sanchez*. La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne, *J. Allouch*. « La personne de moi-même ». Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie, *T. Trémine*. Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades, *G. Lanteri-Laura*. Le médecin n'est pas un secrétaire, *L. Favard*. Le secrétaire et ses mystiques, *J.-N. Vuarnet*. La passion d'être deux, *G. Zimra*. Lou Andréas-Salomé et Rilke, *C. Maillet*. Max Graf, *gobetween* entre Freud et Hans, *M. Gauthron*. Otto et son double. Trio dans un salon, *P. Koeppel*, *G.-H. Melenotte*. Alors la science ?, *A. Lessana*. *Penser au Moyen Age*. Alain de Libera, *G. Zimra*. L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud – (I) *G. Le Gaufey*. Conversation sur le tabac. Wilhelm Stekel, *trad. de P. Koeppel*, *G.-H. Melenotte*.

Écritures lacaniennes

n° 36 octobre 1992

Écritures lacaniennes. La division du sujet et le retour de la vérité, *E Porge*. « L'action de la formule » : une contribution à la lecture de la quatrième question de « Radiophonie », *P. Soulez*. Variations sur le thème tragique dans *L'éthique de la psychanalyse*, *M. Hatzfeld*. Le tissu de la fiction : approche de Bentham, *M. Soubbotnik*. Aristote et la question du réel dans l'éthique, *V. Micheli-Rechtman*. Logiques de la négation, *P. Julien*. Écritures logiques : des fondements aristotéliciens des quanteurs de la sexuation, *M. Grangeon*. L'ancrage du logique ou le retour de Lacan à la dyade platonicienne, *A. Soulez*. De la déchéance, le tragique « moderne », *M.-M. Chatel*. André Leroi-Gourhan, Jacques Lacan, une nette différence, *G. Moralès*. « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ». Chawki Azouri, *F. Jandrot-Louka*. *La fabrique du sexe*. Thomas Laqueur, *G. Le Gaufey*. *La phénoménologie de l'esprit*. Hegel, *B. Casanova*. *L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud (II)*, *G. Le Gaufey*. Sigmund Freud sans barbe, *Ernst Federn*.

Une folie d'après Lacan

n° 37 avril 1993

Faute de ravage, une folie de la publication, *M.-M. Chatel*. L'incision comptable de Marguerite Anzieu, *G.-H. Melenotte*. Nous sommes tous des « schizophrères », *C. Azouri*. Le livre volé, *F. Davoine*. La rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault, *D. Arnoux*. La lettre au corps, à propos de Joë Bousquet, *A. Freixe*, *F. Beddock*. *L'incomplétude du symbolique*, Guy Le Gaufey, *M. Safouan*. *Le messager des étoiles (sidereus nuncius)*, Galilée, *Lucien Favard*. *Freud sur le front des névroses de guerre*, Kurt R Eissler, *C. Simatos*. *Les farfadets* ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Berbiguier de Terre Neuve du Thym, *G. Zimra*. *Penser la folie, Essais sur Michel Foucault*, *B. Casanova*. *Présentation du Thésaurus Jacques Lacan*, (T.1) *D. Lécuru*. Historique du cas de Marguerite : suppléments, corrections, lecture, J. *Allouch*, *D. Arnoux*.

La collection « Littoral » a notamment publié :

Lettre pour lettre
Transcrire, traduire, translittérer
Jean ALLOUCH
Toulouse, Érès, 1984, 336 p., 9 ill.

La « solution » du passage à l'acte
Le double crime des sœurs Papin
Jean ALLOUCH, Erik PORGE et Mayette VILTARD
Livre signé de l'hétéronyme Francis DUPRÉ
Toulouse, Érès, 1984, 270 p. 12 ill.

Ouvrir les Écrits de Jacques Lacan
John P. MULLER, William J. RICHARDSON,
adaptation de Philippe JULIEN
Toulouse, Érès, 1987, 200 p.

132 bons mots avec Jacques Lacan
Jean ALLOUCH
Toulouse, Érès, 1988, 176 p., 6 ill.

Se compter trois
Le temps logique de Lacan
Erik PORGE
Toulouse, Érès, 1989, 224 p. 7 ill.

Les éditions E.P.E.L. ont publié :

Marguerite ou l'Aimée de Lacan
Jean ALLOUCH,
postface de Didier ANZIEU
Paris, E.P.E.L., 1990, 568 p., 13 ill., 12 dessins

Le retour à Freud de Jacques Lacan
L'application au miroir
Philippe JULIEN
Paris, E.P.E.L., 1990, 240 p., 2 ill. (1re éd. Érès, coll. « Littoral », Toulouse, 1985)

L'incomplétude du symbolique
De René Descartes à Jacques Lacan
Guy LE GAUFEY
Paris, E.P.E.L., 1991, 244 p.

Ethnopsychanalyse en pays bamiléké
Charles-Henry PRADELLES DE LATOUR
Paris, E.P.E.L., 1991, 264 p., 20 fig., 7 planches, 7 tableaux

Le transfert *dans tous ses errata,*
suivi de
Pour une transcription critique des séminaires de Jacques Lacan
e.l.p.
Paris, E.P.E.L., 1991, 312 p.

Essai sur la discordance dans la psychiatrie contemporaine
Georges LANTERI-LAURA,
Martine GROS
suivi de
Quelques mots sur la psychologie de la mathématique pure
Philippe CHASLIN
Paris, E.P.E.L., 1992, 150 p.

La main du prince
Michele BENVENGA,
Tomaso COSTO
Préface de Salvatore S. Nigro
Traduction de Mireille Blanc-Sanchez
Paris, E.P.E.L., 1992, 128 p.

La folie Wittgenstein
Françoise DAVOINE
Paris, E.P.E.L., 1992, 232 p.

Louis Althusser
Récit divan
Jean ALLOUCH
Paris, E.P.E.L., 1993, 64 p.

Freud, et puis Lacan
Jean ALLOUCH
Paris, E.P.E.L., 1993, 140 p.

Louis II de Bavière
selon Ernst Wagner paranoïaque dramaturge
Anne-Marie Vindras
Paris, E.P.E.L., 1993, 184 p.

L'UNEBÉVUE

N° 1. Freud ou la raison depuis Lacan. Automne 1992.

L'inconscient.
Das Unbewußte.
S. Freud.

Supplément réservé aux abonnés
Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.
Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

N° 2. L'élangue. Printemps 1993.

Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa* (Dementia paranoides) *décrit autobiographiquement.
Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia *(Dementia paranoides).*
S. Freud

Supplément réservé aux abonnés
Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.
Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

Grammaire et inconscient.
J. Damourette et E. Pichon

Supplément diffusé en librairie.
Sur la personnaison, le discordantiel et le forclusif dans la négation, l'impossible traduction du *Ich* allemand par le *Je* français, etc.

N° 3. L'artifice psychanalytique. Automne 1993.

Personnages psychopathiques sur la scène.
S. Freud

Réminiscences du professeur Sigmund Freud.
Max Graf

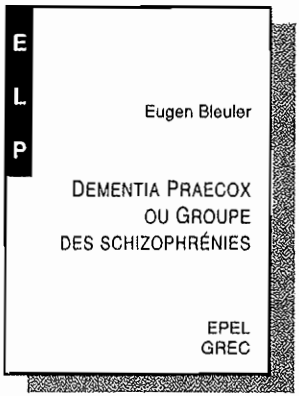
Supplément réservé aux abonnés.

Mémoires d'un homme invisible.
Herbert Graf
Présentation et traduction de François Dachet
Supplément diffusé en librairie.

Vient de paraître aux éditions E.P.E.L.

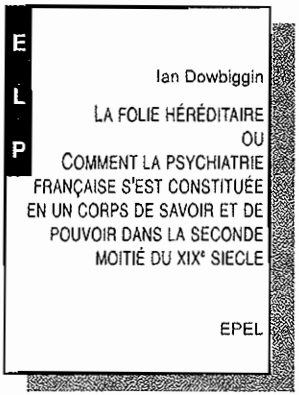
Traduction de A. Viallard, préface de B. Rancher, J.-P. Rondepierre, A. Viallard, G. Zimra. Suivi en postface de Henri Ey, « La conception d'Eugen Bleuler ». Texte écrit pour une série de conférences que Ey fit de septembre à novembre 1940 sur les tendances contemporaines de la psychiatrie.
La publication de cet ouvrage réactualise la question de la schizophrénie en permettant enfin un accès au texte source, paru en 1911.

Novembre 1993
un volume 15 x 23
672 p. ~ 290 F
Coédition E.P.E.L./G.R.E.C



En s'appuyant sur une étude très attentive des *Annales médico-psychologiques*, Dowbiggin montre comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps professionnel, dans sa lutte contre l'Église et la presse, comme dans ses compromissions avec le pouvoir sous le second Empire, et comment la théorie de la dégénérescence et la thèse de la folie héréditaire permirent à ces médecins mal-aimés de s'inscrire dans une sorte de rationalité scientifique. Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey.
Préface de Georges Lanteri-Laura

Novembre 1993
un volume 15 x 23
240 p. ~ 140 F



A paraître aux éditions E.P.E.L.

Thésaurus Lacan, tome I, index des auteurs et des œuvres cités

Denis Lécuru

Cet index porte sur l'ensemble des textes écrits et publiés par Lacan, thèse comprise. Il est aussi l'annonce d'autres thésaurus, portant sur d'autres items.

Thésaurus Lacan, tome II, Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan

Joël Dor

Nouvelle version, corrigée et considérablement supplémentée, de l'indispensable ouvrage dont J. Dor donnait une première version il y a exactement dix ans.

Les écrits de Budapest

Sándor Ferenczi

Il s'agit de l'ensemble des tout premiers écrits de Ferenczi (rédigés entre 1899 et 1907) que Claude Lorin aura mis 18 ans à rassembler. Traduits par C. Lorin avec l'aide de Gyorgyi Kurz.

A Paris

L'Arbre à Lettres	2, rue E-Quenu, 75005 Paris
L'Arbre Voyageur	53, rue Mouffetard, 75005 Paris
Le Bateleur	63, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris
Byblos	4, rue Descartes, 75005 Paris
Clair de Plume	78 bis, rue J. de Maistre, 75018 Paris
Les Cahiers de Colette	12, rue Rambuteau, 75003 Paris
Cluny-Sorbonne-Compagnie	58, rue des Écoles, 75005 Paris
Le Divan	37, rue Bonaparte, 75006 Paris
FNAC Forum	1/7, rue Pierre Lescot, 75001 Paris
FNAC Montparnasse	136, rue de Rennes, 75006 Paris
Gallimard	15, bd Raspail, 75007 Paris
Garnier Thierry	41, rue de Vaugirard, 75006 Paris
Interférences	33, rue Linné, 75005 Paris
Joseph Gibert	26, bd Saint Michel, 75006 Paris
La Hune	170, bd Saint Germain, 75006 Paris
La Terrasse de Gutemberg	9, rue Emilio-Castelar, 75012 Paris
La 25e Heure	8, place du Général Beuret 75015 Paris
Librairie H	2, square Dunois 75013 Paris
Librairie Michèle Ignazi	17, rue Joug, 75004 Paris
Lipsy	25, rue des Écoles, 75005 Paris
Lire/Elire-Palimpseste	16, rue de Santeuil, 75005 Paris
La Procure	3, rue Mézières, 75006 Paris
Magnard – Le François	122, bd Saint-Germain, 75006 Paris
PUF	49, bd Saint-Michel, 75005 Paris
Tschann	125, bd du Montparnasse, 75006 Paris
Virgin Stores	52/60, avenue des Champs Elysées, 75008 Paris

En banlieue

Gibert Joseph-Facultés F3	89, avenue Gabriel Péri, 92120 Montrouge

En province

Vents du Sud	7, rue Maréchal Foch, 13100 Aix-en-Provence
Contact 49	3, rue Lenepveu, 49000 Angers
Les Sandales d'Empedocle	138, Grande Rue, 25000 Besançon
S. E. Librairie Mollat	83-91, rue Porte-Dijeaux, 33080 Bordeaux cedex
La Machine à lire	13, rue de la Devise, 33000 Bordeaux
Les Volcans-L631	80, boulevard Gergovia, 63000 Clermont-Ferrand
La Galerne	129, rue Louis Brindeau, 76600 Le Havre
Des Nouveautés	26, place Bellecour, 69000 Lyon
FNAC Lyon-Presqu'île	35, rue de la République, 69002 Lyon cedex 02 69214
L'Odeur du Temps	35, rue Pavillon, 13001 Marseille
Virgin Stores-Marseille	75, rue Ferreol, 13006 Marseille
Sauramps-sodilig SA	Le Triange, 34967 Montpellier cedex 2
Hall du Livre-54	38, rue Saint Dizier, 54000 Nancy
Vent d'Ouest	5, place du Bon Pasteur, 44000 Nantes
Flammarion 2 (Bellecour)	45, rue Voltaire, 69310 Pierre-Benite
FNAC Rennes	Centre Colombia, 35000 Rennes
L'armitière	5, rue des Basnages, 76000 Rouen
Des Facultés-67	2-12, rue de Rome, 67000 Strasbourg-Esplanade
Kleber	1, rue des Francs-Bourgeois, 67000 Strasbourg
Quai des Brumes	35, quai des Bateliers, 67000 Strasbourg
La Cecilia	46, rue du Grand-Marché, 37000 Tours

La revue est distribuée par Distique

école lacanienne de psychanalyse

Revue du
Littoral

Je souhaite compléter ma collection*

1	*Blasons de la phobie*	120 F	18	*L'enfant et le psychanalyste*	120 F
2	*La main du rêve*	120 F	19/20	*Quand l'inconscient se fait savoir*	160 F
3/4	*L'assertitude paranoïaque* (épuisé)		21	*Identité psychotique*	120 F
5	*Abords topologiques*	120 F	22	*De S.I.R.*	120 F
6	*Intension et extension de la psychanalyse*	120 F	23/24	*La déclaration de sexe*	160 F
7/8	*L'instance de la lettre*	160 F	25	*Il court il court, le sujet*	120 F
9	*La discursivité*	120 F	26	*Clinique du psychanalyste*	120 F
10	*La sensure*	120 F	27/28	*Exercices du désir*	160 F
11/12	*Du père*	160 F	29	*L'assentiment à la psychanalyse*	120 F
13	*Traduction de Freud, transcription de Lacan*	120 F	30	*La Frérocité*	130 F
14	*Freud Lacan, quelle articulation ?*	130 F	31/32	*La connaissance paranoïaque*	165 F
15/16	*L'hainamoration de transfert*	160 F	33	*Lettres silencieuses*	130 F
17	*Action du public dans la psychanalyse*	120 F	34/35	*La part du secrétaire*	165 F
			36	*Écritures lacaniennes*	130 F
			37	*Une folie d'après Lacan*	140 F

* Souligner les titres choisis

Ci-joint un chèque de ..... F à l'ordre de Revue du *Littoral*

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à la Revue du *Littoral*, 29, rue Madame, 75006 Paris

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : .....Ville : .....

Pays : .....

- Abonnement annuel pour 1993 (n°s 37-38-39)
  - ☐ France ..... 400 F
  - ☐ Étranger ..... 500 F (envois par avion)

☐ Ci-joint chèque de ..... F, à l'ordre de Revue du *Littoral*

☐ Veuillez me faire parvenir un reçu

Revue du *Littoral*

29, rue Madame, 75006 Paris ☎ 45 49 29 36

FOUS A LIRE

Mise en scène de la folie au Moyen Age
On n'est jamais assez bon avec Queneau
John Clare : nom et renom
Du délire à lire
Jean-Jacques Rousseau : rêver l'oubli
Le fléau des farfadets
Mille et plus lettres en souffrance ?

ACTUALITÉ

Un Jacques Lacan, sans guère d'objet
ni d'expérience. A propos de l'ouvrage
d'Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan*
Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée

APOSTILLE

L'allemand de Lacan ou « désir » dans Freud

LECTURE

Freud, et puis Lacan
Jean Allouch
La folie Wittgenstein
Françoise Davoine

DOCUMENT

Des principes de Hughlings Jackson
à la psychopathologie d'Eugen Bleuler

ISSN 1152-8400 Prix 140 F